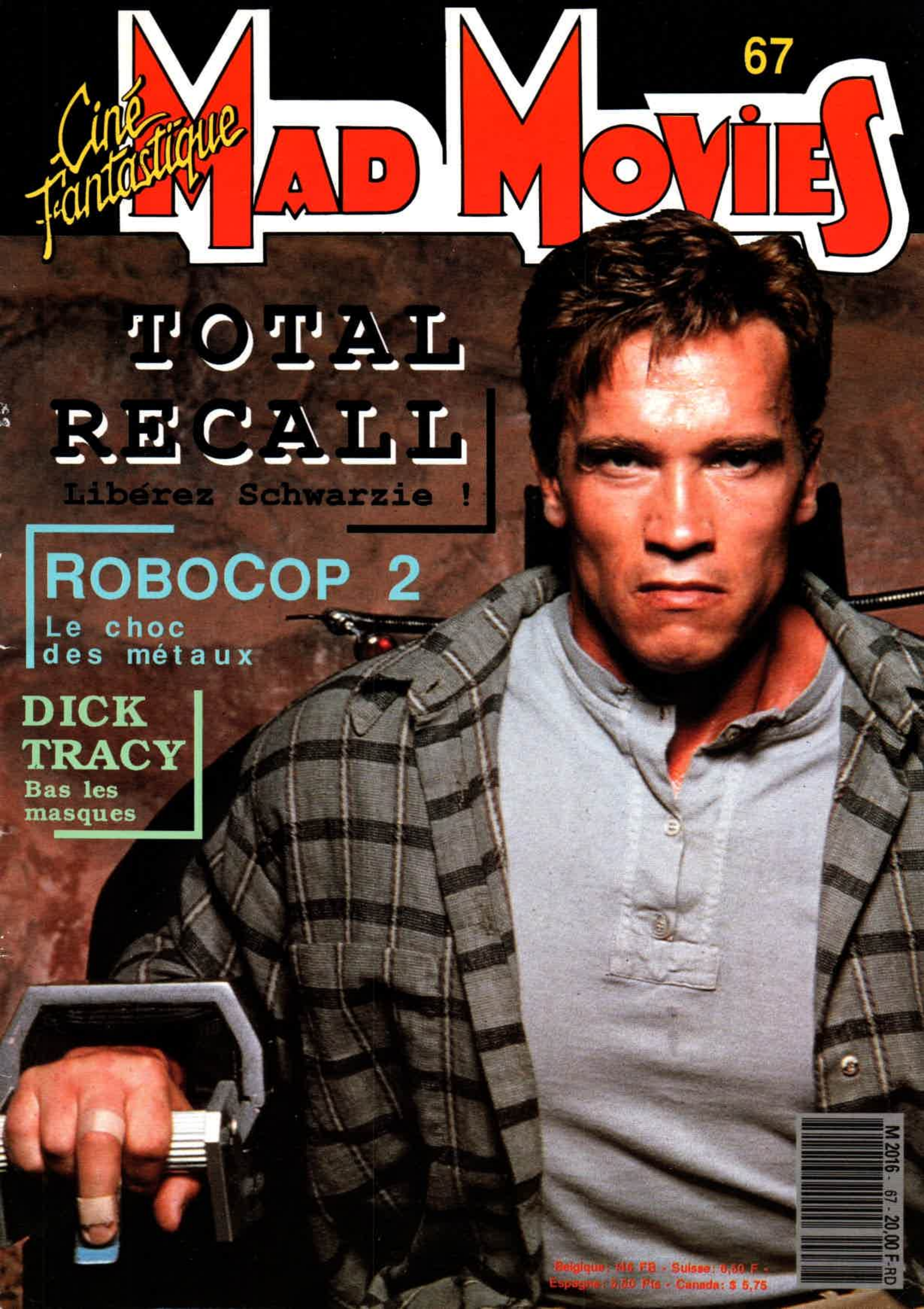

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
67
TOTAL RECALL
Libérez Schwarzie !
ROBOCOP 2
Le choc des métaux
DICK TRACY
Bas les masques
Canada: $ 5,75
M 2016 - 67 - 20,00 F-RD

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES **Ciné-Fantastique** Numéro 67. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction:** Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Stéphane Boursier, Betty Chappe, Guy Giraud, Christophe Weber **Correspondants** : Mark Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Agence 2001, Yvette Calmel-Rougerie, Clarisse Coufourier, Bruno Chatelin, Carole Chomand, Françoise Dessaigne, Stephanie Di Tullio, Marquita Doassans, Florence Farrel, Bill George, Mathilde Incerti, Priscilla MacDonald, Multimédia Promotion, Nina Piascik, Gilles Polinien, Paul Trybits, Jean-Pierre Vincent.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation Flying Circus **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Septembre 1990. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. ISSN: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

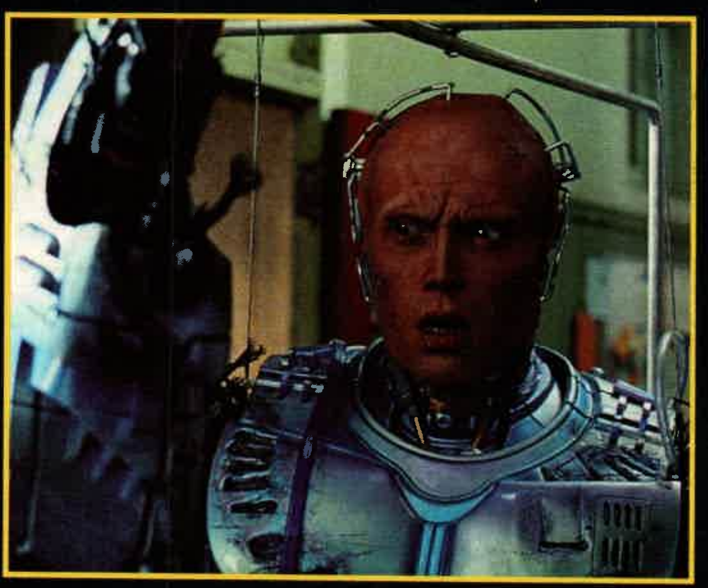
SOMMAIRE

ACTUALITES

ENTRETIEN

DOSSIER

RUBRIQUES



ROBOCOP II, page 20



DICK TRACY, page 14



TOTAL RECALL, page 28

NOTULES LUNAIRES

■ "Pourquoi sommes-nous si serrés dans ce cercueil ?", "C'est parce que c'est une bière pression !". Amis claustrophobes attention, **Coffin** n'est pas pour vous. Cette production *Red Lion* sur un scénario de T.J. Ogren et Keith Ridgeway, avec Peter Brown et Jean Carol est un thriller futuriste se déroulant entièrement dans un sous-marin nucléaire. Sans doute sur les traces d'un certain **Octobre Rouge**...

■ Si vous vous sentez frustrés de festivals, allez donc à Kingston, Jamaïque. Alan Ormsby y tourne **Pop Corn**, avec Dee Wallace Stone, Tony Roberts et Ray Walston. Un théâtre, qui fut ravagé par un incendie tragique, sert de cadre à un festival du film d'horreur, qui va se transformer en un véritable "Horror Show" devant, je brûle !

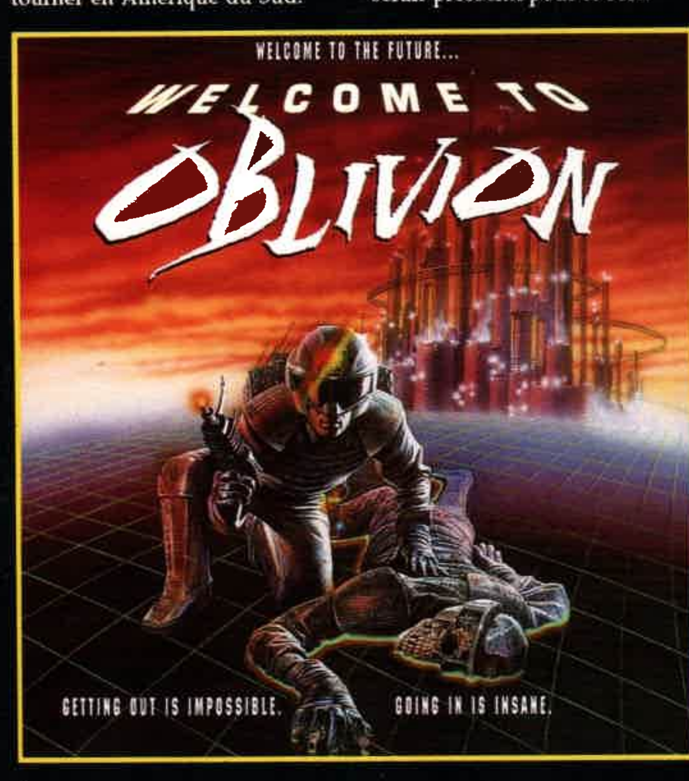
■ *Cinevasion*, 148, rue de Lille, 59100 Roubaix, désire aider à la réalisation de courts métrages et d'émissions radio sur la région du Nord. A bon entendeur...

■ Dans un siècle, il paraît que l'on aura subi la neuvième guerre mondiale (et moi qui me sentait plutôt de bonne humeur ce matin). Dans un cratère vit un monde de mutants réduits en esclavage par des criminels. Un scientifique y est expédié afin de mesurer le niveau des radiations et deviendra leur sauveur. Produit par Roger Corman, **Welcome to Oblivion**, mis en scène par Augusto Tamayo, avec Dack Rambo (ouah !) et Meshach Taylor, vient de se tourner en Amérique du Sud.



■ **Le Loup-Garou de Londres** continue de faire des émules. **Curse of the Queerwolf**, de Marc Pirro, à qui l'on doit déjà des gâteries comme **Polish Vampire of Burkand** et **Maman est un Loup-Garou**, ne fait pas dans la dentelle. Larry Smalbut (traduisez Larry Petitcul), mordu par un travelo, se transforme en femme les nuits de pleine lune, au désespoir de son ami Dick Cheese (bite à fromage). Du grand art !

■ Aux dernières nouvelles, John McTiernan s'attaquerait à un gros morceau : une adaptation du space-opera de Edgar Rice Burroughs, **The Princess of Mars**. Le scénario de Terry Rossio et Ted Elliott suit l'aventure de cet ex-colonel confédéré qui, en recherchant de l'or se retrouvera... sur Mars. Et ça repart ! Budget : 20 millions de $. Tom Selleck serait pressenti pour le rôle.





EDITORIAL

Avec une chaleur pareille, on n'a vraiment pas le cœur à travailler. Je me demande même comment vous arrivez à nous lire. D'ailleurs, rien que l'idée de me mettre au boulot me flanque d'étranges visions à base de palmiers bleus ou de mers vertes, et réciproquement.
Pourtant, il va bien falloir que je le rédige cet édito, sinon vous imaginez la case toute blanche ? Oui, ou toute rouge, c'est pareil. De quoi vais-je vous entretenir ? Tiens, de la rentrée, pour faire comme tout le monde. Parce que je ne sais pas si vous avez remarqué ce phénomène de masse qui marque les médias, tout bords confondus, en ce moment. Mais, même si vous partez en vacances, on ne vous parle que de la rentrée : rentrée sociale, rentrée cinématographique, rentrée télévisuelle, rentrée scolaire, rentrée sans frapper (ça y est, ça recommence...). Et auparavant, nous devions tous nous prélasser sur la plage, vu qu'on ne nous parlait plus que de la température de l'eau sur les côtes, des bouchons sur les routes, des maillots de bain à la mode, ou de ces incontournables itinéraires touristiques valant justement le détour. Exit le droit à la différence. Que vous preniez votre métro pendant ce temps-là pour vous rendre au travail et que la température estivale vous importe à peu près autant que la remontée de 12 places au Top 50 du groupe Les Musclés (encore une perle de la kultur françouaise...), n'y changera rien. Car l'information concerne la masse, le troupeau, des millions d'individualités qu'on tente de travestir en cet être suprême : le bon gogo apte à ingurgiter toutes les banalités niaiseuses du discours audiovisuel actuellement en place. Pas d'erreur, tout contribue désormais à flatter l'instinct grégaire, la panurgisation (ça n'existe sûrement pas, tant pis) des réflexes et des mémoires. Ainsi les questions des jeux télévisés ne font-ils plus appel à des connaissances culturelles, mais visent plutôt à s'approcher de ce que répondrait la masse en pareille circonstance. Idem avec les sondages quotidiens tendant à apprendre à tout le monde ce que pense tout le monde. En effet, ce serait ballot de penser par soi-même alors qu'il existe des machines et des compétences spécialement étudiées pour. En plus ça peut rapporter gros : "Euh, aujourd'hui, nous évoquerons l'épineux problème de la tarte aux cerises. Etes-vous pour ou contre ? En début d'émission les partisans de la tarte aux cerises mènent le score, voyons si nos invités vous feront changer d'avis. Allons, dépêchez-vous d'appeler, ou composer le 36 15 code "cerises" sur votre minitel, qu'on se fasse du fric. Ah mais, je vois que l'opinion bascule. Les téléspectateurs votent en majorité contre la tarte aux cerises. Merci d'avoir éclairé ce débat, et à la semaine prochaine pour une autre question tout aussi cruciale"...
De la même façon, les hit-parade vous disent ce qu'il est de bon ton d'écouter en ce moment (moi j'écoute Johnny Cash et des vieux Ferré, ouah la honte, hé !). D'ailleurs vous n'avez guère le choix parce que vous n'entendrez rien d'autre sur les radios, ou en achetant vos chaussures . Mais il ne s'agit là que de prémisses, écoutons plutôt la France du bon goût en marche vers l'Europe et la conquête du Monde :

- Allo, madame ? Je viens essayer de vous faire gagner la valise RTL...
- Merci, envoyez-la moi par la poste, je n'ai pas le temps...

- Bon, eh bien faisons les comptes : 310 points pour Chantal Goya et 280 seulement pour Beethoven. Quel match splendide ! Bravo les auditeurs.

- Alors, les ménagères, il paraît qu'avec la micro-lessive vous réduisez de moitié votre consommation en machine ?

■ Le club des écrivains Amateurs organise pour 1991 un concours doté de plusieurs prix. Aucun thème, aucune condition d'âge ne sont exigés. Pour obtenir le règlement, écrire en joignant une enveloppe timbrée à C. EC. AM, 68 rés. des Plaines, 83500 La Seyne sur Mer.

■ Les tortues ninjas adolescentes et mutantes n° 2 ont trouvé leur metteur en scène avec Michael Pressman. Tournage en septembre. Comme **The Pit and the Pendulum** d'ailleurs, de Stuart Gordon, mais c'est Lance Henriksen qui remplace Peter O'Toole, fatigué d'attendre.

■ Auteur et réalisateur d'une série TV de SF recherche talents et moyens pour monter l'affaire (distributeurs, producteurs, techniciens, artistes, etc...). Tout contact chez M. Jacques Lagarrigue. Tél. 16 (1) 64 20 32 95.

■ Enfin, un film d'horreur qui s'en prend méchamment aux prédicateurs sévissant sur les chaînes locales américaines. C'est **Speak of the Devil** de Gilbert Bottcher. Reste la différence entre les ambitions et le résultat particulièrement navrant.



- Oui ! On les désaccoutume progressivement, c'est une question de volonté, vous savez. Encore un effort et bientôt nous n'en mettrons plus du tout...

- Grand secret (si c'est un secret, pourquoi ne pas le garder secret ?) : Stéphanie vient de quitter son fiancé pour rejoindre un autre mec avec qui elle pourrait bien à nouveau se fiancer.
- Qu'elle prenne bien sa pilule, surtout, nous ne tenons pas à lire le même genre d'âneries dans une vingtaine d'années !

- Alors, monsieur, beurre ou ordinaire ?
- Non, vaseline, tout simplement, vous savez, quand on est habitué...

- Allez-y Simone, regardez comme elle est ravissante dans sa jolie robe, il faut trouver le juste prix de notre belle émission. Hein, qu'est-ce qu'elle vaut, d'après vous ?
- Que dalle !
- Oui, c'est extraordinaire, comment avez-vous fait ? Vous connaissiez la réponse, ou quoi ?

- Madame, quelles sont vos deux chanteuses préférées ?
- Shopenhauer et Karl Marx, et maintenant laissez-moi tranquille.

- Je suis bien chez vous ? Oui, alors c'est bien vous ? Eh bien dites-moi, vous avez sûrement noté les huit chiffres de notre invitée Rika Zarai. Auquel cas vous allez vous faire un max.
- Euh non, moi je me regardais une cassette X à la place de votre émission débile, désolé !
- Ah ben dites donc, c'est une sacrée soirée, ça alors !

- Ah ça y est, voici l'arrivée du tiercé. Finalement ce sont bien trois chevaux qui arrivent en tête. Ceux qui ont misé sur les girafes ont encore perdu...

Tout cela pour tenter d'expliquer le processus insidieux par lequel le public, et aussi le public de cinéma, on y arrive, conforté par cet élan réducteur, se laisse aller à des choix qu'on pourrait penser contraires à ses goûts. Faut-il y voir là le relatif succès des "suites" dont nous parlons plus avant dans ce numéro ? Et cette progressive perte de la faculté d'apprendre à apprendre, tout simplement parce que le public baigne, volontairement ou pas, dans cet environnement de démission intellectuelle qui les pousse aux solutions de facilité. Entretenir des gens dans la bêtise les endort inexorablement, alors qu'il suffirait de hisser légèrement le niveau pour les rendre plus éveillés, pertinents et décisionnaires. Mais cela n'intéresse personne. On les préfère moutonniers et éteints pour mieux leur faire ingurgiter la soupe médiatique quotidienne et la pub éminemment salvatrice. Conditionnés par la médiocrité et la bêtise surdimentionnées au niveau de l'œuvre d'art, nous risquons de perdre toute logique, toute autonomie, tout esprit critique et c'est en cela qu'un tel cri d'alarme peut se révéler utile. Pour lutter contre cette vaste entreprise concertée de crétinisation, il faut cultiver l'individualisme à tout crin. Pas l'égoïsme, hein ? L'individualisme. Seul l'être libre et indépendant des modes peut se sentir fort. A preuve : plus les gens sont nombreux à crier quelque chose ensemble et plus il y a de chance qu'il s'agisse d'une grosse bêtise (allez les verts, mort à untel, on les aura les autres, etc...). Chacun possède sûrement des trésors plein la tête, préservons-les au lieu de plonger dans ce discours environnant à la fois branché, consciemment réducteur et finalement méprisant, en ce sens qu'il finit par rabaisser celui qui l'écoute.
Eh oui, ça semble un peu pessimiste un édito pareil en pleine rentrée, mais n'ayez crainte c'est rien tout ça : après quelques heures de radios périphériques dans la journée, deux ou trois semaines de petit écran, plus la lecture assidue de *Télé Star* ou *Paris-Match*, et on peut parier que je reprendrai le courant très vite.

Jean-Pierre PUTTERS

METAMORPHOSIS 2





Ce film serait la suite logique de **Metamorphosis 1**. Ben non, puisque **Metamorphosis 2** est en réalité **Deadly Spawn 2** habilement camouflé ! Une gloire de l'écran se lamente sur ses rides, sa calvitie. Il trouve une solution à son problème : avaler un sérum de jouvence. Mais la potion magique a des effets secondaires. L'acteur se transforme de temps à autre en monstre assoiffé de sang ! Pas bien novatrice cette historiette à la *Dr. Jekyll et Mister Hyde*, elle a déjà servi à deux séries B très récentes : **Rejuvenator** et **Tantalizer, Hardbodies from Hell.** Au générique, Ted Newson annonce clairement qu'il réalise et écrit tandis que Fred Olen Ray, le plus grand entrepreneur de Z ricain, se vante de la production. Toujours soucieux de rendre hommage à de vieilles badernes de la série B passée, ce dernier engage pour les besoins de **Metamorphosis 2** Richard Harrison (ancien du péplum, du western spaghetti, du film de ninja made in Hong Kong) dans le rôle du comédien vieillissant, et Gordon Mitchell, ex-musclé du péplum et sale gueule dans des dizaines de nanars transalpins. Du beau monde quoi !

■ Après le triomphe de **Dick Tracy**, *Disney* vient de donner le feu vert à une nouvelle adaptation de BD, *The Rocketeer*, de Dave Stevens. Doté d'un confortable budget de 35 millions de $, cette réalisation de Joe Johnston (**Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**) se déroule en 1938 et traite d'un héros, as de l'aviation, dont le jet révolutionnaire fait envie aux vilains nazis. Il n'est pas impossible que le personnage d'Howard Hugues soit de la partie.

■ S.O.S. Fantômes : **Hello Darkness**, de Bob Butler, d'après Ann Rice, est le pilote d'une future série télé. Une fantômette sexy décide de s'installer dans la maison d'un officier de police de New Orleans. Quel sans-gêne, quand même ! Mais il y a pire ; ainsi **The Green Man**, une mini série en trois parties d'Elijah Moshinsky, d'après Kingsley Amis avec Albert Finney, dans lequel un homme d'âge mur voit le fantôme d'un alchimiste occuper son corps. Refusant de partir de son plein gré, l'occupant en sera chassé à coup d'exorcisme. Non mais alors, on n'est plus chez soi...

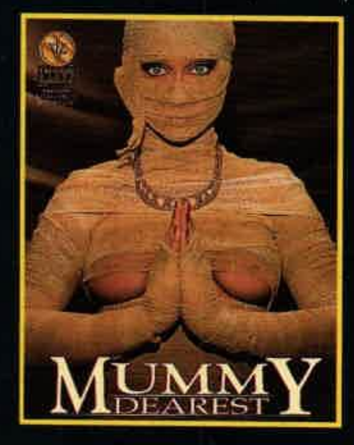
■ Les séquelles et remakes du bimestre. Ce sont **Horror Kid 2** (sans rapport avec Stephen King), **Shocker 2** toujours de Wes Craven, une série TV inspirée de **La Malédiction** , **The Return of Willard** dont le n° 1 date d'il y a vingt ans (un jeune homme élève des rats meurtriers), **Petals in the Wind** (suite du toujours inédit **Flowers in the Attic** qui sortira directement en vidéo en France), une série TV **Harry et les Henderson** avec le gros yéti de Spielberg, et enfin **Roger Rabbit II** que devrait réaliser John Badham...

■ **Metalshop** met en scène un robot particulièrement marri (pas ménagères s'abstenir !). Sombrant dans la paranoïa, il décide de se reconstruire lui-même, morceau par morceau, avec des prothèses plus performantes. C'est *Opticon Ent.* qui produit cette belle chose signée Steven T. Miller et Brad Murano.

■ Détournant le titre du film sur Joan Crawford, **Mommy Dearest**, le film X de Duck Dumont, **Mummy Dearest**, transforme la sémillante Nina Hartley en une momie lubrique. Elle a attendu 4000 ans, mais un torrent de désir l'a ramenée de la mort pour qu'elle découvre l'immortalité de l'amour. Dixit le texte d'accompagnement qui n'hésite pas à en faire trop. Recouverte, pour pas longtemps, de bandes "belle peau", la momiette va mettre en branle quelques sarcophages...

■ Tournage imminent pour le **House IV** de Lewis Abernathy, produit par Sean Cunningham sur un scénario de Jim Wynorski. Très prometteur !

Personne n'osait se décider pour l'envers ou pour l'endroit. Finalement, on vous passe les deux, tant pis...





TROMA NEWS



Un oeil sur le journal, l'autre sur les fesses de l'héroïne, le héros de TOXIC AVENGER III assure comme une bête.



A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell

Les affaires marchent rondement chez *Troma*. **Toxic en arrive à son numéro 3, mais adieu la violence, l'agressivité, la méchanceté. The Toxic Avenger sera bientôt un héros pour les tout petits !** *Troma* **lance parallèlement un nouveau super-héros dans SGT. Kabukiman N.Y. P.D. où un flic new-yorkais devient, par les bonnes grâces de la magie orientale, un justicier nippon légendaire. Flanqué de Lotus, une superbe japonaise, il débarrasse la Grande Pomme de sa pègre ! Comme Toxic, ce SGT. Kabukiman est réalisé par Lloyd Kaufman et Michael Herz, les deux pontes de** *Troma* **!**

Troma **propose également A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell, produit et réalisé par Brett Piper. Budget misérable et amateurisme n'empêchent pas le film de voir grand. Remake inavoué du Teenage Caveman de** Roger Corman, **A Nymphoid Barbarian... emploie des effets spéciaux d'animation à la Ray Harryhausen, une donzelle préhistorique, des mutants, une planète peuplée de monstres antédiluviens à cause d'une catastrophe nucléaire ! Visiblement, ce n'est pas La Guerre du Feu !**

■ Ned Beatty (le bouffon de Lex luthor dans les films de **Superman**) et la vulgarissime Cicciolina sont les "stars" de **Replicator** qui se tourne au Canada sous la houlette (et quelle houlette !) de George Mihalka (**Meurtres à la St Valentin**). Un homme dispose de la technique pour dupliquer des êtres humains ; avec la députée Italienne, on devine quelles parties vont être dupliquées en premier.

■ C'est bien à Mantes la Jolie, et non à Agente l'Amollie, comme on l'avait cru un temps, que se tiendra "La Nuit de la Parodie" organisé par 200 images/seconde. Au programme : cinéma amateur, mais aussi musique rock et spectacle sur scène. Prix des places 30 F. Le samedi 29 septembre à 20 h 30, au cinéma Le Chaplin, Place Mendès France, Mantes la Jolie. On y sera sûrement, alors on se retrouve là-bas. Tout renseignement : 200 images/seconde. Tél.: 30 92 13 28.

■ Dan O'Bannon et Don Jakoby ont deux scénarios en attente de tournage, **Heavy Armor** et **The Primitive**, qui traitent tout deux d'extraterrestres envahisseurs.



■ Toujours caché derrière le pseudo de Humphrey Humbert, Umberto Lenzi (**La Maison du Cauchemar**) tourne pour Joe d'Amato **Hitcher in the Dark**, une sombre histoire de tueur d'auto-stoppeuse, de campeur et de jolies filles qu'il torture avant de zigouiller. Quel dommage qu'il ne l'ait pas tourné dix ans plus tôt, ça aurait eu un succès fou !

■ Brian Yuzna, dont on attend la sortie de **Bride of Re-Animator** pour la fin de l'année et le sulfureux **Society** peu après, ne chôme pas. Avant d'entamer la réalisation d'un remake de **L'Homme Insivible**, il aura bouclé presque clandestinement **Silent Night Deadly Night 4** directement destiné à la vidéo. Le film n'entretient aucun rapport avec les épisodes précédents de la série. Exit le père Noël assassin donc ! Les effets spéciaux sont de ce timbré de Screaming Mad George et Maud Adams, une ancien James Bond Girl, fréquente le générique.

■ "Le Grand Prix de la Ville de Mulhouse" encourage les vocations artistiques en décernant un prix d'une valeur de 15.000 F à un créateur de la région (Haut-Rhin, Bas-Rhin, Jura ou région rhénane). Tout film 16, 35 et vidéo BVU ou U-Matic sont acceptés. Pas de durée imposée. Tout renseignement et dossiers d'inscription s'obtiennent à La Mairie de Mulhouse, Service d'Action Culturelle, 2 rue Pierre Curie, 68062 Mulhouse.

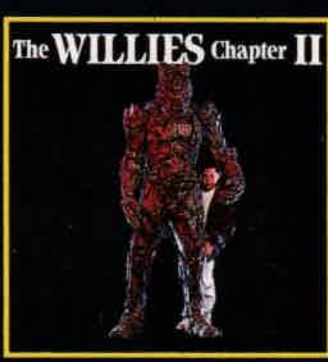


■ Un projet bizarre pour *Eagle/ Intermédia*. **The Dead of Night** met en scène le magicien Harry Houdini, spécialiste des évasions impossibles, confronté à un disciple de Satan. Le sort du monde est en jeu. Bizarre, bizarre... Pas le moindre nom au générique pour l'instant.

■ Du 19 au 24 mars 1991 se tiendra le 5ème Festival du Cinéma Indépendant. Cette année le thème choisi développera "La Route au Cinéma". Un concours, "Castelfictions", acceptera les œuvres en 8, 16 ou 35 mm. Pourt tout renseignement : *Bande à Part*, 16 rue de Metz, 36000 Châteauroux. Tél.: 54 34 80 04.

■ Une exposition des œuvres de H. R. Giger se déroule actuellement, et jusqu'au 23 septembre, au Château de Gruyère (Suisse).

■ Tobe Hooper travaille de plus en plus pour la télévision. Ce n'est pas forcément une bonne chose, vu ses antécédents dans les séries **Les Cauchemars de Freddy** et **Histoires Fantastiques**. L'homme de **Massacre à la Tronçonneuse** signe ainsi **I'M Dangerous Tonight**, un thriller surnaturel avec cette vieille branche d'Anthony Perkins !



■ Même les navets les plus obscurs accouchent désormais de séquelles toutes aussi obscures. Dans la veine "les monstres sont nos amis", Brian Peck se succède à lui-même pour **The Willies Chapter II**, produit par *Force Majeure* (sic !). Un gamin rêve à un monstre croûteux qui se matérialise devant lui pour terrifier ses proches. Ces Willies sont maquillés par Kenny Myers qui avait fait forte impression pour les effets spéciaux du **Retour des Morts Vivants 2.**

■ Le IT/CA de Stephen King vient de se tourner cet été dans la région de Vancouver sous la férule de Tommy Lee Wallace pour la chaîne de TV *ABC*. Harry Anderson, Tim Curry, John Ritter, Annette O'Toole sont parmi ces six amis d'enfance qui se donnent rendez-vous dans leur ville natale du Maine. Pas pour célébrer une quelconque réunion de classe, mais pour lutter contre une entité diabolique (remarquez, une entité c'est généralement plutôt diabolique !) qu'ils pensaient avoir détruite trente années plus tôt. Mais les entités (en plus d'être diaboliques) sont entêtées et dures à cuire.

Le succès de **Simetierre** relance justement Stephen King au cinéma. George Romero devrait réaliser **The Dark Half** sur une adaptation du cinéaste Jonathan Demme. Sont également prévus pour bientôt **Graveyard Shift** et **Thinner** !

■ Après avoir coulé Jules Verne, l'espagnol Juan Piquer (**Supersonic Man**, **Slugs** et toutes ces sortes de bonnes choses) s'apprête à pilonner Lovecraft. Le bon Juan montrera donc l'indicible dans **Cthulhu Mansion**. On craint le pire.



■ Les loups-garous sont de retour chez *Allied Vision* dans le sixième épisode de la série **Howling** intitulé **The Freaks**, mis en scène par un débutant, Hope Perillo, avec une flopée d'inconnus : Bruce Payne, Brendan Hughes, Michelle Mathieson (si vous les connaissez, on est vexé !). Incroyable quand même, le cheminement de cette série qui dérive sans ligne directrice au gré de la fantaisie d'auteurs sans motivations particulières, sinon celle d'ajouter un numéro. Non ! Je ne suis pas un numéro... (*Ben alors, mon petit San Helving, faut pas craquer maintenant, c'est qu'il y a encore toute une page à finir, hein ?*).



■ Les OVNIS reprennent du service dans **Fatal Sky** de Frank Shields. Des éclairs lumineux sont détectés en 1991. Un archéologue les filme et tombe mystérieusement malade, des fermiers trouvent leur bétail éventré... Deux journalistes enquêtent et arrivent à la conclusion que des aliens ont débarqué sur terre. Voilà qui semble tout à fait propice à un thriller bien mené. Avec Michael Nouri (**Hidden**), Maxwell Caufield, Charles Durning et la blonde Darlanne Fluegel dont les apparitions à l'écran sont trop rares depuis **Police Fédérale Los Angeles**.

■ La télé italienne se met sérieusement aux séries fantastiques. En voici une du nom de **House of Doom**. Fulci en a réalisé deux épisodes, **The Sweet House of Horror** et **The House of Clocks**. Le premier mixe **Les Innocents** de Jack Clayton et **Shock** de Mario Bava. Un couple et leurs deux enfants s'installent dans une maison familiale où sont mystérieusement morts les parents de leurs cousins. Des événements étranges ne vont pas tarder à survenir... Dans **The House of Clocks**, deux vieillards amoureux des belles horloges liquident froidement les intrus. Avec **The House of Lost Souls**, Umberto Lenzi nous refait le coup de sa **Maison du Cauchemar**. 20 ans après un meurtre dans un hôtel des Alpes, les fantômes des morts zigouillent une bande d'adolescents en vacances. Enfin, dans la tradition du fantastique gothique rital, Umberto Lenzi commet **The House of Witchcraft** démarquant opportunément la série des **Freddy**. Bientôt sur *La 5* ?

■ Le meurtre comme un des beaux arts ! Tel est le thème de **Still Life** de Graeme Campbell. Un jeune musicien avant-gardiste (style sonorités industrielles crève-tympans) est harcelé par un psychopathe qui soigne particulièrement ses victimes en les peignant par exemple. Cela aurait pû être bien, mais c'est archi conventionnel !

■ Notule spéciale pour suceurs de sang. Lorsqu'il chantait *Forever Young*, Bob Dylan ne pensait sans doute pas aux vampires. Thomas Cost, réalisateur d'une comédie horrifique de ce titre, si ! Au générique : Sally Kirland, Malcolm Mc Dowell et Susan Strasberg. Le mythe du suceur de sang a encore de belles nuits devant lui... A moins que Van Helsing ne fasse du zèle. C'est un de ses émules qui est le héros de la série télé, **Dracula : The Series**, de Alan King, Allan Eastman et René Bonnière. Deux adolescents vivent avec leur oncle d'Europe (les oncles d'Amérique n'étant plus ce qu'ils étaient) et ce dernier exerce le sacerdoce de chasseur de vampires ; il paraît qu'il y a des stages F.P.A...
Que prennent les vampires au petit déjeuner ? Excellente question posée par Bob Stampfil, avec Doug Silberstein et Jim Feather dans **Vampire Breakfast**. Peut-être des oranges sanguines, tout simplement.



■ **Flesh Eating Mothers**, de James Aviles Martin, est une de ces premières productions américaines qui se vautrent dans le gore et l'humour noir. Situé dans l'Amérique profonde, **Flesh Eating Mothers** montre de braves mères de familles atteintes par un virus qui les transforme en cordon bleu cannibale. Elles commencent par bouffer les voisins et envisagent tout simplement de mettre leurs gamins au dessert. Ceux-ci réagissent et tentent de sauver leur maman avant que les forces de police ne les abattent. Idéal pour la Fête des Mères !

■ Plus fort que *Disneyland*, le *Parc Asterix* ou le parc à huîtres, voici un parc d'attraction avec... des dinosaures. Un gamin, Clifford, aimerait bien que son grand père l'y amène. Cette comédie fantastique de Charles Grodin s'intitule simplement **Clifford**.



■ On manque encore d'informations précises, mais sachez que se tournent également, ou se préparent : **Craddle**, d'après Arthur C. Clarke, chez *Warner*, une histoire de SF sous-marine. **Dr. Who : The Movie**, une production de Peter Litten, George Dugdale et Felice Arden d'après la très importante série britannique. **Hardboiles/Troika**, de la détective/SF au Canada. **Ice Rider**, une production de *Arkoff Int. Pictures* sur un scénario de Nicholas Klein. **The Mind Parasites**, chez *Falcon*, d'après le roman homonyme de Colin Wilson (**Les Vampires de l'Espace**). **The Unborn** de Rodman Flender, nous présente après **Baby Blood** une conception bizarre. **I'll be Back Before Midnight**, de Bill Fruet, dans lequel Oliver Reed veut effrayer son épouse au point de la faire mourir. Et puis, juste pour vous mettre l'eau à la bouche, on aime bien aussi **Spooked**, à la fiche technique fantaisiste : Diana Lynn, Jessica Longe, Buddy Love et l'indispensable Samantha Strong, mais surtout avec ce monstre n'hésitant pas à prendre les choses en main.

EVIL TOONS. Les toons investissent les corps: ce qui économise les effets spéciaux !



■ Retour à la télévision d'une série de dessins animés consacrés aux exploits des *X-Men*, une association de super-héros. Narrés par Stan Lee, leur créateur, ces dessins animés mettent en scène Storm (elle fait la pluie et le beau temps, au sens propre), Professeur X (capable de lire dans les pensées), Nightcrawler, Colossus, Dazzler, Cyclops et Kitty. Leur nouvelle mission consiste à dérouter la comète Scorpio menaçant de s'écraser sur Terre à cause du méchant de service, Magnéto !



■ Chœur des lecteurs : *"eh bien, et Fred Olen Ray, alors ?"*. Justement, il termine **Evil Toons** qui parodie joyeusement **Roger Rabbit**, en mêlant des personnages animés aux acteurs. Les (evil) toons sortent cette fois d'un livre diabolique à la **Evil Dead**. Bon j'ai fini mes notules, boss, je peux aller regarder *Tournez Manège* ? (*Oui, mon petit, dans ton état, ça ne peut plus te faire de mal*).

San HELVING

LE PREMIER POUVOIR



L'esprit satanique à visage humain est de retour, planquez vous ! L'antechrist prend ses jambes à son cou et annonce la fin du monde, aïe aïe aïe ! L'apocalypse est pour demain ! Sauf que c'est pas du tout de quoi il est question dans **Le Premier Pouvoir**...

La ratatouille juteuse de Robert Resnikoff balance Patrick Channing, un psychopathe assassin, un tueur, un meurtrier, un barge, un sadique, un Horace Pinker, un cliché vivant donc, dans l'imper colomboesque d'un Lou Diamond Phillips flic, et plutôt mauvais acteur. Ce dernier coince le psycho et l'envoie presto dans la chambre à gaz. La chambre à gaz - une bonne idée de scénario qui évite les comparaisons hâtives avec **Shocker** et sa chaise électrique - ne vient évidemment pas à bout de Channing, lequel est maintenant doté de divers pouvoirs, dont l'immortalité, l'ubiquité, le rentre-dedans (euh, oui, Channing investit les corps), le triple salto arrière vrillé, la chute amortie du quinzième étage et d'autres petites choses dans le même genre. Pas facile pour le flic de se débarrasser d'un tel athlète entraîné par des forces occultes qui excellent dans l'art du coup de pied - le célèbre coup de pied occulte. Satan adepte du kickboxing, pourquoi pas, c'est à la mode. **Le Premier Pouvoir** fore dans tous les terrains : **L'Exorciste, La Malédiction, Prince des Ténèbres, Envoutés, Shocker, Freddy, Kickboxer**... Et Robert Resnikoff ne se pose pas trop de question. Il filme ses imbécilités horrifiques au premier degré mais sans aucun pouvoir. Il accumule les scènes oniriques pour gonfler sa baudruche. Nul, nul et nul.

Vincent GUIGNEBERT

The First Power (ex-Transit, ex-Pentagram). USA. 1989. Réal. et scén.: Robert Resnikoff. Dir. Phot.: Theo Van de Sande. Mus.: Stewart Copeland. SPFX : Peter Chesney et Ed French. Prod.: Ted Field, Robert Cort et Melinda Jason. Int.: Lou Diamond Phillips, Tracy Griffith, Jeff Kober, Mykel T. Williamson, Elisabeth Arlen... Dur.: 1 H 38. Dist.: Forum. Sorti à Paris le 8 août 1990.

LA MORSURE

Lisa et Clark prennent un raccourci pour traverser le désert du Texas. Ils vont s'en mordre les doigts. En effet, cette route est infestée de serpents radioactifs dont la morsure ne vous assure pas seulement une mort sûre - Ok, je sais, c'est pas la première fois que vous l'entendez mais je ne peux pas m'en empêcher - et vous transforme aussi en une espèce d'énorme serpent bizarroïde et agressif.

S'il n'y avait pas les maquillages délirants de Screaming Mad George, on passerait très vite sur cette version reptilienne et fauchée de **La mouche** dont le scénario tient sur une feuille de papier toilette usagée. Voici donc un prétexte qui va permettre à George Le Fou Hurlant de s'en donner à coeur joie. Seulement voila, le boulot de Hurlant Le Fou George n'est visible que dix à quinze minutes à l'écran et le reste du temps, vous avez le choix entre compter les spectateurs dans la salle, jouer au frisbee avec un copain placé à l'autre bout du rang, sautiller sur votre fauteuil pour énerver le type placé derrière vous, ou, avec une petite lumière, vous replonger dans la lecture de votre magazine préféré (comment ça lequel ?). Ne relevez la tête seulement lorsque c'est Fou George Le Hurlant qui prend les commandes du film, c'est-à-dire trois minutes au milieu du film et les dix dernières. Vous verrez sans doute ce qui a été fait de mieux en maquillage reptilien depuis le **Spasms** de Dick Smith.

A part ça, le film se mord rapidement la queue (*Oh non, c'est pas vrai, il l'a faite. Allouch au rapport !*) et les effets superbes de George Hurlant Fou Le n'arrivent pas à endiguer la médiocrité ambiante.

Didier ALLOUCH

The Bite. Italie-U.S.A.-Japon. 1989. Réal.: Fred Goodwin (Federico Prosperi). Scén.: Susan Zelouf et Federico Prosperi (Fred Goodwin). Prod.: Ovidio G.Assonitis. Phot.: Roberto D'Ettore Piazzoli. SPFX.: Screaming Mad George. Mus.: Carlo Maria Cordio. Int.: Jill Schoelen, J.Eddie Peck, Jamie Farr, Savina Gersak, Bo Svenson...Dur.: 1H30. Dist.: Eurogroup. Sortie province le 8 août 1990.



RICKSHAW



Une très classique série B italienne dans la grande tradition "petits moyens et résultat acceptable". Toujours planqué sous le pseudonyme de Martin Dolman, Sergio Martino sait y faire. Le réalisateur de **2019, Après la Chute de New York** et de **Atomic Cyborg** malaxe thriller et fantastique avec un sens très sûr du rythme. **Rickshaw** (ce qui signifie pousse-pousse) tente de refaire **Les Aventures de Jack Burton** sans thunes et avec quelques clichés désopilants sur les asiatiques. Emballé, c'est pesé.

Scott Heman (incarné par un certain Mitch Gaylor, sosie musclé de Rob Lowe) arrondit ses fins de mois en promenant des touristes en pousse-pousse dans les beaux quartiers de Miami. Bien malgré lui, il se retrouve impliqué dans une sombre histoire gravitant autour d'une statuette en pierre noire. D'après une légende millénaire, Scott serait chargé de retrouver le talisman et de le restituer à sa propriétaire. Mais un certain Morton, gourou d'une secte, convoite la statuette. Grâce à elle, il devrait obtenir l'immortalité. Pour ce faire, il délègue un tueur impitoyable qui décime tout l'entourage de Scott...

Le script ne casse pas trois pattes à un canard, la mise en scène non plus. Mais Sergio Martino connaît la musique. Un soupçon de sexe, des poursuites régulières, une police qui piétine, une histoire d'amour toute simple, un zeste de gore (ah cette clé maléfique qui transperce la main du vilain !)... Voilà. Régulièrement promu héros (l'Atomic Cyborg, c'était lui), Daniel Greene joue les méchants avec davantage de conviction que les gentils. Quant au côté exotique, il tient à la présence d'une vieille chinoise tenant un chat sur ses genous et à une citation de Confucius. Plus marrant est la présence, en guest-star obligatoire, de Donald Pleasence. Deux de ses scènes sont à hurler de rire. Dans la première, Sergio Martino tente de le rajeunir de 30 ans au moins et le montre violeur d'une jeune asiatique ! Dans la seconde, il se transforme en porc sous les yeux de milliers de spectateurs. Pour du bis, ça c'est du bis !

Cyrille GIRAUD

American Rickshaw. Italie. 1989. Réal.: Martin Dolman (Sergio Martino). Scén.: Roberto Leoni, Sauro Scavolini, Maria Capano Perrore et Sergio Martino. Dir. Phot.: Giancarlo Ferrando. Mus.: Luciano Michellini. Prod.: Medusa/ Dania Film & National Cinematographica. Int.: Mitch Gaylor, Daniel Greene, Victoria Proudy et Donald Pleasence. Dur.: 1H 30. Dist.: T.V.O.R. Sortie Paris le 25 juillet 1990.



FREAKS

Soixante ans après sa réalisation, **Freaks** est toujours le même. Troublant, sombre, cruel, d'un caractère méchant, d'une beauté à donner froid dans le dos et, soudain, d'une sensibilité extraordinaire. Tant de films ont vieilli, souvent en moins d'une décennie. **Freaks**, lui, n'a pas pris une ride. Il est indémodable, à l'épreuve du temps. Blindé contre toutes les intempéries. Le caractère scandaleux de **Freaks** en 1932 demeure intact. Nous sommes dans une fête foraine où sont exposés des "monstres", des phénomènes... Un homme-tronc, une énorme femme à barbe, une beauté sans bras, des soeurs siamoises... Les héros de **Freaks** se passent d'effets spéciaux, de maquillages, de prothèses savantes. Le réalisateur, Tod Browning, les a recrutés tel quel, tel qu'ils sont dans la réalité. Les monstres du réel restent bel et bien réels dans la fiction. Malaise, voyeurisme... Browning indispose et met le spectateur dans une drôle de position. Le film d'horreur profite souvent de la misère humaine, des mutilations, de la folie ; Browning prend le genre au premier degré, toutes ses composantes au mot le mot, et filme ses personnages sans la moindre pudeur. Facile de mater les créatures couvertes de latex des Rob Bottin et autres Tom Savini mais **Freaks** réussit à faire baisser les yeux. Telle est sa grande force, ce qui le rend immortel. Les autres films fantastiques de Browning, souvent vantés et qualifiés de chefs- d'oeuvre (**Dracula, Les Poupées du Diable**) ne tiennent plus la route depuis longtemps. **Freaks** si. Et il risque de durer.
Partisan d'une mise en scène stricte, classique, sans le moindre effet de style ou de suspense, Tod Browning ne porte aucun jugement sur ces protagonistes, ceux qui transforment la belle trapéziste en "la plus grande monstruosité vivante de tous les temps". Il les montre. Complaisance ou humanisme : choisissez.
Une chose est cependant sûre : les personnages de **Freaks** ne sont en aucun cas des "craignos monsters". Ils ont vécu et vivent encore au travers de ce film immortel.

Betty CHAPPE

USA. 1932. Réal.: Tod Browning. Scén.: Willis Goldbeck d'après le roman "Spurs" de Rod Robbins. Dir. Phot.: Merritt B. Gerstab. Prod.: Tod Browning pour MGM. Int.: Wallace Ford, Leila Hyams, Olga Baclanova, Roscoe Ates, Henry Victor, Harry et Daisy Earles, Daisy et Violet Hilton, Rose Dione... Dur.: 1 H 04. Dist.: Les Grands Films Classiques. Reprise Paris le 29 août 1990.



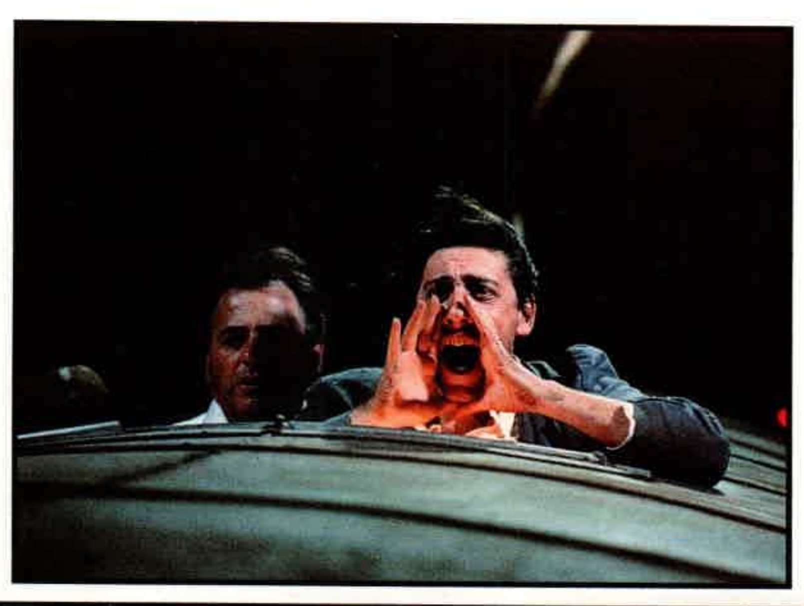


ALBERTO EXPRESS

Alberto face à son père en Italie, à la veille de quitter la maison familiale. Une vieille coutume, qui se transmet de génération en génération, veut que le fils rembourse toutes les dettes à son père avant d'avoir son premier enfant, avant de devenir père à son tour. Le père d'Alberto lui explique calmement la chose, et tape, tape, tape une addition qui n'en finit pas à base de couches culotte, petits déjeuners, fournitures scolaires et argent de poche. Le total est astronomique et Alberto quitte son père avec le rouleau de la calculatrice dans sa poche.
Quelque années plus tard, à Paris, en pleine nuit, Alberto regarde, allongée à côté de lui, sa fiancé dont le ventre est prêt à éclater. Il se souvient de son père, il se souvient de l'addition, il se souvient de la coutume, il bondit hors de chez lui, fonce à Gare de Lyon et attrappe de justesse le dernier train pour Rome. Il a toute la durée du voyage pour trouver trois cent millions de lires.
Si vous ne devez voir qu'un film français dans les dix années à venir, c'est celui-là. Poétique, nostalgique, irrésistiblement drôle, frénétique, naïf, onirique, sensible, insolite, unique, **Alberto Express**, c'est la rencontre entre le meilleur de la comédie italienne et le meilleur de la comédie française. Dès la fin du prologue, Arthur Joffé court à la même vitesse que son héros, s'embarque dans ce train du dernier espoir, panique, s'amuse, redouble d'audaces visuelles et scénaristiques. Alberto doit trouver de l'argent. Un homme le paie pour qu'il fasse l'amour à sa femme, un enfant demande son aide pour escroquer son père. Le butin reste maigre. En désespoir de cause, Alberto parcourt toute la longueur du train en s'arrêtant dans chaque compartiment pour piller des passagers endormis. Dit comme ça, c'est incroyable. Dans le film, c'est jubilatoire, fantasmatique, enfantin. On vibre, on respire, tout est permis, on ne craint rien. Liberté et permissivité aiguillent le train d'**Alberto Express** sur une voie fantastique. Alberto rencontre ses ancêtres qui l'assurent du bien fondé de la coutume, Alberto vient au secours des langoustes du wagon-restaurant en renversant l'aquarium...
Complètement fou cet **Alberto Express**. Tellement qu'il en devient émouvant.

Vincent GUIGNEBERT

1990. France-Italie. Réal.: Arthur Joffé. Scén.: Arthur Joffé, Jean-Louis Benoit et Christian Billette. Dir. Phot. Philippe Welt. Mus.: Angelique et Jean-Claude Nachon. Prod.: Maurice Bernart. Int.: Sergio Castellitto, Nino Manfredi, Marie Trintignant, Marco Messeri, Jeanne Moreau, Michel Aumont... Dur.: 1 H 30. Dist.: UGC. Sortie à Paris le 5 septembre 1990.



ABONNEMENT



Non content du bonheur de recevoir à domicile et au réveil votre *Mad Movies* encore tout chaud, l'abonnement vous donne droit à des cadeaux. Arrêtez c'est vraiment trop... Une raison supplémentaire de ne pas hésiter à venir nous rejoindre au club. N'attendez plus une minute.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Pour les 50 premiers à nous faire parvenir votre abonnement, nous offrons gratuitement la K7 VHS de **Leviathan**, le suspense aquatique de George Pan Cosmatos, sortie à la location chez *Antarès Travelling* et Prix des Effets Spéciaux à Avoriaz 90. Jetez-vous à l'eau, tous à vos palmes et tuba, mais gare au monstre quand même. Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez sur le bon d'abonnement, nous vous enverrons l'adaptation en livre de poche, parue chez *J'ai Lu*, du film **Robocop II**. 220 pages d'action trépidante et de métal en folie. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

ZINOSCOPE

SCREAM AGAIN 2 et SCREAM 4. Deux jolis exercices pour ressusciter la gloire d'antant du fanzinat. Le premier plonge dans le Fantastique anglais 1959-1963 (64 pages, 30 F). Le second aiguise les canines des vampires italiens et relifte Barbara Steele (78 pages, 30 F). Guenet Jean-Claude, 14 bis rue de Trilport, 77470 Fublaines.

ZONE 3. Cinéma, informatique, et rock souvent très hard. Ils sont jeunes, passionnés, ils nous cirent les pompes sur une page entière, cela vaut bien quelques lignes. D'autant plus que 128 pages, 15 F, chapeau ! En fait il ne manque que l'adresse pour s'en délecter...

SANG... SAS 8. Ce numéro grille tout le monde, même Tarcec Moulle, en publiant une filmo commentée et complète, ou presque, de Fred Olen Ray. Le reste est à l'avenant avec un effort quasi inhumain sur la maquette. Ira très loin... 64 pages, 15 F + 7 de port. Sang... Sas, 95 rue Didot, 75014 Paris.

MOVIEZ Z 5. Le huitième Festival du Film Fantastique de Bruxelles comme si vous y étiez. Avec des interviews de Clive Barker, Dario Argento, Jeffrey Combs, Michele Soavi et Ken Russel, ouf... 38 pages, 20 F (en timbres ou mandat). Vincent Legros, Avenue Reine Astrid 71 A Bte 6, B-4880 Spa, Belgique.

LES AMI(E)S DE STEPHEN KING 20. L'interview du maître, 4ème partie. 8 F en timbres à Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris Cedex 20.

666. Des nouvelles, un historique des comics d'épouvante et beaucoup de BD, tel est le menu de ce numéro spécial hors-série. 15F, à MAG, 10 rue Jean-Baptiste Baudin, Dijon.

FAILLE TEMPORELLE 1 traite de BD, de ciné et de rock, et en appelle pour son premier numéro à toutes les bonnes volontés qui voudraient collaborer. C'est vrai qu'il est urgent d'étoffer ces 25 pages, vendues quand même 20F. On commande à Franck Debernardi, 6 rue Lacroix-Robert, 78800 Houilles (mais non, ça fait pas mal...).

LE RODEUR 4. En même temps qu'un zine, *Le Rôdeur* se déclare le bulletin du club *Six of One*, regroupant les inconditionnels du feuilleton TV *Le Prisonnier*. Les renseignements sur le club s'obtiennent en écrivant à J.M. Philibert, Ecole Publique, 42260 Pommiers. (Joindre une enveloppe timbrée).

FUTURA 1. Coup d'essai, coup de maître. *Futura* visite le monde de la science-fiction et pousse jusqu'au Japon avec le parc d'attraction Monsterland, le Disneyland bridé. Unique et très vivant. 52 pages, 40 F. Futura C/O Philippe Hestin, 3 impasse des Sorbiers, 39400 Morez.

VOYEUR 4. Peckinpah, Jerry Lewis, Mario Bava, soit. Mais c'est surtout pour les quinzes pages d'interview avec Gipépé, oui celui de *Mad* les mecs, qu'il faut se procurer *Voyeur*. 66 pages, 25 F. Philippe Fontaine, 4 bis rue Dussault, 76300 Sotteville-les-Rouen.

BUTTERFLY WARRIORS 1. Ce qui différencie parfois un fanzine d'une revue pro ne tient pas à grand chose. A part les agrafes, *Butterfly Warriors* pourrait pépère entrer dans la cour des grands. Entièrement consacré au cinéma asiatique avec des interviews de Terence Chang, Kirk Wong + des articles excellents, et d'autres très moyens ah ah, sur **Akira, Zu,** etc... 44 pages, 18 F. Butterfly Warriors, 4 rue Condorcet, 93100 Montreuil.

MEDUSA 4. Des articles toujours assez pertinents sur le genre et, gros morceau du présent numéro, un dictionnaire des films fantastiques français. Sympa... 50 pages, 15 F. Lefevre Didier, 9 rue Lalo, 59720 Louvroil.

MAG COMIX 1. De la bd de SF sur 56 pages par des amateurs talentueux pour 30 F. Mag Comix, 10 rue Jean-Baptiste Baudin, 21000 Dijon.

2000 MANIACOS 4. Voici enfin ce zine espagnol que nous évoquions fort badinement dans les petites annonces. Au sommaire : le vampirisme au cinéma, Joe Dante, Ridley Scott et un tour d'horizon des revues de cinéma fantastique à travers le monde. A priori ils disent du bien de *Mad Movies*, allant jusqu'à reproduire la couverture du numéro 5, n'est-ce point là l'essentiel ? 52 pages, petit format, pour 100 pesetas. Les renseignements supplémentaires peuvent s'obtenir auprès de Manolo Valencia, Apdo. 5251, Valencia - 46009 Espagne.

TENEBRES 24. Poursuivant sa quête des grandes périodes du cinéma fantastique, ce coriace et très ancien fanzine livre la seconde partie d'un dossier *Universal*. C'est passionné, sans recul et sans concession. 25 F, 30 pages, à Eric Escofier, "Le Saint-Georges", bloc B, 15 rue de la Gendarmerie, 06300 Nice.

BOX-OFFICE

L'été a été chaud. Aussi bien sur les plages que dans les salles obscures. On a rarement connu une telle affluence de films fantastiques. Et, malheureusement, de bides. **Flesh Gordon** est le premier à dérouiller. A peine 10.000 érotomanes amateurs de kitsch se sont penchés sur le décolleté de Morgan Fox. Misère. "**Le Retour de Flesh Gordon** va trop loin dans la vulgarité" selon l'avis général. Le producteur en tient rigueur et remonte le film de manière à l'adoucir. Triste. Lancé en catastrophe, **Maniac Cop 2** se tasse mollement aux alentours de 22.000 képis. Le premier en avait amené le double à la même époque voici deux ans.



GREMLINS II, la grimpette...

La Nurse vivote correctement en dépassant de peu les 50.000 baby-sitters. La publicité orientée sur le passé de William Friedkin dans le genre (**L'Exorciste**) a beaucoup joué. Distribué par *UIP*, comme **La Nurse**, **Retour Vers le Futur III** marque bien la fin d'une série à succès. sa carrière se termine à 300.000. Pas mal quand même mais cela sent néanmoins le ras-le-bol. En deux semaines, **Freddy V**, ne déplace que 36.000 poussettes. **Freddy IV** avait mobilisé 110.000 maniaques, le troisième 170.000, les deux premiers aux alentours de 80.000. **Freddy 5** s'arrêtera autour des 45.000. Ouf, le film se comporte bien mieux en province. Le thriller fantastique **Le Premier Pouvoir** attire 24.000 médiums en deux semaines. Il stoppera à 30.000. Prévisible.



FLESH GORDON la dégringolette !

Bon succès par contre pour le **Dark Angel** de Dolph Lundgren. Quasiment 80.000 chasseurs d'alien sur Paris et la périphérie. Pas mal pour une série B mollassonne pas très bien fichue. Mais l'affiche est magnifique !

Pour son premier jour d'exploitation, **Gremlins 2** casse la baraque. 21.000 bébêtes grimaçantes en une seule journée sur Paris. La *Warner* doit souffler après l'échec américain du film de Joe Dante. Aux Etats-Unis, scores moyens pour **RoboCop 2** mais gros succès pour la comédie **Ghost** avec Demi Moore. **Fatliners** et **Arachnophobia** s'en tirent plutôt bien. Tous deux seront sur les écrans français en janvier et février prochain.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'oeuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MS	MT
Dick Tracy	4	5	6		4	6
Freddy V	2	3	4	3	3	5
Gremlins II	1	2	2	2	3	2
Hardware	3	3				5
La Morsure	1	3		2	2	3
La Nurse	2		2	3	3	3
La Première Folie des Monty Python	4	5	4	5		
Le Premier Pouvoir	1		0		4	3
Retour vers le Futur III	2	3	1	2	4	3
Robocop II	5		5	5	3	4
Sailor et Lula	5	3	1		4	6
Total Recall	2		2		5	4

GUEST - STAR

Fantastique et comique participent du même esprit, font souvent bon ménage. André Lamy n'est pas là pour démentir. Grand fan des deux genres, il a une



âme de collectionneur. Des photos de Laurel Hardy aux films d'horreur muets en Super 8, l'imitateur s'occupe de sa passion. Il sait aussi parler de cinéma.

Mad Movies : *Connaissez-vous et appréciez-vous le Fantastique en général ?*

André Lamy : Oui, je suis un inconditionnel. Disons que j'aime bien les films qui me font peur en touchant à l'inconscient. Des films comme **L'Exorciste**, **La Malédiction** ou **Poltergeist**, des films qui font plus appel à l'imagination qu'à la vue toute bête de scènes d'horreur bien sanguinolentes. Moins il y a d'éléments tangibles, réels, plus j'apprécie. J'aime voir des choses qui existent sans exister. Le diable par exemple est un concept auquel il est facile de croire. J'aime quand le quotidien est dérangé par un élément surnaturel.

M.M.: *C'est donc largement votre genre préféré au cinéma, non ?*

A.L.: C'est l'un de mes genres préférés, après le burlesque américain quand même. Etant moi-même très sélectif, le Fantastique, qui enfante souvent de mauvais films, vient en deuxième.

M.M.: *Avez-vous des périodes préférées dans l'histoire du cinéma fantastique ?*

A.L.: J'avoue une préférence pour le muet, bien qu'on en voit très peu. J'ai la chance de posséder quelques films comme **Le Fantôme de l'Opéra**.

M.M.: *Et l'expressionnisme allemand ?*

A.L.: **Le Cabinet du Docteur Caligari**, c'est formidable. **Nosferatu** aussi. Mais attention, je ne me limite pas au muet. Tant que c'est bon, je suis preneur. **L'Invasion des Profanateurs de Sépulture** de Don Siegel, j'adore.

M.M.: *Un film qui faisait partie d'un lot de séries B à base d'envahisseurs extraterrestres. A l'époque, le public les voyait toujours débarquer avec une faucille et un marteau...*

A.L.: Dans le genre, je me rappelle avoir vu une bande annonce à hurler de rire avec une sorte de monstre des cavernes qui volait. Une gueule pas possible... C'était un oiseau articulé. Moche, mais mooooche... Vraiment n'importe quoi, mais très drôle.

M.M.: *Ne pensez vous que la notion de fantastique et de comique sont liées dans la mesure où il s'agit toujours de jeter un regard distancé sur la réalité du quotidien ?*

A.L.: C'est vrai que le travail d'imitateur rejoint un peu le Fantastique dans le sens où l'imitateur fait des choses que les gens ne peuvent pas faire. Il possède une forme de pouvoir qui n'est pas donné à tout le monde. A la limite, on est peut-être des monstres aux yeux des gens sans le savoir. Au niveau des cordes vocales, ça c'est sûr, nous sommes monstrueux. Notre voix passe du plus aigu au plus grave, c'est complètement fantastique. C'était quoi la question déjà ?


Lon Chaney (LE FANTOME DE L'OPERA)

M.M.: *Je vous demandais si vous étiez d'accord pour dire que le comique, comme le fantastique, démarque, travestit, dénature le quotidien.*

A.L.: Je crois que le Fantastique agit comme destructeur sur la vie de tous les jours. Et nous aussi les comiques, ce qui nous intéresse en premier lieu, c'est la destruction. En général dans le métier, nous avons moins de succès auprès du public qu'un chanteur qui fait rêver son auditoire. Nous, on a tendance à briser le rêve, à voir les choses d'en bas pour faire rire.

M.M.: *Vous imitez des hommes politiques. Si vous aviez à les identifier à des créatures fantastiques, ça donnerait quoi. Faites-nous votre bébête-show...*

A.L.: Oh, ce serait drôle ça. Je verrais bien Mitterrand dans le rôle du méchant de **Dark Cristal**, je sais plus son nom (*Un Skeksès. NDLR*).

M.M.: *Mitterrand en méchant alors...*

A.L.: De toute façon dans **Dark Cristal**, ce sont tous des monstres. Chirac, ça lui irait très bien aussi.

M.M.: *Et Le Pen par exemple. On trouve toujours avec lui !*

A.L.: Ah attendez, comment s'appelait ce film ? **La Tour Noire... La Cité des Noirs**.. Ah non, c'est **La Forteresse Noire** où un monstre décime toute une colonie de nazis pendant la Seconde Guerre Mondiale. Je vois bien Le Pen dans le rôle du monstre, il s'appelle *Molasar* je crois. Ah, ahhh, aaaahhhhhh...

M.M.: *Le Fantastique vous apparaît-il comme un genre ignoré ou méprisé ?*

A.L.: Non non. Quand on regarde le box-office américain, les films qui arrivent en tête sont souvent des films fantastiques ou de science-fiction.

M.M.: *Là, vous parlez des films à effets spéciaux qui s'apparentent la plupart du temps aux films d'aventure. Mais le film fantastique véritable, pur et dur ?*

A.L.: Je pense que ça marche aussi ce genre de films. Ils sont peut-être un peu méprisés par les médias, par les journaux "officiels" de cinéma, mais il y a quand même des revues qui parlent du Fantastique, ce que d'autres genres cinématographiques n'ont pas. Il n'y a pas de revues entièrement consacrées au film d'amour, au western ou au polar. C'est donc un signe de bonne santé, entre guillemets, pour le genre. Mais il faut voir la production dans son ensemble. Quand je regarde dans *Mad Movies* les films en production ou qui...

M.M.: *Ah mais vous êtes un vieux lecteur alors ?*

A.L.: Oui, j'en ai acheté pas mal.

M.M.: *Mince, on ne pourra pas vous poser la question finale qui consiste à demander à l'invité du numéro s'il désire s'abonner.*

A.L.: J'achète *Mad Movies* assez souvent, quand il y a des articles qui m'intéressent. Egalement quand je fais des tournées pour lire dans l'avion. Je prends automatiquement *Mad Movies*, *Première*, *Studio*... Je lis ces revues parce que j'adore le cinéma, mais je suis plus collectionneur de livres consacrés au septième art. J'en ai beaucoup...

M.M.: *Puisque qu'on parle de ça, vous faites partie d'une association de collectionneurs de cinéma, non ?*

A.L.: Oui, je collectionne de tout. Les photos, les affiches, tout. J'essaie de me spécialiser comme je n'ai pas des moyens suffisants pour acquérir des pièces rares dont le prix est parfois exorbitant. Je suis un fan de Laurel et Hardy, donc je me concentre sur

ANDRE LAMY

ce duo comique dont je dois posséder 1500 photos originales plus une centaine d'affiches. J'adore également les statuettes qui représentent les personnages de cinéma. Et si vous me demandez quel est mon acteur de films fantastiques préféré...

M.M.: *André Lamy, quel est votre acteur de films fantastiques préféré ?*

A.L.: Sans hésiter, c'est Lon Chaney, un acteur exceptionnel, extraordinaire, qu'il faudrait redécouvrir complètement. Il a fait des films fabuleux. Son **Fantôme de l'Opera** est de très loin la meilleure adaptation du bouquin.

M.M.: *La meilleure... Disons que...*

A.L.: Oui c'est vrai qu'il a... Enfin bon, c'est tiré d'un livre très romantique.

M.M.: *Attendez, je reprends. J'ai envie de dire, euh... la plus grimaçante.*

A.L.: Parce que c'est un film muet.

M.M.: *Oui c'est vrai, on peut difficilement comparer.*

A.L.: Les parents de Chaney étaient des sourds muets et on comprend mieux la gestuelle de l'acteur en sachant ça.

M.M.: *Parmi les acteurs qui sont venus plus tard, comme Boris Karloff, Peter Cushing, Christopher Lee, Vincent Price... ?*

A.L.: J'aime beaucoup Vincent Price. Sa voix est hallucinante. En plus, c'est appréciable, il n'a pas fait que des films d'horreur. Dernièrement, il a joué dans **Les Bananes** de je sais pas trop quoi (*Les Baleines au Mois d'Août. NDLR*) avec Bette Davis et Lilian Gish. Il y était très très bon. Boris Karloff avouait lui carrément de pas aimer le Fantastique. Il avait atterri dans le genre par hasard. Une question de mode aussi à l'époque. Bela Lugosi est apparu lorsque Lon Chaney est mort et a pu jouer ainsi Dracula à sa place.

M.M.: *Ils étaient un peu prisonniers du système avant, certainement, d'être séduits par ce style de rôles et de personnages.*

A.L.: Il y en a qui sont devenus fous comme Lugosi. Originellement, Dracula, c'est Bela Lugosi. Mais pour les gens d'aujourd'hui, c'est Christopher Lee. Il a tout ramassé, lui, parce qu'il a été plus souvent Dracula que Lugosi. Ceci dit, Lee est également un très bon comédien qu'on a à mon avis sous-employé. On l'a catalogué dans ce genre de films

M.M.: *Et il s'en défend d'ailleurs. Il ne veut plus entendre parler de Dracula.*

A.L.: Ce que j'aime un peu moins, ce sont les séries d'aujourd'hui. Il y en a une que je déteste particulièrement, c'est **Vendredi 13**. Quant aux **Freddy**, à part les effets spéciaux... Pour aimer, on est obligé de marcher à de grosses ficelles.

M.M.: *Le filon commence quand même à s'épuiser.*

A.L.: Ce qu'il faut, c'est des professionnels, des passionnés qui s'attachent à construire de véritables histoires. En ce moment, c'est plutôt du genre "Bon, il nous faudrait une petite mort maitenant, ça fait dix minutes qu'on s'ennuie". Le cinéma n'est plus aux mains des créateurs mais aux mains des banquiers. Les jeunes cinéastes ont moins de possibilités aujourd'hui. Un Spielberg, actuellement, ne pourrait pas éclore comme il y a quinze ans. Les gens ont de moins en moins envie, et de moins en moins de possibilités, de prendre des risques. On le vérifie chaque semaine avec les numéros 2, 3, 4... Les **James Bond** ont prouvé que ça pouvait durer très longtemps tout en restant viable financièrement. C'est un peu dommage. Il y a des bonnes suites, mais il faut trier sur le volet. Je crois que le cinéma n'est plus aujourd'hui aussi formidable qu'hier. La télé et la vidéo contribuent à tuer à petit feu le cinéma.

M.M.: *Que pensez-vous de la violence au cinéma ? Elle progresse, elle régresse ?*

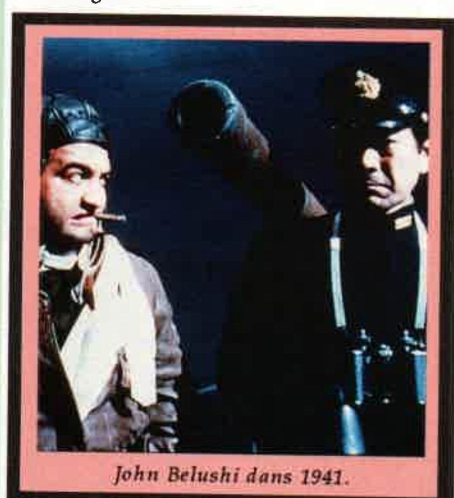
A.L.: Je crois que le cinéma a toujours été violent, qu'il a toujours permis au public de se défouler. Je préfère qu'un type aille voir un film comme **Rambo** où on tue deux ou trois cents personnes à la minute, plutôt qu'il sorte dans la rue avec un flingue pour tirer dans la foule. On dit toujours que la violence à l'écran crée le besoin d'être violent dans la vie courante. Pour moi, c'est un exutoire plus qu'autre chose. Le spectateur ne peut avoir qu'une sensation jubilatoire avec des films comme **Rambo**. On n'est très méchant avec le héros, il se venge et le public est très content. C'est comme les films de John Wayne. Prenez par exemple **Chisum** où on tue un de ses amis. A la fin, Wayne arrive, venge le mort, tue les méchants et tout le monde applaudit. Les gens aiment ça, vraiment, moi le premier.


Chirac, le Skeksès de DARK CRISTAL.

M.M.: *Il y a des gens qui condamnent complètement cette violence. Qui la trouvent excessive, qui veulent la censurer...*

A.L.: Voir quelqu'un se faire couper en morceaux, non. Mais voir un homme se faire tirer dessus, bon...

M.M.: *Vous êtes contre la censure en général ?*


John Belushi dans 1941.

A.L.: Oh oui. On va censurer telle ou telle scène de tel ou tel film, pour s'apercevoir finalement qu'il n'y a rien de plus horrible que les images d'actualité diffusées au journal de vingt heures. Alors qu'est-ce qu'on va se faire chier à couper dans un film pour protéger les gens d'une vision affreuse alors qu'il y a pire à la télé.

M.M.: *Avez-vous déjà été victime de la censure ?*

A.L.: Oui, mais pas pour des propos violents. Quand j'étais encore en Belgique, j'ai été censuré sur une chanson où j'imitais le premier ministre. Il y a beaucoup plus de liberté en France qu'en Belgique. Là-bas, les salles pornographiques ne peuvent diffuser de films avec des sexes en érection. Résultat, un film de deux heures est réduit à vingt minutes, et ils en passent trois pour le prix d'un !

M.M.: *C'est très hypocrite parce que dans les kiosques en Belgique...*

A.L.: Ah oui, il y a des bouts de papier qui cachent les parties chaudes du corps féminin sur les couvertures des magazines. Par contre, ces revues de charme sont beaucoup plus nombreuses qu'en France, mais elle s'étalent de façon très puritaine. Comme le pays dans son ensemble avec l'Eglise, le Roi...

M.M.: *Pour revenir au cinéma, quels sont les réalisateurs contemporains qui vous intéressent ?*

A.L.: Je suis un grand fan de Steven Spielberg, d'un cinéma spectaculaire. J'adore tout ce qu'il fait, même **1941** qui n'a pas très bien marché. J'aime bien aussi des réalisateurs plus marginaux comme Cronenberg ou Carpenter. **Chromosome 3**, c'est hallucinant. Dans tous ces films, on trouve des outils assez bizarres. Ceux des frères Mantle dans **Faux Semblants** sont dingues. Mais je préfère encore Carpenter bien que **Prince des Ténèbres** m'ait déçu.

M.M.: *Vous avez un attachement particulier à un mythe du Fantastique ?*

A.L.: J'aime un peu tout. Les vampires, les mutants, les zombies, les vers géants même... Mais celui qui reste pour moi le plus important, c'est Frankenstein parce que ça m'avait frappé quand j'étais môme et que tout ce qui touche à l'enfance est durable. Le premier **Frankenstein**, celui de 31 avec Karloff, est mon préféré. J'ai vu toute la série quand j'étais petit et ça me terrifiait, vous pouvez pas vous imaginer.

M.M.: *Oh que si. Jean-Pierre Mocky nous disait dernièrement qu'il y avait une relation entre le Fantastique et l'érotisme pré-pubère. Cela vous interpelle quelque part, si j'ose dire ?*

A.L.: Pas du tout. Quoiqu'il n'a pas entièrement tort. Mais le Fantastique correspond avant tout à une recherche de sensations fortes à un âge déterminé. C'est comme les montagnes russes, ou les virées à toute vitesse à moto. C'est l'âge où on aime bien, où on apprend à se faire peur. A 17 ans, juste après avoir vu **Evil Dead** avec des copains, on était aller se perdre volontairement dans les bois. Aïe, aïe, aïe, la trouille...

M.M.: *Le cinéma, ça vous tente ?*

A.L.: Ma première expérience, c'était un Super 8 fantastique dans lequel j'imitais Colombo. Une catastrophe... Aujourd'hui, j'ai trop de respect pour le cinéma pour vouloir en faire.

M.M.: *Vous êtes jeune papa. Laisserez-vous votre enfant regarder des films fantastiques quand il en aura envie, ou adopterez-vous la politique du "On verra ça plus tard" ?*

A.L.: Pas de censure familiale à ce niveau.

M.M.: *On avait dit qu'on ne la poserait pas mais quand même, vous abonnerez-vous à Mad Movies ?*

A.L.: Oui, bien sûr.

M.M.: *Et bien on a eu raison de la poser alors. Merci.*

Propos recueillis par **Christophe WEBER** et **Jean-Pierre PUTTERS**.

DELIT DE "SALE GUEULE" dans



Big Boy, Bas du Plafond, Gros Sourcils, le Gratteur, Influence... *Dick Tracy* fourmille de figures outrancières, méchantes... Des types qui ne fréquentent pas les enquêtes du Commissaire Maigret, mais seulement les univers en marge, situés quelque part entre rêve et réalité. Celui de *Dick Tracy* par exemple !

Dick Tracy brille de mille feux. De l'émotion à en revendre, une beauté plastique de tous les instants, le potentiel érotique de Madonna, une dévotion sidérante envers la bande dessinée... Et des maquillages originaux mis au service d'une véritable ménagerie humaine, des malfrats peu avantagés par la nature. Ce sont Gros Sourcils, Bas du Plafond, Pois Chiche... Des noms incroyables, des visages qui le sont autant.
Tous les maquilleurs d'Hollywood postulent à la confection de cette Cours des Miracles, mais le choix se porte sur deux jeunots dont les noms ne sont pas encore rentrés au top ten, John Caglione et Doug Drexler. Ce n'est pas par hasard que les duettistes se retrouvent au générique de **Dick Tracy**. Sur **Cotton Club** de Coppola où ils posent des postiches et mitonnent de sanglants impacts de balles, Caglione et Drexler se lient d'amitié avec la costumière Milena Canonero. Engagée sur **Dick Tracy**, celle-ci conseille vivement à Warren Beatty les deux maquilleurs, des professionnels reconnus sur la Côte Est, mais encore des néophytes à Los Angeles où la concurrence est rude...



Big Boy Caprice : Al Pacino s'entraîne pour LE PARRAIN III

LE DEBUT DES OPERATIONS

John Caglione et Doug Drexler sont nerveux lorsqu'ils rencontrent Warren Beatty pour la première fois. *"Nous l'avons attendu 45 minutes dans la salle de projection de son domicile. Puis il est arrivé en dévalant les escaliers, ruisselant dans un peignoir de bain. "Que pouvons nous faire ?" nous demanda-t-il. "Euh, les maquillages peut-être..." - "Mais non, l'histoire, le scénario, que pouvons nous faire pour l'améliorer ?". Ces questions nous volèrent l'esprit. Aucun producteur, aucun réalisateur ne nous avait ainsi interrogé jusqu'à présent. Nous avons comme ça passé tout notre temps à discuter du script, de ce qui pouvait être meilleur, des choses que nous trouvions intéressantes".* Désarçonnés au départ, Caglione et Drexler convainquent Warren Beatty. Alors que les deux hommes sont à Montréal pour les besoins d'un film TV, le téléphone sonne à 2 heures et demie du matin dans la chambre de John Caglione. A l'autre bout du fil, John Landau, proche collaborateur de Warren Beatty, qui leur annonce un engagement définitif. A peine a-t-il raccroché que Caglione fonce dans la chambre de Drexler, lequel pense que l'hôtel est en flammes... Et les deux compères, spontanément, de sauter de joie sur le lit !
Pourquoi Caglione et Drexler et pas des maquilleurs déjà auréolés d'une solide réputation ? Il semble que Warren Beatty ait été sensible à leurs suggestions. *"A l'origine, Warren Beatty devait lui aussi porter des prothèses qui en auraient fait un sosie du personnage dessiné par Chester Gould : un nez d'aigle, des mâchoires carrées. Nous pensions que c'était une mauvaise idée. Pour plusieurs raisons. Si Warren Beatty recourt à des prothèses, cela signifie que tous les autres comédiens doivent eux aussi en porter et le budget aurait considérablement augmenté. Comme Warren Beatty occupait à la fois les postes de producteur, réalisateur et comédien, il n'était vraiment pas nécessaire qu'il passe encore deux heures tous les matins entre nos mains. De plus, nous sentions qu'il devait demeurer nature, le seul élément normal de l'histoire".* Imaginez un peu le beau Warren Beatty, traits réguliers et charisme débordant, flanqué d'un faux nez crochu et d'un menton carré à la Superman ? Pour équilibrer la balance, Caglione et Drexler auraient dû coller de gros nichons à Madonna et des artifices tout aussi outranciers aux quelques personnages "préservés" du latex. **Dick Tracy** évite grâce à ses maquilleurs de n'être que la caricature de la bande dessinée de Chester Gould.

Plus buriné que Charles Bronson, Steve le Clochard.

DES MONSTRES HUMAINS

Dans l'avion qui les amène de Montréal à Los Angeles, les duettistes crayonnent déjà les premiers croquis des malfrats monstrueux de **Dick Tracy**. *"Environ 80 % des personnages du film proviennent directement des bandes dessinées de Chester Gould. Nous nous devions, par respect, de demeurer fidèle à l'esprit du dessinateur. Nos personnages ne devaient pas trop s'éloigner de la réalité. Nous ne voulions pas qu'ils soient à même de provoquer un embouteillage lors d'un passage dans la rue".* Pas de créatures à la Frankenstein, d'aliens baveux ou de mutants bicéphales ; **Dick Tracy** est bien plus proche du film noir que du film fantastique. Dans un premier temps, Caglione et Drexler se livrent à un exercice bien connu des classes maternelles. *"Nous avons d'abord fait de nombreux essais pour définir précisément la physionomie de chacun, puis des ébauches en terre glaise, et enfin des maquettes détaillées permettant la fabrication de prothèses de latex. Celles-ci étaient appliquées avant tournage au cours de longues séances de grimage. Les comédiens étaient abstreints à une discipline rigoureuse, et suivis de près par une "pa-*

trouille" d'assistants : une brève sieste et l'absorption de certaines nourritures risquaient en effet de détériorer gravement les délicats maquillages, qui se composaient parfois d'une quinzaine de fragments distincts". De la figurine en pâte à modeler aux prises de vue devant les caméras de Warren Beatty, il y a plusieurs caps à franchir. Le premier est le réalisme. *"Nous ne voulions pas que* **Dick Tracy** *aille trop loin sur les territoires du dessin animé. Les maquillages devaient avoir une unité de style. Ils ne devaient ni outrepasser les limites de la fantaisie, ni occulter l'acteur, mais se fondre*



Le plus vicelard de tous, Le Gratteur.

harmonieusement avec ses traits naturels". D'où la nécessité d'un casting gigantesque dans lequel serait rassemblé toutes les gueules de mauvais garçons que peut compter le cinéma américain.

L'opération se déroule dans une église de confession méthodiste d'Hollywood. John Caglione et Doug Drexler ont carte blanche et peuvent choisir les comédiens en faveur de leur ressemblance naturelle avec les personnages. Des centaines de clichés polaroïd les aident à faire le tri. *"Nous désirions des acteurs proches des personnages. Même si les points communs ne couvraient que 10 % du visage, même si la ressemblance était seulement dans le regard. Il nous fallait un matériau sur lequel on pourrait ensuite construire quelque chose. En aucun cas, le*



Impossible à dérider, Pois Chiche.



Un mangeur d'huîtres qui a le physique pour, Le Lippu.



Un squelette ambulant, Influence.

personnage ne devait être entièrement fabriqué de A à Z". Les deux compères n'ont aucun mal à identifier du premier coup d'œil certains comédiens aux malfrats du film. Tout naturel, le visage osseux d'Henry Silva (le vilain attitré de dizaines de séries B italiennes) convient merveilleusement à Influence, l'éminence grise de Big Boy Caprice. Shérif gueulard d'autant de westerns, surtout de Sam Peckinpah, R.G. Armstrong prête ses traits flapis et ses yeux de coker à Pois Chiche, autre élément majeur du gang de Big Boy... *"Et Ed O'Ross avait quelque chose du Gratteur dans la forme de son visage. Neil Summers possédait une morphologie évoquant celle d'un rongeur. Il convenait à Musaraigne. Pour sa part, Bill Forsythe avait un petit rien dans le regard qui correspondait à Bas du Plafond...".*

C'est ce même Bill Forsythe qui évoque le maquillage le plus complexe, le plus chargé, le plus long à poser. Cinquante jours de tournage pour le comédien et une opération qui se répétait tous les jours : le tartinage du visage. *"Il fallait bien de trois à quatre heures de pose. C'était vraiment dur d'arriver sur les lieux du tournage à 4 heures du matin et de se voir aussitôt enduit d'une pâte froide. Et c'était seulement le commencement. Du sommet du crâne aux vertèbres cervicales, j'étais entièrement couvert de latex. Seuls les yeux et l'intérieur de la bouche m'appartenaient encore. Il m'a fallu*

apprendre à jouer avec ce maquillage. Ce fut long, dur. Patiemment, j'ai appris à moduler les expressions,.cinq tout au plus, de mon visage sous le latex" commente aujourd'hui Bill Forsythe, soumis à la torture deux mois durant. A l'opposé, Ed O'Ross dans le rôle du Gratteur, porte un maquillage léger : une prothèse prolongeant son propre nez, les cheveux teints en blond, de minces lèvres déformées... Mais le comédien a la peau fragile. *"Les prothèses sont directement collées sur le visage avec un produit très fort du nom de 355. Lorsqu'on vous l'enlève, cela vous arrache des morceaux de peau"* se plaint Ed O'Ross. Résultat : l'acteur écope d'une ligne rouge tout autour de l'appendice nasal. La production décide donc de l'envoyer chez un dermatologue en compagnie de Al Pacino, lui aussi sujet à ce type de désagréments.

DES STARS SOUS LE LATEX

Certaines des vedettes invitées de **Dick Tracy** sont identifiables au premier coup d'oeil, James Caan par exemple. D'autres croulent sous les artifices. A commencer par le grand méchant de l'histoire, Big Boy Caprice, gangster mégalomane et coléreux. Derrière son faciès allongé aux yeux exhorbités se trouve Al Pacino, lequel sera quelques mois couvert de fausses rides dans **Le Parrain III**. *"Nous avons fait de nombreux essais avec Al, pendant lesquels il se livrait à des improvisations éblouissantes, d'une incroyable drôlerie. Nous lui avons fait passer toute sorte de costumes, lui avons rembourré les épaules, le ventre, le fessier. Nous l'avons habillé d'un grand manteau avec un col de fourrure ressemblant à une peau de mouton crevé. Nous voulions montrer que Big Boy est essentiellement un parvenu, qui étale sa richesse à travers une garde-robe ostentatoire, mais restera toujours un clochard grotesque aux cheveux longs et poisseux"* témoigne la costumière Milena Canonero. Tandis que la silhouette se détermine d'après quelques coussins bien placés, John Caglione et Doug Drexler s'affairent autour du visage d'Al Pacino. *"Al voulait au départ interpréter Mr. Potato-Head* (Littéralement Tête de patate, personnage d'un jeu pour enfants, le cousin germain et légume de Barbie. NDLR). *Il a essayé toute une gamme d'accessoires. D'après un seul élément, le maquillage a pris forme. Il a choisi un nez parmi des centaines d'autres, s'est assis devant un miroir, a ajusté la prothèse et Big Boy est ainsi né. C'est seulement après que nous sommes intervenus pour concrétiser le maquillage"* annoncent les deux compères. Le comédien s'identifie totalement à son personnage de malfrat. Les séances journalières de maquillage ne feront que confirmer l'union parfaite entre fiction et réalité. *"Ce fut réellement comique. Al prenait place devant le miroir pour s'assoupir aussitôt. Dès que nous avions porté la première touche de couleur sur les prothèses, il se reprenait un peu, roulait des yeux, se pinçait les lèvres. Puis il se rendormait. Une fois le maquillage terminé, il se réveillait de nouveau, totalement*



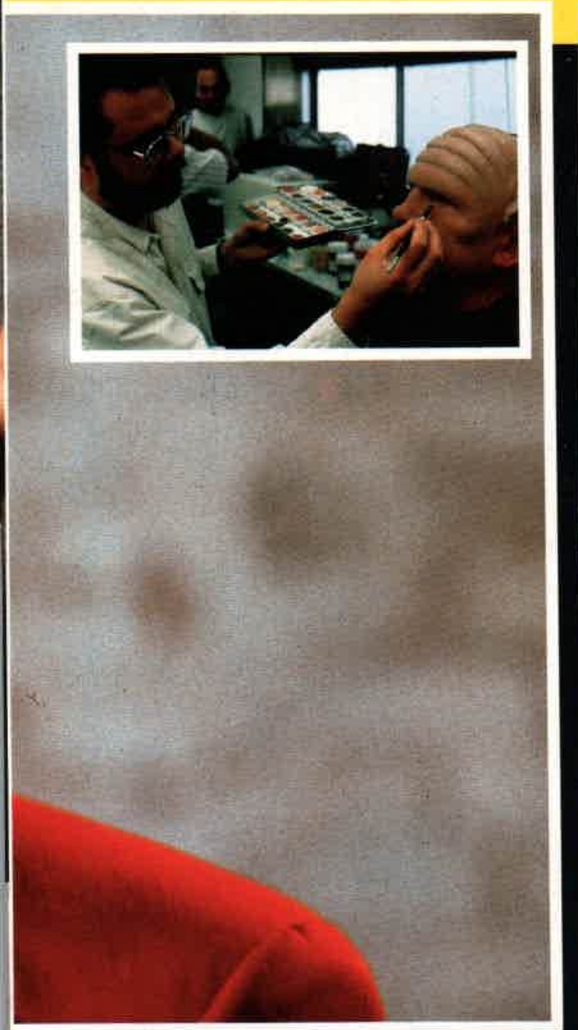
Plus caoutchouteux que le Bibendum Michelin, Gros Sourcils.
En encadré, la préparation du maquillage.



Toujours prêt à faire front, Bas du Plafond.



La tête plus grosse que le ventre, Petite Tête.



désorienté, comme si sa propre personnalité s'était effacée derrière celle de Big Boy ! Il se savait plus du tout où il était, qui nous étions. "Qui êtes-vous les gars ? Que se passe-t-il ?" demandait-il. Al était alors Big Boy pour la journée entière. Toujours déjanté, cinglé et à nous offrir des noix. Comme le personnage !".

Le travail avec Dustin Hoffman fut, en comparaison, expéditif. Caglione et Drexler n'ont que cinq jours pour élaborer le faciès de son personnage, le Marmonneux.

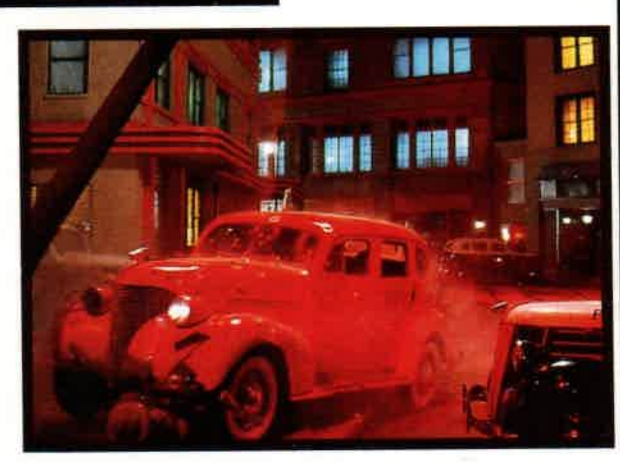
La soirée précédant ses premières prises de vue dans **Dick Tracy**, Dustin Hoffman reçoit l'Oscar pour son interprétation d'un autiste dans **Rain Man**, un rôle presque muet. Par contre, le Marmonneux débite son texte à une cadence telle qu'il est quasiment impossible de piger le moindre mot. Lorsque Dustin Hoffman se pointe sur le plateau, le maquillage n'a pas encore été testé. Caglione et Drexler ignorent si celui-ci "fonctionne". Le comédien se montre pour le moins nerveux. Perruque blonde, de gros sourcils, un œil mi-clos, une lèvre ne bougeant que d'un seul côté... Dustin Hoffman apprécie néanmoins son nouveau look, assez sommaire il y vrai, mais avec lequel il est difficile de deviner sa présence.

Du Lippu mangeur d'huîtres au Marmonneux mangeur de mots, en passant par Influence, le Gratteur et autre Gros Sourcils, **Dick Tracy** passe en revue un bataillon de morphologies inédites, proches du quotidien et de la bande dessinée. Passé l'effet de surprise du premier rassemblement de cette Cours de Miracles, les "monstres humains" se fondent parfaitement dans le décor pour finir par ne plus être considérés comme des phénomènes de foire. John Caglione et Doug Drexler ont manié latex et pinceau à la perfection.

Marc TOULLEC

UN REGAL !





Chaque année, c'est la même chose, *Walt Disney* dépoussière un vieux dessin animé et, pour peu qu'on soit fan, on se retrouve à une séance de 14 H entouré d'enfants, contemplant une belle qui succombe au charme d'un clochard, 101 chiots tâchetés qui rendent folle Cruella, un pantin qui ne suit pas les conseils d'un criquet... C'est sain, simple, élégant, tendre, reposant. Qui se lasserait de se faire ainsi bercer ?

Touchstone pousse **Dick Tracy** à la **Batman**, comme le dernier né des films de héros de papier. "I'm on my way" lance le détective prisonnier de son cercle-gadget comme pouvait l'être Batman de sa chauve souris jaune. Un peu partout, la Tracymania gagne du terrain via des tasses à café, des stylos, des badges, des albums, des voitures miniatures, des figurines... Pouce, mi-temps, stop !!! **Dick Tracy** n'a rien à voir avec **Batman**. **Dick Tracy** n'est pas la concrétisation bassement cinématographique d'une mode. **Dick Tracy** n'est pas une vitrine pour collectionneurs avertis et cinécrophiles. Si **Batman** appartenait pleinement à 89, **Dick Tracy**, le délice anachronique de Warren Beatty, échappe à 90 et embrasse l'intemporel. Comme un *Walt Disney*.

Le détective Tracy arpente les rues de la ville infatigablement. C'est un homme de terrain, voué à la lutte contre le Crime. Un incorruptible tranquille face à des corrupteurs cartoonesques. Le héros par excellence, l'image d'un père idéal qu'un enfant regarderait avec des yeux comme des agates. La douce amie de Dick Tracy redouble de patience et de compréhension devant les virées nocturnes de son aimé. Elle veille sur lui, comme une mère. L'orphelin recueilli par le détective, ce gavroche américain, symbolise à lui tout seul la liberté et l'insouciance de l'enfance. Un modèle d'identification pour petits et grands. Pendant que Tracy adopte l'orphelin, c'est le film qui nous prend sous son aile protectrice. La ville de Tracy ressemble à ces jeux de coloriages où il s'agit de faire attention de ne pas dépasser les limites de chaque couleur. Une déco toute en finesse, fragile, appliquée. Un enfant se mordrait délicatement la langue pour peaufiner son dessin. Les méchants, Big Boy Caprice en premier, ont des gueules semblables à celles croquées dans les marges des cahiers d'écolier. La vamp de service, Frisson Mahoney (Madonna), fait figure de fantasme pré-pubère de la femme terriblement sexuée.

"Le poster central de Playboy essaie de séduire papa Dick Tracy, qui a déjà assez de soucis avec le Crime. Heureusement, maman veille, et moi, l'orphelin sans nom, je dois aider mon détective adoptif". Dick Tracy peut se résumer à ça. Art minimaliste, épure émotionnelle, naïveté diffuse et, surtout, sincérité omniprésente. Il n'y a pas de roublardise, de bombe lacrymo à retardement dans **Dick Tracy**, ni de déploiement technologique à la Spielberg. L'infrastructure de **Dick Tracy**, son casting prestigieux, ses audaces visuelles, tout se fond progressivement dans l'histoire, se met à son service. On en vient à oublier radicalement le travail sur les couleurs, la présence de Dustin Hoffman dans le rôle du Marmonneux, toutes ces épices qui relèvent le plat sans en jamais changer le goût. **Dick Tracy** ? Un régal...

Vincent GUIGNEBERT

Dick Tracy the Movie. USA. 1989. Réal.: Warren Beatty. Scén.: Jim Cash, Jack Epps Jr, Bob Goldman et Warren Beatty d'après les personnages créés par Chester Gould. Dir. Phot.: Vittorio Storaro. Mus.: Danny Elfman. SPFX : Doug Drexler et John Caglione (maquillages), Harrison Ellensahw et Michael Llyoid (effets spéciaux visuels). Prod.: Warren Beatty, Barrie M. Osborne, Art Linson et Floyd Mutrux pour Touchstone. Int.: Warren Beatty, Madonna, Glenne Headly, Al Pacino, Charles Durning, Dustin Hoffman, James Caan... Dur.: 1 H 47. Dist.: Warner Bros. Sortie prévue le 26 septembre.

HARDWARE

De la science-fiction très "métal hurlant" et en fin de compte minimaliste. Un robot programmé pour détruire tout ce qui vit traque une jeune femme dans un loft... Le britannique Richard Stanley tape dans le mille. Avec une voiture, un camion et une poignée de dollars, Steven Spielberg a bien réalisé *Duel*...



Depuis l'extinction de la *Hammer* et de ses concurrentes, la veine fantastique british s'est tarie. Quelques séries Z signées Norman J. Warren et Pete Walker, le **Paperhouse** de Bernard Rose et la révélation de Clive Barker. Sinon rien. Le néant. Et voilà qu'un passionné de 24 ans brise le train train routinier du cinéma britannique avec ce **Hardware** tonitruant dont la violence est autant dans les images que dans la bande sonore. Vraiment culotté le mec ; avec en poche un tout petit million de dollars, un décor, un tas de ferraille hargneux et du talent à revendre, Richard Stanley met la barre très haut. Niveau James Cameron. Et il s'y hisse !

TERMINATOR 2

Hardware pourrait très bien se titrer **Terminator 2**. Imaginez que la carcasse de l'androïde Arnold atterrisse dans une décharge publique, qu'elle s'y oxyde quelques décennies et qu'une main providentielle la fourre dans un sac pour l'offrir à sa petite copine. Pas plus compliqué. **Hardware** part d'un postulat identique.

Mark 13 est le combattant parfait, la fusion technologique entre une grosse araignée métallique et le guerrier samouraï, voire le ninja même. Il connaît son heure de gloire sur les champs de bataille de la dernière Guerre Civile Américaine. Quelque part au début de l'an 2000. A l'épreuve des balles, des flammes, capable de se réparer, Mark 13 bénéficie de surcroît d'une redoutable intelligence dirigée vers un seul but : détruire l'ennemi. Il agit en toute indépendance. Malheureusement, son fonctionnement laisse parfois à désirer. Quelques prototypes, réduits à l'état de pièces détachées, sont ainsi abandonnés par le gouvernement. L'une de ces carcasses tombe entre les mains de Moses Baxter (Hard Mo pour les intimes),



pur produit de son temps. Baxter cumule les professions nobles : mercenaire, chasseur et revendeur d'un peu de tout au marché noir. Touché par les radiations, il rejoint sa douce, Jill, cloîtré dans un loft immense perdu au milieu d'une ville dévastée. La tête pleine de Mark 13 est son cadeau d'arrivée. Artiste avant-gardiste, bricolant des sculptures invraisemblables avec des tonnes de ferraille, Jill place ce qui reste de Mark 13 en plein milieu d'une de ses oeuvres. Encore vif, le robot se réveille, se reconstitue entièrement à partir du bric à brac amassé par la jeune femme. Désormais opérationnel, il entreprend de renouveler ses exploits guerriers...

PROMETTEUR

Richard Stanley ne pinaille pas. Pas d'alibi culturel à son **Hardware**. Mark 13, le terrible robot, est aussi le nom d'un chapitre de la bible. Des amis le lui font remarquer. Richard Stanley s'y reporte pour trouver une phrase qui lui plait bien "La chair sera épargnée". Ca ne veut pas dire grand chose, mais cela fait toujours bien avant que le générique ne débite sa liste de noms. Le jeune cinéaste ne cache pas plus ses intentions. Pas de second degré. Il veut foutre la trouille, déranger, choquer. *"Heureusement, **Hardware** fonctionne comme le pire des trips à la dope. Je l'ai voulu comme une authentique expérience psychédélique"* commente le réalisateur.

Coup d'essai, coup de maître. Richard Stanley n'est pas tout à fait un puceau de la caméra. Avant **Hardware**, il aura tourné des vidéo-clips (*The Body* pour Public Image) et quelques documentaires pour la télévision britannique, dont un sur les rebelles Afghans. Comme Richard Stanley, la coproductrice Joanne Sellar vient du clip. *Cold Metal* de Iggy Pop dirigé par Sam Raimi, U2 et Elvis Costello... Belle carrière mais dangereuse pour l'image de **Hardware** si on la met en parallèle avec celle de Richard Stanley. **Hardware**, film de clippeur parvenu ? "*Hardware est un film, pas une accumulation de clips prétendant raconter une histoire. Le seul point commun est la vitesse à laquelle nous avons travaillé*". Quelle influence plane donc sur **Hardware** ? On pense volontiers à James Cameron, à **Aliens**, à **Terminator**. Richard Stanley s'en défend toutefois. "*Personnellement, je suis plus orienté sur les films d'horreur italiens, **Bloody Bird** et les **Démons** par exemple. Comme eux, **Hardware** est un petit budget, il se déroule aussi dans un décor unique. Impossible de s'en échapper. Avant de tourner **Hardware**, nous avons visionné des tonnes de films comme **Blade Runner**. Nous avons essayé de nous en éloigner le plus possible. Nos choix plastiques s'opposent à ce type de films. Nous avons des jonques sur des canaux, des pousse-pousse au lieu des voitures volantes et autres trucs de ce genre*".

Soucieux de bousculer une audience rendue paresseuse par le trop plein de second degré, Richard Stanley revendique pleinement le titre de film d'horreur. "*Hardware est complètement un film de genre, un film d'horreur gothique. Il y a des nains, des mains coupées qui rampent et des machins bizarres de ce tonneau. Nous avons seulement tenté de le situer dans un nouvel environnement, post-informatique*".

MARK 13

C'est d'après des centaines de photos sur la robotique et ses créations que Richard Stanley compose la vedette de **Hardware**, le robot Mark 13. A qui confier ensuite sa fabrication ? En Angleterre, le choix n'est pas très large. Le jeune cinéaste s'adresse à quelques ateliers d'effets spéciaux connus mais ceux-ci ne tiennent pas à s'impliquer dans une production trop violente à leur goût ; les films familiaux sont leur gagne pain. Richard Stanley se rabat sur *Image Animation*, la firme de Bob Keen et Geoff Portass, responsable de la galerie de monstres de **Nightbreed** et des éviscérations des deux **Hellraiser**. Pour un budget réduit, *Image Animation* construit un androïde grandeur nature qui, filmé sous des angles judicieux, n'est jamais ridicule. Mais sur le tournage, la galère est permanente. Entièrement en fibres de verre, Mark 13, indestructible à l'écran, tombe régulièrement en morceaux. Les techniciens n'arrêtent pas de le rafistoler !

Plus classiques sont les bras mécaniques de Hard Mo, quelques effets gore bien craspec (notamment un type sectionné à hauteur de la ceinture par une grosse porte coulissante)...

Hardware, film d'effets spéciaux ? Non. Après une description rapide d'un monde croupissant dans les eaux pourries de plusieurs catastrophes conjointes (militaire, écologique, économique), Richard Stanley installe son huis-clos dans le loft de Jill. Caméra virtuose, mouvements d'appareils à la Russell Mulcahy, couleurs agressives (surtout l'orangé), succession de plans larges et de gros plans... Pas de doute, on tient là un vrai cinéaste. Passant de l'aspect western futuriste à la **Mad Max 2** à un suspense simple et efficace, Richard Stanley exploite à merveille tout son background de clippeur. Montage speed et quelle musique ! Le "Tu récoltes ce que tu sèmes" de Public Image prend, lors des derniers instants, sur des images de désert où s'enfonce Hard Mo, des vertus prophétiques. A l'heure où la science-fiction est l'apanage des gros budgets, des idées courtes et des séquelles bègues, **Hardware** ventile énergiquement le genre. Il sera sans doute présent à Avoriaz.







Marc TOULLEC



Entretien avec
IRVIN KERSHNER

Des documentaires ethnologiques tournés en Irak, Jordanie et Turquie, des centaines d'émissions de télévision, des séries, des débuts cinématographiques marqués par le social et la psychologie, des comédies, un western... Peintre et musicien à ses heures, Irvin Kershner porte à son actif *Les Yeux de Laura Mars, L'Empire Contre-Attaque, Jamais Plus Jamais*... Et *RoboCop 2*. Eclectique, le mot spectacle ne doit jamais pour lui se limiter à des gerbes de flammes et des gros flingues...



Au centre, avec sa casquette, Irvin Kershner.

Irvin Kershner : **RoboCop 2** est, bien entendu, un film d'action et d'aventures, mais c'est aussi un film très contemporain, un regard sur les années 80 et 90.

Mad Movies : *De nombreux détails rappellent en effet le monde dans lequel nous vivons. Vous faites aussi office de critique social ?*

I.K.: On peut parler de métaphore à propos de **RoboCop 2**. Métaphore sur la cupidité des sociétés, sur le mensonge que les dirigeants de nos pays n'hésitent jamais à utiliser lorsqu'ils s'adressent aux électeurs, métaphore sur l'omniprésence de la violence... Aujourd'hui, les Etats-Unis fabriquent des armes qu'ils vendent dans le monde entier. En Amérique, n'importe qui peut acheter ces armes, même les enfants. Quand on a demandé au Président d'interdire la vente de pistolets et fusils automatiques, il s'est contenté de limiter les importations, mais la fabrication et la vente sont restées libres. Ce n'est donc pas étonnant de voir des gosses de 12 ou 13 ans avec une mitraillette à la main.

M.M.: *A ce niveau, le personnage de Hob est terrible. Un petit bonhomme doublé d'un tueur !*

I.K.: Mais c'est ce qui arrive actuellement aux Etats-Unis. A Chicago et New York, des gamins vendent de la drogue parce qu'ils n'ont pas peur de la justice. Ils savent qu'ils sortiront presque immédiatement de prison. S'ils tuent, ils s'en tirent encore à bon compte. Les juges sont très cléments envers eux. Ces gosses sont devenus des pontes du trafic de drogue. Ce problème est vraiment terrible. **RoboCop 2** l'exagère quelque peu, mais à peine...

M.M.: *Le dealer en chef, Cain, est un personnage troublant. Il possède chez lui le squelette d'Elvis Presley et un poster de Mère Thérésa !*

I.K.: Cain est très new age. Il croit dans le pouvoir des cristaux, de la musique répétitive, des drogues et autres conneries de ce genre. Cain pense réellement que sa drogue est bénéfique à l'humanité, surtout à ceux qui sont brimés par la vie et ont besoin d'un dopant pour s'en sortir. Pour cette raison, il s'imagine être persécuté par les autorités. Cain ressemble à peu à Saddam Hussein ; il croit totalement en tout ce qu'il dit même si cela n'est que fabulation !

M.M.: *Dans le premier* ***RoboCop****, Le Vieux, patron d'OCP, était un brave capitaliste un peu maladroit et paternaliste. Sous votre direction, il devient une franche ordure !*

I.K.: Je pense que ce type est le vrai responsable de tout, comme Ronald Reagan pouvait être responsable des hommes sous ses ordres, de la corruption qui régnait dans son administration. Quand quelqu'un a du pouvoir, il se doit de l'utiliser à bon escient, et de ne pas en profiter. Le Vieux croit fermement dans le Pouvoir ; il veut faire les choses à sa manière. Promoteur immobilier, il construit des immeubles que d'aucuns appellent taudis, clapiers. Le Vieux fixe à lui-même et à ses proches les limites du bien et du mal. A vrai dire, tout ceci n'est qu'une histoire de cul. Le Vieux veut faire sauter sur ses genoux la psychologue Juliette Faxx. Il veut se la faire, voilà pourquoi les événements prennent cette tournure. Cette situation se produit très souvent dans tous les gouvernements du monde. Le sexe cause bien des problèmes.

M.M.: *C'est cette galerie de méchants qui vous a décidé à prendre la suite de Paul Verhoeven pour* ***RoboCop 2*** *?*

I.K.: J'étais sur le point de réaliser un autre film lorsque tout son budget s'est volatilisé. Le patron d'*Orion*, la firme productrice de **RoboCop**, m'a appelé pour me dire qu'il

avait quelques soucis sur la production de **RoboCop 2**. Le film devait sortir en juin 90 et on était déjà en juin 89. Cela ne me donnait même pas un an pour tout faire. Il m'a demandé si je me sentais capable de reprendre en main le projet. J'ai dit d'accord à condition d'avoir une totale liberté. Je l'ai obtenue. Avec Frank Miller, le scénariste, je suis parti à Houston au Texas. Il est resté auprès de moi durant tout le tournage. Pendant les prises de vue, le scénario était en constante évolution. Seules les séquences à effets spéciaux ne changeaient pas. J'ai donc dû créer et réaliser ces scènes dès le début du tournage. Grâce à mon expérience des effets spéciaux, tout s'est bien passé.

M.M.: *On vous présente souvent comme un spécialiste des séquelles haut de gamme. Un choix délibéré ?*

I.K.: Je n'ai pas choisi ce métier pour réaliser des suites. Chaque fois, ce fut un accident. Quand George Lucas m'a demandé de mettre en scène **L'Empire Contre-Attaque**, j'ai d'abord refusé. Puis je me suis rendu compte du défi que cela représentait et j'ai fini par accepter. **Jamais Plus Jamais**, le James Bond, n'est pas une séquelle mais un épisode d'une série. **RoboCop 2** est une vraie suite. Il faut veiller à ne pas décevoir le public. Le public de **RoboCop** vient d'abord pour l'action et les effets spéciaux. Toutefois, je considère que lui donner seulement ce qu'il veut n'est pas suffisant. J'ai donc étoffé le spectacle d'un réel propos. Mais c'est difficile de tourner une séquelle car on marche toujours sur la corde raide. Il est interdit de répéter le premier, de faire moins bien. On doit créer quelque chose de vraiment nouveau. Compliqué avec un personnage comme RoboCop !

M.M.: *Et qui est RoboCop pour vous ?*

I.K.: On peut lui donner le sens que l'on veut. Pour certains, il concrétise le désir d'être le parfait soldat, le parfait policier. On peut lui tirer dessus, le gazer, le soumettre à toute sorte de supplices, il continuera à avancer et à canarder. C'est une pure invention du 20ème siècle, le siècle le plus violent de toute l'histoire de l'humanité.

M.M.: *A propos de violence, il semble que vous avez mis le paquet, bien plus que Paul Verhoeven encore ?*

I.K.: **RoboCop 2** est nettement moins violent que le premier. Vous vous en apercevrez si vous visionnez les deux films à la suite. J'ai tenu à réduire la violence. Je ne voulais absolument pas qu'elle bouffe toute l'histoire. RoboCop n'est après tout qu'une mitraillette à jambes, un gros flingue. Le rendre plus humain a été un gros problème. Voilà pourquoi, j'ai demandé à Frank Miller d'inclure son ex-femme et quelques souvenirs de sa vie passée dans le scénario... Et tout cela, une fois de plus, sans répéter le premier RoboCop ! J'ai particulièrement veillé à ce que l'histoire de **RoboCop 2** soit la continuité parfaite de **RoboCop**. Croyez-moi, c'est un vrai défi de tourner une séquelle avec un personnage aussi limité. Cela m'a aussi donné la possibilité de me pencher davantage sur les méchants, de les liguer contre RoboCop, de renforcer encore tous les antagonismes !

M.M.: *L'affrontement prend souvent des allures de dessin animé...*

I.K.: Complètement d'accord. **RoboCop 2** est un dessin animé à la japonaise, ou une bande dessinée, un manga comme ils disent là-bas. Mais le côté purement fantaisiste est renforcé par des connotations contemporaines, une métaphore sur la société actuelle. Je pense sincèrement qu'un film comme **RoboCop 2** serait complètement idiot s'il se contentait simplement de l'action. Je ne voulais pas tomber dans ce travers. Au contraire, je tenais à lui donner un sens, à rester en rapport avec notre époque.

M.M.: *Est-il complexe de demeurer réaliste dans le cadre d'un univers de pur divertissement fantastique ?*

I.K.: Le look de **RoboCop 2** est très réaliste. Paradoxalement, je ne voulais pas que l'image du film soit celle d'une bande dessinée. Son environnement se rapproche vraiment du nôtre, en plus noir, en plus désespéré. Les sans abris y sont très nombreux. Comme dans toutes les grandes villes américaines actuellement. **RoboCop 2** se calque sur la réalité ; il est ainsi l'opposé d'un film comme **Dick Tracy**. Mon ambition était de déranger, d'interpeller ; il est impossible de regarder notre monde sans s'inquiéter. Et ça va encore empirer ! **RoboCop 2** anticipe sur ce qui pourrait arriver si la corruption et la cupidité prenaient le pas. En ce sens, le maire de Detroit est un personnage intéressant. Il possède de bonnes intentions, mais OCP, la société immobilière du Vieux, l'étouffe complètement. Il n'a pas le pouvoir de lutter contre cette compagnie. C'est pourquoi il vend son âme au diable pour tirer sa ville des mains des spéculateurs escrocs. Ce type est très complexe. Et, de surcroît, il tient à rester maire, comme tous ces politiciens qui ne pensent qu'à conserver leur poste.

M.M.: *Et, selon vous, l'intervention musclée de RoboCop est un remède efficace à tous ces vices ?*

I.K.: Tout le monde considère la puissance de feu comme une vraie réponse à la criminalité. Plus de prisons, plus de policiers, plus de flingues... Cela ne sera jamais une bonne réponse à quoi que ce soit !

M.M.: *Comment diriger un comédien, en l'occurrence Peter Weller, sous une armure ?*

I.K.: C'est plus difficile pour l'acteur que pour le metteur en scène ! Peter Weller avait soit trop chaud, soit trop froid. Il n'avait aucune indépendance dans ses mouvements. Il ne pouvait pas marcher rapidement, ni



exécuter des gestes trop brusques. L'armure limitait tout. Mais Peter est un acteur merveilleux doublé d'une personne très disciplinée. On s'est très bien entendu sur le plateau. On se parlait beaucoup. J'attendais toujours qu'il soit prêt. Je le laisser enlever son costume lorsqu'il faisait trop chaud. Peter s'est néanmoins bien amusé.
C'était toujours très fastidieux pour lui de rentrer dans l'armure. Des tas de choses lui étaient impossibles. J'ai dû m'arranger, fragmenter les plans. RoboCop, dans la réalité, ne peut rentrer dans une voiture et la conduire. Il ne peut également pas en sortir. A l'écran, on devait faire croire que tout lui était possible.



M.M.: *Vous avez, en acceptant la réalisation de RoboCop 2, repoussé un scénario initialement prévu...*

I.K.: Personne ne l'aimait, moi le premier. On s'en est donc débarrassé pour traiter les situations en termes plus humains, sans oublier l'action, l'horreur aussi, que le public attendait. Toute cette violence baigne heureusement dans l'humour. Le public américain rit lors des séquences les plus horribles, celle de la tête arrachée par exemple. C'est burlesque et voulu ainsi. Les éclats de rire cassent la tension. **RoboCop 2** n'est jamais sérieux.



"Les effets spéciaux doivent toujours passer après le jeu des acteurs."

M.M.: *Il semble que le film porte autant la signature du scénariste Frank Miller que la vôtre ?*

I.K.: Frank Miller constitue en fait l'une des raisons majeures pour lesquelles j'ai accepté de réaliser **RoboCop 2**. C'est son premier scénario. Il y a travaillé une année entière avec un autre réalisateur qu'il n'aimait pas. Il se sentait perdu. Ses idées me plaisaient tellement que j'ai fait stipuler sur mon contrat sa présence sur le plateau au Texas. On a presque vécu ensemble ! On a bossé des nuits entières ensemble. On travaillait tout le temps. Frank n'arrêtait jamais. La plupart des scénaristes sont tellement occupés sur leur film suivant qu'ils ne prennent jamais la peine de mettre les pieds sur le tournage présent. Frank y était continuellement et je pense qu'il y a appris autant que s'il avait écrit dix scripts.

M.M.: *Autre nom important au générique, Phil Tippett, responsable des effets spéciaux concernant le RoboCop 2...*

I.K.: J'avais déjà travaillé avec Phil Tippett sur **L'Empire Contre-Attaque**. Il était à *Industrial Light and Magic* à cette époque. Maintenant, il possède sa propre boîte. J'ai commencé par dessiner les séquences d'effets spéciaux, un véritable story-board. Je l'ai montré à Phil et on a évoqué chaque image, chaque plan. Sur les lieux de tournage, il faisait sans cesse des suggestions, souvent excellentes. Notre collaboration était très étroite. Lorsque je tournais les effets spéciaux en Vistavision, une caméra plus grande et plus lente, il était toujours là et observait. Phil a construit une maquette grandeur nature de RoboCop 2 que l'on a utilisée sur le plateau lors des séquences finales. Cette maquette était à l'échelle des modèles réduits que l'on a ensuite incrustés dans les plans. Il fallait veiller à ce que la caméra soit totalement stable, immobile. Phil Tippett était là pour s'assurer de la perfection des négatifs dans lesquels il insérerait ensuite les miniatures.



RoboCop 2 comporte des effets spéciaux étonnants qui passent presque inaperçus, comme le plan où RoboCop saute du toit sur le dos de son adversaire. A y regarder de plus près, RoboCop, grandeur nature, bondit sur une figurine de quelques centimètres ! Ces scènes furent très difficiles à tourner mais Phil est un perfectionniste. Il adore son job et m'a apporté la sécurité dont j'avais besoin. Je lui demandais sans cesse : "Tu es sûr de réussir cet effet de telle façon ?". S'il répondait par la négative, on changeait la conception du plan. Concernant les effets spéciaux, le travail sur le story-board est essentiel. C'est d'ailleurs la première chose à laquelle je me suis attelé après avoir lu le scénario.

M.M.: *Cette séquence constitue un réel défi technique. Il y en a eu d'autres, non ?*

I.K.: Oui, celle où le maire négocie avec Hob et où RoboCop 2 apparaît a été également très difficile. Et je l'ai tournée dès ma première semaine sur le plateau ! Les mouvements, les effets spéciaux, la fumée, les éclairages, le moindre détail fut une source de problèmes ! A vrai dire, j'aime ce genre de challenge. Mais l'ennui est que le jeu des acteurs devient dès lors secondaire. Je n'aime pas cette facette des choses. Je veux que les comédiens brillent tout le temps. Je ne tiens pas à ce que les effets spéciaux et l'action prennent le pas sur les interprètes. J'ai palié ce problème en passant davantage de temps avec les acteurs que je n'en passe sur une séquence traditionnelle. Il faut veiller à ce que l'effet ne gomme pas l'homme. Le personnage est dans le comédien, pas dans l'effet spécial. J'ai surtout rencontré ces problèmes avec Harrison Ford dans **L'Empire Contre-Attaque**. Il me disait : "Ce sont les effets spéciaux ou la scène en elle-même qui était bonne ? Ok, je sais que si les effets spéciaux fonctionnent, tu me diras que tout va pour

le mieux, que je sois bon ou non." Je lui répondais alors que ce qui m'intéressait, ce n'était pas les trucages, mais lui, le personnage. S'il n'était pas convaincant, j'étais prêt à refaire la séquence dix fois ! Les effets spéciaux doivent toujours arriver en deuxième. Harrison Ford m'a fait prendre conscience de cela. La séquence du massacre des hommes de Hob dans le garage a été particulièrement difficile parce que je regardais les acteurs. Ils devaient être bons.

M.M.: *Question défis, entre **L'Empire Contre-Attaque** et **RoboCop 2**, quel a été le plus difficile ?*

I.K.: **L'Empire Contre-Attaque** m'a pris près de trois ans. Rien que le story-board m'a pris une année complète. J'avais 64 plateaux sous ma direction. Astronomique. Les soucis était nombreux mais j'ai adoré ça. Après l'année de préparation, j'ai travaillé intensivement deux ans durant. Et il y a eu des mois de finition.
RoboCop 2 fut nettement plus compliqué. Il ne m'a pris qu'une année et n'a pas coûté si cher, bien moins que les grosses productions américaines de cet été, style **Gremlins 2** et **58 Minutes pour Vivre**. Le tiers de certains d'entre eux même. J'ai réalisé **RoboCop 2** de manière très rapide et très économique. Je déteste gaspiller le temps et l'argent. J'aime que l'on voit sur l'écran le moindre dollar dépensé. Ce boulot est très compliqué. Les nuits sans sommeil étaient nombreuses. Et quand j'arrivais à dormir, ce n'était jamais pour plus de 5 heures 30. Je devais me lever très tôt, entre 5 et 6 heures du matin. Le soir, je travaillais souvent jusqu'à minuit sur le script et la préparation des séquences du lendemain. Je dors très peu, je mange très peu. Comme sur le tournage de **L'Empire Contre-Attaque**, je suis redevenu végétarien. Je trouve davantage d'énergie lorsque je ne mange pas de protéines.

M.M.: *Il semble que quelques séquences ont sauté au montage. RoboCop au cimetière, une séquence entre Faxx et Cain, une autre entre Cain et RoboCop...*

I.K.: Très peu en fait. On a surtout dû raccourcir quelques scènes. Les séquences importantes sont toutes dans le film. D'ailleurs, je n'utilise pas beaucoup de pellicule. Je suis très économe là-dessus et, de surcroît, je n'avais pas le temps. Etant donné la durée des préparations qu'impliquent certaines scènes, j'ai décidé de faire très peu de prises. Je ne tournais pratiquement que ce dont j'avais besoin. Au montage, je n'ai pas coupé grand chose. J'aurais aimé avoir du temps pour pouvoir tester le film auprès du public. Mais les délais étaient tels que je n'ai rien pu faire. Comme la plupart des réalisateurs, je crois que le film évolue au montage. C'est une façon de raconter une histoire, éventuellement de la modifier.

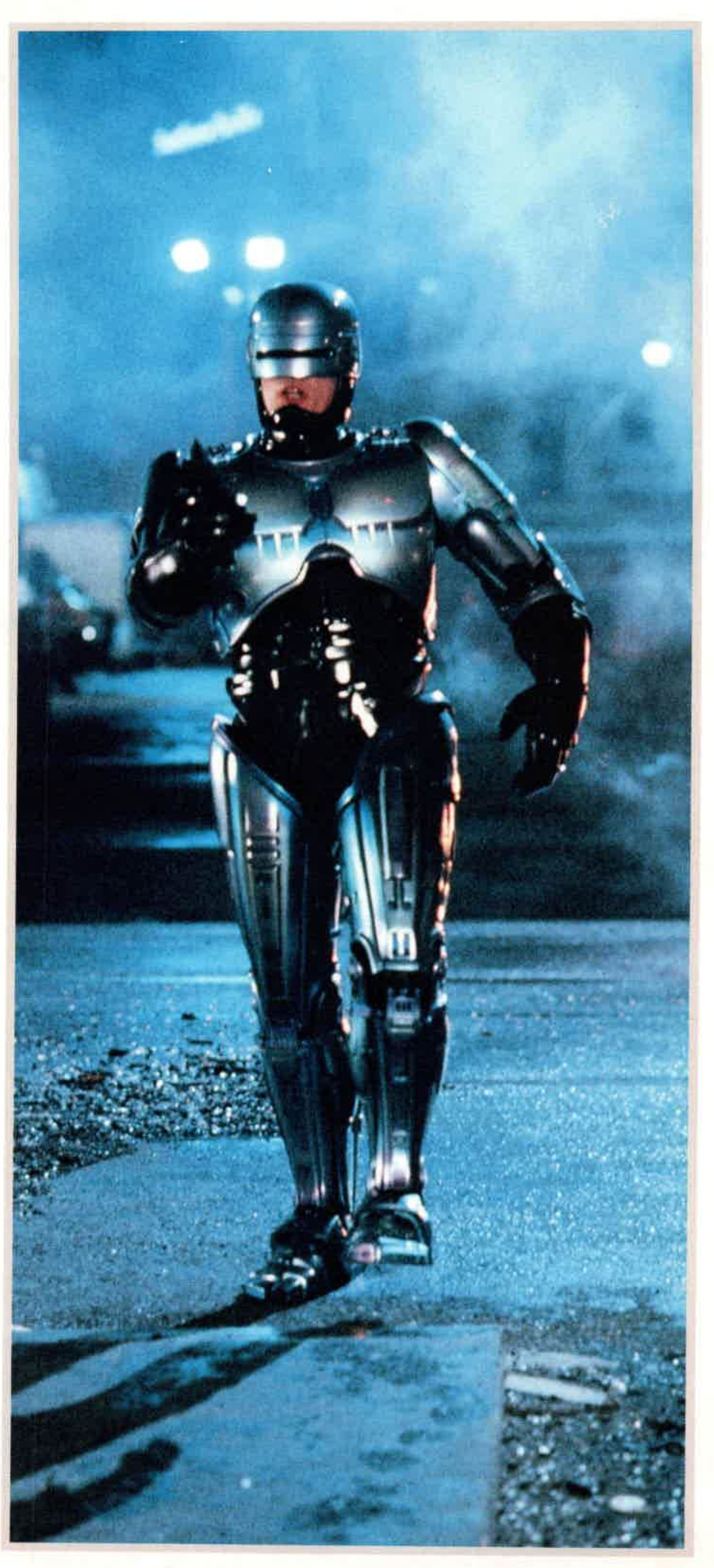
M.M.: *La censure américaine, qui avait largement sévi sur le premier **RoboCop**, a-t-elle contribué à alléger quelques séquences ?*

I.K.: Comme d'habitude. Dès que vous faites un film d'action, les censeurs veulent tout couper, surtout la violence. On ne leur a montré **RoboCop 2** que deux fois avant qu'il obtienne un visa d'exploitation. Certains pays se montrent nettement plus sévères. Je m'attendais à pire.

M.M.: *En fait, vous tenez à inclure dans tous vos films, y compris les plus spectaculaire, une note intimiste...*

I.K.: Tous mes films parlent des gens, de leurs problèmes, de la façon dont ils les résolvent. Mon prochain film sera plus intimiste que **RoboCop 2**, un peu dans le style de Bertrand Tavernier. J'aime ce qu'il met en scène, comme ce que font beaucoup de cinéastes français.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



FORUM

Vincent GUIGNEBERT : Nous sommes là tous les trois pour discuter de **RoboCop 2** qui, de l'avis général, représente ce qu'on peut attendre de mieux de la suite d'un chef-d'œuvre.

Jean-Pierre PUTTERS : Vu la période, on peut même dire qu'on n'en attendait pas tant et que **RoboCop 2** surprend agréablement.

Didier ALLOUCH : C'est un super spectacle et rien que ça. Mais c'est déjà beaucoup. On peut regretter quand même de ne pas y retrouver l'ironie, l'émotion du film de Paul Verhoeven.

J.P.P.: Oh, mais il y a plein d'ironie, dis donc. Le PDG d'OCP qui veut avoir la main mise sur Detroit et qui pousse le maire à se jeter dans les égoûts de la ville, les informations télés également, où la présentatrice se moque des écologistes...

V.G.: Et les publicités. Celle qui ouvre le film est folle.

DES-HU-MA-NI-SA-TION

J.P.P.: Ce que je reprocherais, c'est une certaine démashu..., déshamu..., aidez-moi, dés-hu-ma-ni-sa-tion, des rapports entre les personnages. Murphy est moins émouvant, et Nancy Allen joue un rôle de potiche style Kim Basinger dans **Batman**. C'est à peine si elle a une réplique intelligente durant tout le film.

V.G.: Comparativement au premier, **RoboCop 2** se situe bien en dessous à ce niveau. Le casting est moins impressionnant, pas très bien exploité. Ceci dit, il y a plus de personnages et donc plus de difficultés pour se fixer sur tel ou tel rôle. Dans le film de Verhoeven, on nous présentait des personnages qui, par la suite, nourrissaient l'action. Dans le film de Kershner, c'est le contraire, c'est l'action qui prime et amène les personnages.



Le 4 rue Mansart s'est retrouvé au grand complet et légèrement inquiet à la projection de *RoboCop 2*. Deux heures et quelques morceaux d'anthologie plus tard, les "Wouahh", "La vache...", "Génial", et autres "C'est chié" ricochaient sur les murs de la rédaction. *Mad Movies* tenait enfin son Forum.

"Nancy Allen, c'est à peine si elle a une réplique intelligente" (J.P.P.)

J.P.P.: Ce qui équivaut à une certaine forme de sacrifice et de dérision. Ce gosse d'une dizaine d'années, avide de pouvoir, c'est une bonne idée, mais on n'y croit pas tout le temps. Quant au méchant, Tom Nooman (Cain), il ne fait pas le poids face à celui de **RoboCop**, Kurtwood Smith. La véritable ordure, bien cruelle, bien inquiétante, s'est muée en post-soixante huitard folklorique. On n'est pas bien sûrs de ses buts réels.

V.G.: Il veut dominer le marché de cette drogue, la Nuke, en gardant le squelette d'Elvis Presley...

J.P.P.: ... et le portrait de Mère Theresa.

V.G.: Je trouve ça drôle, légèrement hors-sujet, mais drôle.

J.P.P.: Son univers à Cain, dans le sens où le personnage n'est pas vraiment fouillé, apparaît comme un gadget. D'ailleurs, Cain semble plus agir par jeu que par intérêt. Par exemple lorsqu'il détruit RoboCop, on s'attend à retrouver un véritable tas de ferraille, et finalement RoboCop continue de vivre en pièces détachées. Il s'agissait plus d'un gag, pour lui, que d'une véritable victoire définitive sur l'adversaire.

V.G.: Cette scène n'est pas conçue pour être vécue du côté du méchant, c'est certainement ce qui t'a gêné. A la limite, ses intentions, on s'en moque. Plus que son univers, c'est le personnage même de Cain qui est gadgétisé ici. La scène se vit uniquement du côté de RoboCop, qui va être soumis à dure épreuve. On l'immobilise, on bousille son casque, on l'attaque au marteau-piqueur. Ce qui fait à la fois la richesse et la simplicité du scénario : on détruit RoboCop pour mieux le reconstruire, on le déprogramme pour mieux le reprogrammer...

J.P.P.: Les autres personnages servent donc de faire-valoir aux épreuves de RoboCop.

V.G.: Oui et tout le film relève, sans que ce soit forcément péjoratif, du gadget. Même la scène plutôt émouvante où la femme de Murphy vient le trouver au parloir.

J.P.P.: Une simple idée bien amenée, et hop, on passe à autre chose. Toute cette déshutiama..., bon d'accord. Toute cette déshumanisation, dont je parlais plus haut, rapproche le film de la BD, voire du cartoon.

D.A.: **RoboCop 2** cultive un esprit beaucoup plus comics que le premier.

V.G.: Comics et mécanique. Comme Cain qui n'existe vraiment qu'à partir du moment où son cerveau est transplanté sur le robot. Tout à coup, dans cette boîte de conserve, il a plus de personnalité qu'en homme de chair et d'os. **RoboCop 2** privilégie le métal au détriment de l'âme. On ne peut pas tout avoir, hein...

J.P.P.: C'est moins fort, tu sors de la salle, tu poses tes bagages, et il ne te reste que des images, exceptionnelles certes, mais rien que des images.

D.A.: Comme dans la plupart des séries B.

ROBOCOP 2 VS. ROBOCOP

V.G.: Je trouve que **RoboCop 2** échappe dans son concept à la classification B. Le scénario linéaire du premier **RoboCop** ressemblait à mon avis plus à de la série B avant d'être perverti par le talent de Verhoeven. Dans **RoboCop 2**, ça commence plutôt mal...

D.A.: C'est la période rappel du premier film.

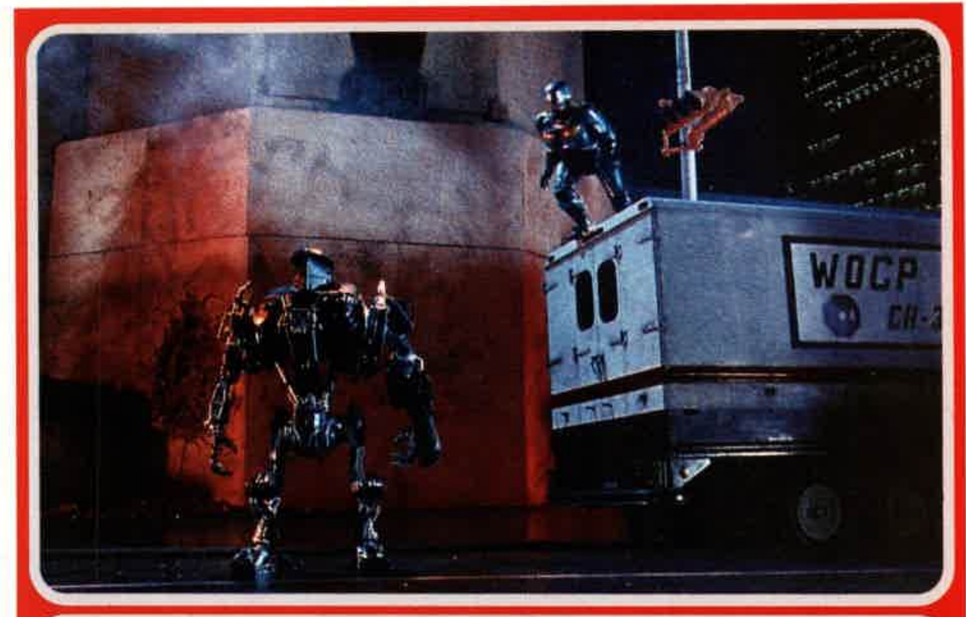
J.P.P.: Oui, il s'agit de faire le lien entre **RoboCop** et sa suite. Kershner s'en tire bien.

V.G.: Ah bon ? J'ai l'impression au début d'assister à un mauvais remake du premier...

D.A.: Avec les pubs, les infos, l'intervention de RoboCop... Il n'y a rien d'original mais c'est un peu le passage obligé du cinéaste qui se lance dans une suite.

J.P.P.: Disons qu'au départ, **RoboCop 2** reprend les points forts de **RoboCop** sans jamais les égaler. Ensuite, il y a peut-être l'envie chez les auteurs de surpasser l'original. Je pense à cette scène où la télévision présente les prototypes défectueux du nouveau RoboCop. Dans l'humour et avec le même principe, on va là plus loin que dans le premier. Et question action, c'est extraordinaire, ça explose...

V.G.: C'est d'autant plus extraordinaire qu'il n'y a pas dans **RoboCop 2** comme





"On n'a pas l'impression de se faire avoir par les trucages" (J.P.P.)
"Tout semble permis" (V.G.)
"On apprécie le film sur l'instant et le travail des techniciens avec le recul" (D.A.)

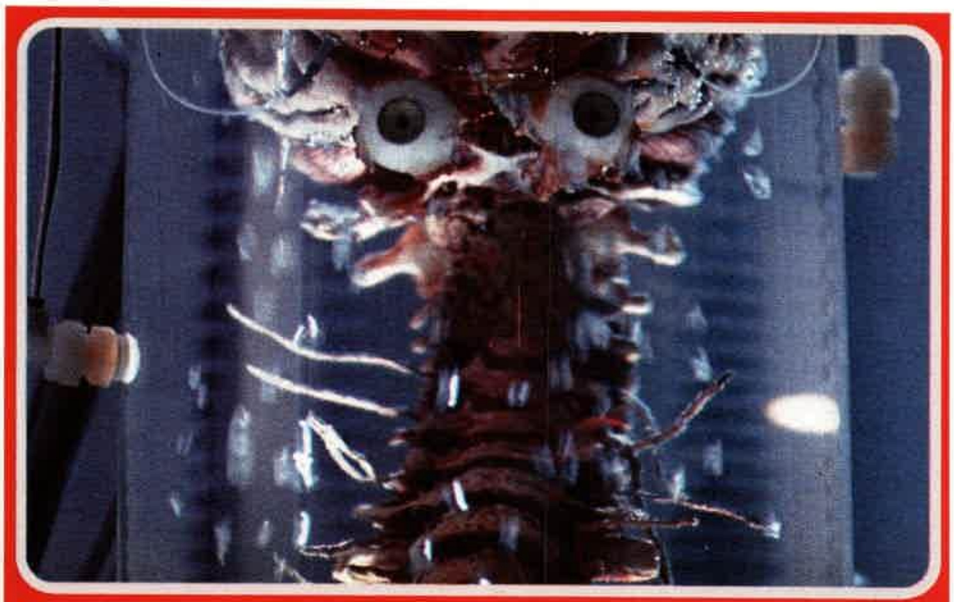
dans **RoboCop** attirance ou rejet des personnages. Les scènes d'action te foutent sur le cul sans qu'il y ait nécessairement identification. C'est de l'image pure, du destroy brut... Il y a des réalisateurs qui placent la barre tellement haut, comme Verhoeven avec **RoboCop**, que nous spectateurs devenons hyper-exigeants. Le miracle d'un film comme **RoboCop 2**, c'est d'arriver à travestir nos exigences, à nous faire oublier que telle ou telle chose n'est pas très réussie. **RoboCop 2** se concentre avant tout sur l'action, et on marche à fond.

J.P.P.: Les effets spéciaux jouent pour beaucoup dans la réussite de ces scènes. On n'a pas l'impression de se faire avoir par les trucages. Dans le même plan, on peut très bien passer d'un RoboCop grandeur nature interprété par Peter Weller à un RoboCop miniature animé image par image.

V.G.: Et alors tout est permis. RoboCop 2 prend RoboCop par les pieds et le fait voyager d'une colonne de béton à une autre. Brutal et stupéfiant.

D.A.: Surtout qu'on n'est pas constamment en train de se dire "Ah, c'est bien fait ça, et ça aussi", non... On prend goût à l'action et on remarque ensuite que ce à quoi on a assisté était bourré d'effets spéciaux. On apprécie le film sur l'instant, et le travail des techniciens avec le recul.

J.P.P.: Bravo Phil Tippett. Ceci dit, l'esprit du combat final entre le bon robot d'un côté et le vilain de l'autre me fait peur. On pense à Godzilla qui trouvait de film en film des adversaires de plus en plus forts. Puis, faute de combattants humains ou animaux,



"ROBOCOP 2 cultive un esprit beaucoup plus comics que le premier" (D.A.)

"On dirait Indiana Jones. RoboCop a troqué le cheval contre la moto et en avant, il fonce. Impressionnant..." (J.P.P.)

on finissait par lui opposer un Godzilla mécanique, comme son propre négatif, mais en plus méchant. Alors si on envisage **RoboCop** 3, 4, 5... sous cet angle, bon...

V.G.: Cet aspect "Choc des Titans" émerge dans la dernière partie du film. Il était, à l'exception d'une rencontre explosive entre Murphy et Ed 209, complètement absent du film de Verhoeven. Donc **RoboCop 2** innove par rapport à **RoboCop** et il nous reste à espérer que les **RoboCop 3, 4, 5...** innoveront par rapport au 2 pour éviter le côté Godzilla.

D.A.: On craint par moments que **RoboCop 2** soit atteint par le syndrome "toujours plus" de la suite.

V.G.: Heureusement, s'il arrive en effet plus de choses à Murphy dans cet épisode que dans celui de Verhoeven, ce n'est pas pour autant le foutoir.

J.P.P.: A l'inverse de **Gremlins 2** qui délire sans enjeu et sans sujet.

V.G.: C'est Frank Miller, l'homme qui a relancé Batman en BD, qui a signé le scénario de **RoboCop 2**, idéal pour un tel film de super-héros. Masochiste, riche en événements et retournements de situation, jouissif et totalement bande dessinée.

D.A.: Et Irvin Kershner prouve encore une fois qu'il excelle dans l'art, ou le commerce, de plancher sur les idées des autres. **L'Empire Contre-Attaque**, **Jamais plus Jamais**, **Les Yeux de Laura Mars** d'après un scénario de John Carpenter... Il maîtrise à mort ce qu'on lui demande de faire. En l'occurence, il s'empare d'un film de Verhoeven et **RoboCop 2** se met à plus ressembler à un film de Verhoeven que son dernier en date, **Total Recall**.

V.G.: Absolument. On a l'impression que Verhoeven aurait pu faire un bon film beauf, **RoboCop 2**, à la place d'un mauvais film beauf, **Total Recall**.

J.P.P.: Attends là, définis voir "film beauf".

V.G.: En gros, un film où l'action entraîne obligatoirement une déshumanisation, j'arrive à le dire moi, du sujet.

J.P.P.: Je verrais plutôt ce dont tu parles dans ce rapport à l'américain moyen et à ces clins d'oeil relatifs à sa vie quotidienne : l'insécurité, la police en grève, l'entreprise privée qui prend le pas sur la fonction publique, la drogue... On cherche à caresser le public dans le sens du poil, là.

V.G.: Ce n'est pas tant le sujet que ce que tu retiens du film qui m'amène à penser que **RoboCop 2** est malgré tout un spectacle beauf. Autant le film de Verhoeven est intouchable, autant **RoboCop 2** ne pourrait résister à certaines attaques. On prend son pied à **RoboCop 2** comme à **L'Arme Fatale 2**. Pour l'action. Par chance, celle de **RoboCop 2** relève du jamais-vu. Mais ça ne va pas chercher plus loin...

UN BON ECHEC

D.A.: Fait étrange, le film n'a pas très bien marché aux Etats-Unis. Le public se lasse des suites ou alors **RoboCop 2** a décontenancé, je ne sais pas...

V.G.: A mon avis, le spectateur américain a du mal à se retrouver dans **RoboCop 2**. Le scénario est désarticulé, se permet des élans de liberté assez fous...

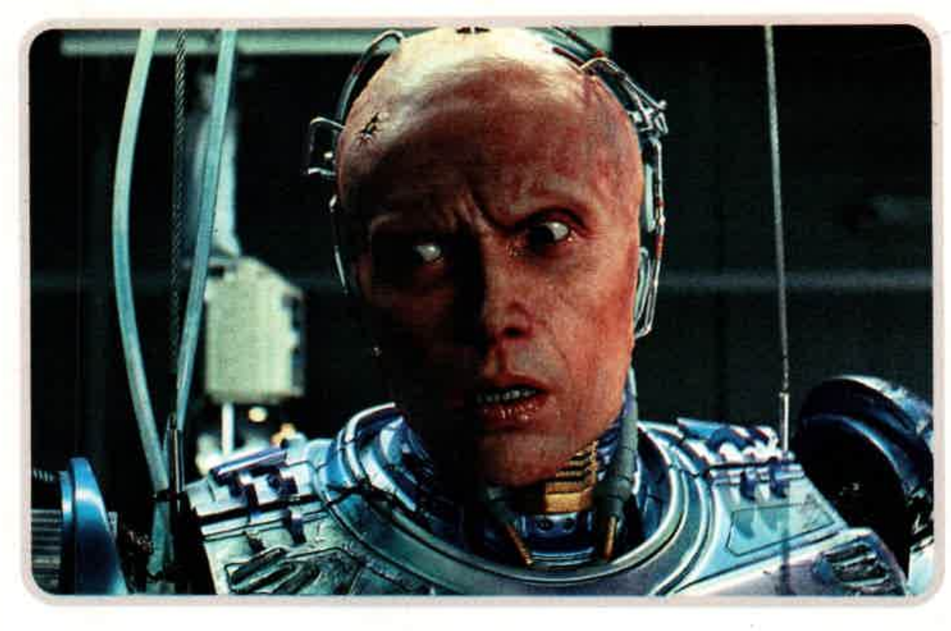
J.P.P.: Je ne vois pas de désarticulation dans **RoboCop 2**.

V.G.: Mais si. Murphy change considérablement dans le film. Il est flippé lorsqu'il s'arrête tous les jours devant la maison de sa femme. Il reprend conscience de son état lorsque celle-ci vient lui parler. Il est déprogrammé...

J.P.P.: ... et joue au boy-scout avec des gamins en les grondant gentiment, ou au contraire tire sur un simple fumeur.



"Les scènes d'action te foutent sur le cul sans



V.G.: On passe d'un état à l'autre sans véritable transition psychologique. Les états d'âme de RoboCop occupent très peu de temps. Quand il décide de s'électrocuter pour se débarrasser d'un mauvais programme, tout va très vite.

J.P.P.: C'est même à la limite du ridicule ! Je me suis vraiment demandé s'il pensait vraiment que ça pouvait marcher un truc pareil. Parfois ça délire carrément.

V.G.: Les Américains ont dû se poser la même question que toi mais à la puissance 10. Je les imagine complètement largués devant un spectacle qui nie une quelconque psychologie de *Prisunic*.

D.A.: T'es en train de dire que le film de Kershner est plus européen que celui de Verhoeven !

V.G.: Cela ne fait aucun doute pour moi. **RoboCop** se terminait dans la tradition hollywoodienne avec une phrase gimmick, "My name is Murphy", et tout rentrait dans l'ordre. **Robocop 2** se termine en queue de poisson, libre de tout schéma classique, et réserve plus de surprises que le film de Verhoeven. Mais attention, ce n'est pas du tout un jugement de valeur.

D.A.: Ah bon, j'ai eu peur...

V.G.: N'empêche que... Sans tomber dans le n'importe quoi, sans donner mal à la tête comme **Gremlins 2**, **RoboCop 2** arrive à devancer la vision préconçue que tu peux avoir du film. Je pense notamment à la scène où RoboCop, reprogrammé par OCP, tente de régler les problèmes en engageant la discussion. C'est la dernière chose à laquelle je pouvais m'attendre dans **RoboCop 2**.

J.P.P.: Oui, c'est surprenant et très drôle. Et puis, comme ça, dix minutes après, le film devient hyper violent.

V.G.: Avec une prise de risque dans les cascades quand RoboCop s'accroche au camion.

J.P.P.: Ah oui, on dirait Indiana Jones. RoboCop a troqué le cheval contre la moto et en avant, il fonce. Impressionnant...



qu'il y ait nécessairement identification. C'est de l'image pure, du destroy brut..." (V.G.)

D.A.: Si on admet que **RoboCop 2** est un film risqué dans sa structure, on peut craindre pour l'avenir des suites vu son résultat au box-office.

J.P.P.: Tant mieux, on reviendra peut-être à de bonnes histoires. Celle de **RoboCop 2**, on la sent fabriquée. Il y a eu plusieurs versions du scénario. Les gars ont dû balancer une tonne d'idées en l'air et tâcher que tout tienne debout à la fin.

V.G.: Oui et ça tient. **RoboCop 2**, c'est l'exemple type d'une jolie conjugaison de talents qui débouche sur un film plutôt cohérent.

D.A.: En tout cas, depuis le début de l'année, les suites se ramassent, à la pelle, aux Etats-Unis.

J.P.P.: Le public en a peut-être marre du travail facile de l'industrie hollywoodienne, qui lance par l'intermédiaire des suites un produit déjà connu. Ceci dit, le public se plaint du nombre croissant des suites mais continue de payer pour les voir.

D.A.: Aux USA, et aujourd'hui en France avec **Retour Vers le Futur III** par exemple, on peut s'apercevoir que l'engouement est à la baisse ; ça se vérifie de plus en plus.

J.P.P.: Le phénomène de la suite s'explique assez dans la relation qu'il peut entretenir avec les souvenirs d'enfance. Les gosses ont besoin pour s'endormir le soir qu'on leur raconte toujours la même histoire. Une séquelle au cinéma, c'est un plaisir foetal, prédigéré. On n'a plus besoin de fournir un effort intellectuel pour y trouver du plaisir.

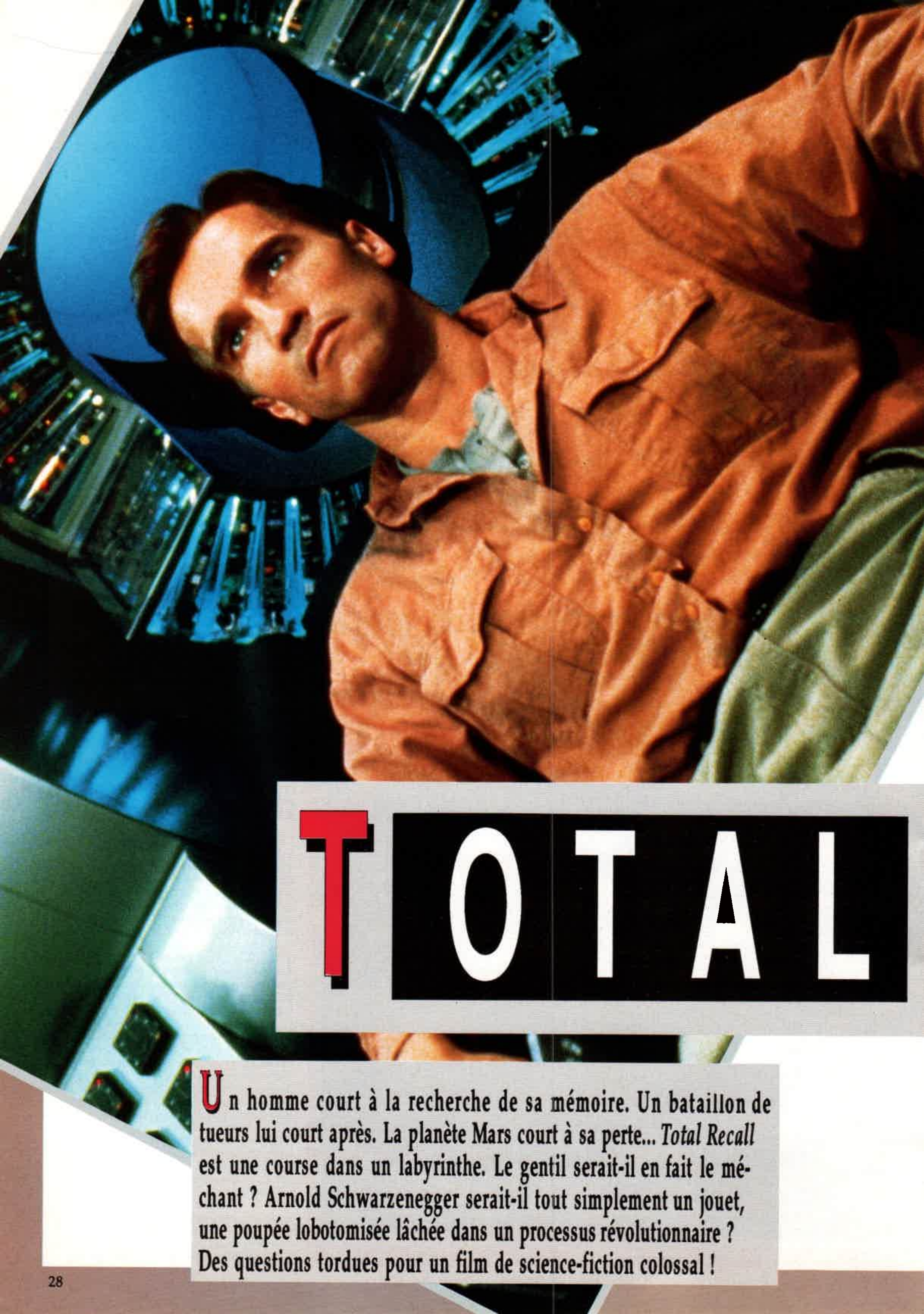
V.G.: C'est flatteur et confortable d'arriver dans un cinéma en terrain connu. Mais chaque chose a son temps. Maintenant, déçus par la majorité des suites, on recherche peut-être plus la terre inconnue.

J.P.P.: **RoboCop 2** se situe justement entre le terrain connu et la terre inconnue, ce qui est assez fort, comme ce que je viens de dire. Voilà les petits. Alors, vous allez voir **RoboCop 2**, vous prenez un moment, un stylo et du papier, et vous nous faites parvenir dans une enveloppe ce que vous pensez du film.

V.G.: Après, on publie vos lettres sur une page, et Gipépé a moins de piges à payer.

J.P.P.: Guignebert, au piquet !

Autour du bureau du chef
étaient sagement assis
Didier ALLOUCH,
Aupiquet GUIGNEBERT,
et Jean-Pierre Chef PUTTERS.



TOTAL

Un homme court à la recherche de sa mémoire. Un bataillon de tueurs lui court après. La planète Mars court à sa perte... *Total Recall* est une course dans un labyrinthe. Le gentil serait-il en fait le méchant ? Arnold Schwarzenegger serait-il tout simplement un jouet, une poupée lobotomisée lâchée dans un processus révolutionnaire ? Des questions tordues pour un film de science-fiction colossal !



RECALL

Dure, dure l'attente de **Total Recall**. Deux ans déjà que l'on salive, que l'on spécule abondamment, que l'on projette des tonnes d'espoir dans le film de Paul Verhoeven. Verhoeven, le terrible, le hollandais électrique et électrocuteur de **RoboCop**. La somme Verhoeven-Arnold-K. Dick (feu le romancier à l'origine de tout), plus des dollars par dizaines de millions, se devait d'être à la hauteur. **Total Recall** se devait de ne pas ressembler à **Dune** et **Batman**, deux étalons de la déception. La montagne ne devait pas accoucher d'une souris... Si rongeur il y a, l'animal est gros. Balèze. Et bougrement intelligent. Baraqué, musclé, destroy mais pas gelé de l'encéphale. Rigolo, violent, ironique et à deux doigts de faire le dernier pas, de parcourir les quelques centimètres qui le séparent du gouffre. Le gouffre en question est le cerveau de Douglas Quaid (Arnold Schwarzenegger), un labyrinthe où il est le premier à se perdre...

MARS OU CREVE

Tout baigne pour Douglas Quaid jusqu'au jour où une pressante envie le prend. Consulter les spécialistes de la mémoire prête à savourer, le cabinet *Rekall* ! Pour moins cher que de vraies vacances, *Rekall* vous bourre la tête de souvenirs. Du bidon mais les souvenirs tiennent et ont le parfum de l'événement vécu. A cause de rêves ambigus, Quaid commande du Mars en masse. Il en a pour son argent. Le bidouillage de *Rekall* provoque chez lui une soudaine fureur hystérique. Il gueule, tient des propos incohérents, éructe. Quaid se dédouble littéralement. Il n'est plus le gentil ouvrier du bâtiment. Il est un autre. Et les gestes de cet autre, ses réactions, le parasitent. Des agresseurs en veulent à sa vie ; Quaid les liquide un peu malgré lui. De vieux réflexes prennent le dessus : détente rapide, coups de poing assassins... Même sa douce et blonde épouse lui réserve quelques désagréables surprises. Des sourires désarmants de candeur et, l'instant d'après, un pied dans l'entre-jambe. Quaid n'a pas le temps de comprendre. Il doit fuir, sauver sa peau et piger ensuite le pourquoi des choses. C'est sur Mars que se trouve la réponse à toutes ses questions.

Mars, la planète rouge, pas de petits bonhommes verts, mais des colons laborieux, des travailleurs. Et des révolutionnaires en lutte contre Cohaagen, gouverneur de cette colonie terrienne. Despotique, tyrannique, il rançonne toute la population de Mars, fait payer le prix fort pour l'approvisionnement en oxygène, se débarrasse sans sommation des gêneurs. Le parfait dictateur. Quaid est le grain de sable qui l'empêche de mettre à exécution ses plans. Il envisage évidemment de le liquider... L'affaire paraît simple. Pour Cohaagen, elle l'est. Mais pour Quaid, les événements sont de plus en plus biscornus.

TETE BAISSEE

Paul Verhoeven n'est pas un timoré. Quand il filme la violence, il montre la violence. Dans **Total Recall**, chaque coup de feu donne un impact gros comme une soucoupe à dessert. Le sang gicle abondamment. Verhoeven en rit et, jamais, ne recule devant la mort d'un innocent qui passait par là. Un type troué comme une passoire dont Arnold se sert à la manière d'un bouclier par exemple. Non seulement, le cinéaste ne lésine pas sur les projectiles mais, en plus, il fait du cadavre une carpette, un paillasson. On liquide un usager d'escalator et on le piétine. Méchant. Paul Verhoeven a la dent dure et la violence rabelaisienne, tellement forte, tellement dessin animé que jamais on ne peut la prendre au sérieux. Le jeu de massacre tourne au délire lorsque les soldats de Cohaagen se tirent dessus en pensant canarder Arnold. Pas une once de réalisme là-dedans. Y avait-il du réalisme dans **RoboCop** ? Certainement pas. Verhoeven prend plaisir à flinguer. Un bonheur communicatif. Malsain ? Est-il malsain de jetter une boule dans un alignement de quilles ? **Total Recall**, c'est ça : un jeu de quilles dont la boule serait ce lourdaud de Doug Quaid, sans cesse contraint de se sauver devant les sbires de ce salaud de Cohaagen... La violence de **Total Recall** est presque une violence onirique, fantasmée par un prolo qui se projette dans une espionnite interstellaire. Elle s'expose dans l'outrance la plus totale, dans les bouillons sanglants les plus saugrenus. Trop délirant pour être pris au sérieux ! Même les effets de la décompression sont frappés d'excentricité. Les yeux sortent de la tête comme s'ils étaient montés sur ressort, la langue double de volume... Mais, quand il faut verser dans le réaliste, Paul Verhoeven se montre extrêmement tatillon... Pas de place pour la fantaisie dans la construction de Mars sur les plateaux des studios de Churubusco à Mexico. Pas plus de fantaisie dans les costumes, les armes, les accessoires... **Total Recall** affiche ses mois d'investigation extraterrestre. Mars transformé en vaste chantier minier : des postes de douane dès l'arrivée sur la planète, un hôtel de luxe... Et aussi un quartier populaire, véritable Pigalle du patelin, avec un lupanard galactique pour le moins bigarré. S'y trouve des pensionnaires qui vont de la naine à la mutante dotée de trois seins. Paul Verhoeven affirme que le système américain ne peut tolérer le sexe ; ce bordel lui permet une petite entorse au règlement. Quelques "monstres", quelques allusions bien salaces et un fourmillement humain jouissif... Le cinéaste imprime sa signature européenne le temps de cette escapade. Faute de sexe, il se rattrape sur la violence... Et sur les effets spéciaux.

Mars existe constamment par des peintures sur verre ; un travalling arrière découvre Arnold dans le wagon d'un train filant à la surface de la planète ; un autre, aérien celui là, détaille le cœur de Mars, un glacier gigantesque... Mais ce sont néanmoins les maquillages de Rob Bottin qui décrochent le pompon. Bottin camouffle Arnold sous le visage d'une grosse touriste, Bottin façonne une galerie de mutants originaux et un chauffeur de taxi, homme-tronc mécanique débitant imperturbablement son texte... Et anime Kuato, le chef des rebelles, créature hybride, mélange d'adulte et de nourrisson.

GARDER SON AME

Paul Verhoeven a-t-il vendu sa peau à Hollywood ? Il est évident que **Total Recall** est déjà moins agressif, moins frondeur que **RoboCop**, moins cogneur. Moins sans doute, mais aussi beaucoup plus que l'immense majorité des films américains. Les images de **Total Recall** ne portent pas la signature d'un tâcheron. Malgré quelques compromis, **Total Recall** est un film de Paul Verhoeven. Largement soutenu par Arnold Schwarzenegger, lequel ne découvre qu'une seule fois sa musculature et continue à balancer ses petites vannes ironiques, le cinéaste porte une grande attention aux seconds rôles. A Cohaagan, tyran cynique, cruel, qui ne vit que pour une chose : prendre l'oseille pour se tirer ensuite. A Ritcher (superbe Michael Ironside), homme de main, tueur implacable, uniquement motivé par sa mission. A Lori, à la fois la belle et la bête, une peau de vache sous des dehors de douce épouse... Au milieu de cette ménagerie humaine, se débat, court, fuit Doug Quaid, le "running man" dont on ne saura jamais s'il est le dindon d'une farce monstrueuse ou l'instigateur de ses propres déboires révolutionnaires. Héros d'un peuple opprimé ou schizophrène au dernier degré ? Doug Quaid a le choix. Nous aussi.

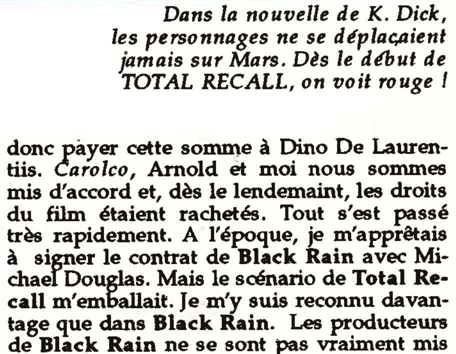
Marc TOULLEC

USA. 1989. Réal.: Paul Verhoeven. Scén. : Ronald Shusett, Dan O'Bannon, Gary Goldman d'après la nouvelle de Philip K.Dick. Dir. Phot.: Jost Vacano. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX : Rob Bottin (maquillages) et Dream Quest Images (visuels). Casc.: Vic Armstrong. Prod.: Ronald Shusett et Buzz Feitshans pour Carolco. Int.: Arnold Schwarzenegger, Rachel Ticotin, Sharon Stone, Michael Ironside, Ronny Cox... Dur.: 1 H 50. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie prévue le 17 octobre 1990.

Entretien avec

PAUL VERHOEVEN

Paul Verhoeven, le hollandais violent de *RoboCop*, s'adonne à la science-fiction grosse pointure. Pas question de refaire *La Guerre des Etoiles*, pas question d'imiter qui que ce soit, quoi que ce fut... Il construit une ville à la surface de Mars, consulte les techniciens de la NASA, fouille dans la tête d'un homme dont la mémoire est un véritable labyrinthe. Quand l'infiniment grand recontre l'infiniment petit...



Dans la nouvelle de K. Dick, les personnages ne se déplaçaient jamais sur Mars. Dès le début de TOTAL RECALL, on voit rouge !



Quaid découvre une VenusVille folklorique.

Mad Movies : *Votre signature au générique de **Total Recall** nous paraît maintenant naturelle. Mais comment avez vous été impliqué dans le projet ?*

Paul Verhoeven : **Total Recall** a été écrit en 1979 par Dan O'Bannon et Ronald Shusset, les scénaristes d'**Alien**. Le script a ensuite traîné pendant deux ans chez *Walt Disney*. Il n'a pu se monter à cause de problèmes financiers et artistiques ; impossible de trouver un final satisfaisant ! Puis, Dino De Laurentiis a racheté les droits du scénario. Il les a conservés pendant 6 ou 7 ans. Durant cette période, **Total Recall** est passé entre les mains de plusieurs réalisateurs comme David Cronenberg, Richard Rush... Le dernier en date est Bruce Beresford qui était censé tourner le film en Australie. Deux semaines avant les premières prises de vue, la production s'est arrêtée, l'argent manquait dans les caisses. La compagnie de Dino De Laurentiis s'est écroulée et **Total Recall** l'a suivi dans sa banqueroute. Et c'est là qu'intervient Arnold Schwarzenegger. En contact avec De Laurentiis, il appelle *Carolco*, leur signale que **Total Recall** est à vendre avec lui dans le rôle principal. Si *Carolco* achète le projet, il fait le film. A ce moment, *Carolco* me contacte, me demande de jeter un oeil sur le script en sachant qu'Arnold en sera le héros. Je l'ai lu très vite et, sans hésiter, j'ai accepté. En fait, l'affaire s'est conclue en moins de 12 heures. J'ai lu le scénario en une après-midi et le soir même, je dînais avec les pontes de *Carolco* et Arnold Schwarzenegger. **Total Recall** avait déjà coûté entre 4 et 5 millions de dollars à cause de tous les scénaristes qui se sont succédés sur le script. Il fallait donc payer cette somme à Dino De Laurentiis. *Carolco*, Arnold et moi nous sommes mis d'accord et, dès le lendemaint, les droits du film étaient rachetés. Tout s'est passé très rapidement. A l'époque, je m'apprêtais à signer le contrat de **Black Rain** avec Michael Douglas. Mais le scénario de **Total Recall** m'emballait. Je m'y suis reconnu davantage que dans **Black Rain**. Les producteurs de **Black Rain** ne se sont pas vraiment mis en colère et j'ai immédiatement commencé à travailler sur **Total Recall**.

M.M.: *Arnold Schwarzenegger est donc à l'origine de tout, le principal vecteur du projet...*

P.V.: Arnold devait être impliqué dans le projet depuis le tout début. C'est lui qui a dû pousser Dino De Laurentiis à acheter le scénario. Je ne sais pas exactement comment cela s'est déroulé. J'ai lu dans le magazine américain *Cinefantastique* une interview de Dino De Laurentiis qui déclarait qu'Arnold ne serait pas vraiment un bon choix pour le rôle de Doug Quaid. Je ne sais pas si cela reflète sa véritable opinion ou découle simplement d'une question d'argent. De Laurentiis prétend qu'évincer Arnold était une décision artistique et que jamais il n'aurait pu produire le film avec lui. Mais comme Arnold avait envie de **Total Recall** depuis longtemps, il a attendu que De Laurentiis soit contraint de vendre pour lui racheter immédiatement le projet.

M.M.: *Collaborer avec un comédien dont l'importance est primordiale dans l'élaboration d'un film ne vous a pas apporté des conflits d'intérêt ?*

P.V.: Tout s'est déroulé très facilement avec Arnold. Il est probablement le comédien le plus facile à diriger avec lequel j'ai travaillé. On peut tout lui dire. Si la vidéo de la scène qu'on vient de terminer n'est pas satisfaisante, pas de problème, il la refait. Arnold est un vrai professionnel, très présent. Il peut recommencer un plan 20 fois s'il le faut, s'il

sent que cela améliorera le résultat. Il a toujours une attitude sportive. Toujours mieux est sa devise. Il m'a constamment apporté son soutien, aussi bien pendant le tournage que durant la promotion. Il intervenait auprès de la production en ma faveur. Sans lui, je me sais pas si j'aurais survécu à ce tournage. Je crois même que j'aurais craqué. C'était si difficile, si fatigant.

M.M.: *Ce sont les effets spéciaux qui vous ont causé tous ces soucis ?*

P.V.: Chaque effet spécial est un problème. Il n'y a jamais rien de facile avec eux. Dans **Total Recall**, on trouve énormément d'écran bleu. Tout ce qu'on voit à l'extérieur du dôme à travers les parois vitrées est dû à des écrans bleus sur lesquels on a rajouté des miniatures. Tout est falsifié.

Contrairement aux deux **Alien**, l'extérieur de la planète a une importance capitale dans **Total Recall**. On devait prouver que le ciel de Mars n'était pas privé d'atmosphère par hasard, que cet environnement toxique pouvait devenir comme ici-bas, bleu, vivable. J'ai donc été forcé de montrer le plus possible cet horizon rouge. Dans le cas contraire, son changement de couleur n'aurait guère opéré. Cela marche seulement si le public comprend que le rouge implique le danger, que le bleu amène la sérénité. Plusieurs séquences importantes ont été tournées devant des fenêtres, devant le dôme... Pour ce faire, j'ai eu besoin d'immenses écrans bleus. La plupart des studios en possèdent mais ceux-ci sont fixes, intransportables. Comme nous tournions à Mexico, nous avons dû apporter nos propres écrans bleus et les transporter d'un plateau à l'autre. Eclairer des écrans bleus de cette taille est très complexe. Cela demande de deux à trois jours d'installation. Et il faut veiller à ce que la lumière bleue de l'écran ne se réfléchisse pas sur le plateau. Si cette lumière se réfléchit sur cette table-là, l'objet bleu posé dessus disparaît. Tout ce qui est bleu disparaît. Cela donne un trou dans le plan vous voyez. Chaque détail était ainsi un problème : les vêtements en synthétique, les cheveux trop brillants, les montres, les lunettes... Tout les détails. Et cela prenait un temps fou de tout peindre. Le plus complexe a été d'introduire la lumière rouge de Mars dans chaque plan. Elle devait se répandre, par les fenêtres et les baies vitrées, dans chaque pièce. On devait donc lutter contre la lumière bleue, la canaliser malgré le fait que toutes les parois murales étaient de cette couleur. Le rouge devait prendre la place du bleu. Pour privilégier la première couleur, il fallait donc réduire au maximum l'intensité de la seconde ! Cela a été l'un des défis les plus difficile à relever sur le tournage de **Total Recall**. En tout cas, ce fut le problème le plus difficile à résoudre.

M.M.: *Autre gros problème : le dénouement. Les scénaristes ont longtemps buté sur la fin.*



"Arnold ? On peut tout lui dire. C'est certainement le comédien le plus facile à diriger avec qui j'ai travaillé."



P.V.: La seconde partie du scénario n'a jamais été explicite et la fin n'était vraiment pas claire. Personne n'a osé prendre la responsabilité de l'épilogue. Celui-ci suggère que tout ce qu'on vient de vous montrer ne pourrait être qu'un rêve, que toute l'action commençant à partir du moment où Doug Quaid se rend chez *Rekall* est fictive, imaginaire. Le type qui rentre dans la chambre de Quaid sur Mars et qui annonce à Quaid qu'il est psychotique, qu'il est toujours sur Terre dans un fauteuil de *Rekall*, pourrait très bien dire la vérité. Il propose à Quaid une pilule sans laquelle il pourrait rester cinglé jusqu'à la fin de ces jours. Il a peut-être raison.

Dans le premier jet du scénario, ce type avait raison pendant un moment, avant que l'on ne découvre qu'il s'agissait d'un agent de Cohaagen.

Dès le départ, j'ai pensé qu'il fallait laisser aux spectateurs la possibilité de croire que toute l'aventure provenait d'un simple implant dans la mémoire de Quaid. Personnellement, je n'interprète pas **Total Recall** ainsi. Le fondu au blanc du final peut être interprété comme la lobotomisation de Quaid, une opération du cerveau prévue par le type qui vient dans sa chambre. Dans cette séquence, Quaid pointe une arme sur la tête du visiteur et lui dit : "Si vous n'êtes pas réel, je peux tirer". Et l'autre lui répond : "Bien sûr, allez-y. Mais cela voudra dire que vous demeurerez schyzophrène à jamais. Vous resterez en état de psychose permanente. Les murs de la réalité vont s'écrouler. Vous serez le sauveur des rebelles et l'instant d'après le meilleur ami de Cohaagen. Vous serez sujet à des délires sur la civilisation martienne comme vous l'avez demandé. Et, finalement, vous serez lobotomisé". Tout ce qui se dit à ce moment là se vérifie par la suite dans **Total Recall**. Ces propos sont rigoureusement exacts. Le but de **Total Recall** est de laisser le public choisir. Quaid peut être un espion de Cohaagen ou lui-même. Les deux solutions se tiennent.

Dès que Quaid consulte *Rekall*, le futur déroulement du film est annoncé. *Rekall* propose à Quaid des extraterrrestres, une fille, une couverture d'agent secret, un statut de héros sauveur de Mars... J'ai toujours voulu laisser planer cette ambiguïté sur la réalité de ce qui est montré. On peut croire au rêve mais aussi à la réalité. Le rêve, si on choisit ça, débute lorsque les appareils de *Rekall* déconnent. En songeant à ce problème, Quaid essaie déjà de se persuader qu'il n'y a pas de rêve. C'est un peu paradoxal.

Je ne dis pas que notre version du final de **Total Recall** est la meilleure, mais elle est toutefois la plus logique que j'ai pu lire. Elle est maintenant intelligente, consistante.

M.M.: *Est-ce que vous connaissez la nouvelle originale de Philip K. Dick, l'écrivain à l'origine de tout ? Certains esprits tordus avaient hurlé à la trahison lors de l'adaptation du roman pour le* **Blade Runner** *de Ridley Scott...*

P.V.: Je l'ai lue seulement après le tournage. De K. Dick, j'avais déjà lu le roman dont **Blade Runner** s'inspire afin de trouver ce qui le différenciait du film. J'ai également lu d'autres romans de lui, ainsi que deux biographies qui lui ont été consacrées. Je les ai attentivement parcourues pour me faire une idée précise de l'auteur, pour essayer de conserver intact son esprit dans **Total Recall.** Il n'est pas si important d'être très fidèle à un livre si on arrive à préserver la pensée que lui insuffle son auteur. Un de mes précédents films, **Le Quatrième Homme**, avait également pour base un roman. J'ai utilisé toute l'œuvre de son auteur pour être bien sûr de restituer honnêtement sa vision des choses à l'écran. Non seulement, on ne doit pas utiliser un écrivain comme vulgaire matière première, mais l'on doit aussi se sentir proche de lui. On le choisit parce qu'on aime ce qu'il fait, parce qu'on pense qu'il a réellement quelque chose à vous dire. Quand vous tombez sur Philip K. Dick, vous tentez évidemment de conserver le caractère original, novateur, essentiel à vos yeux de son œuvre. Son particularisme doit imprégner votre film.

M.M.: *Il semble qu'il existe de grandes différences entre le scénario que vous avez mis en images et la nouvelle ?*

P.V.: Dans la nouvelle de K. Dick, Quaid ne se rend pas sur Mars. Il y est déjà allé. K. Dick écrit qu'il a tué le dictateur de cette planète et qu'il est poursuivi sur Terre pour cette raison. La nouvelle est encore plus paradoxale, plus ambiguë que le film.
Dans le livre, les gens de *Rekall* ont effacé la mémoire de Quaid. Cependant, l'opération n'a pas très bien marché. Comme dans le film, Quaid est sujet à des cauchemars se déroulant sur Mars. Ce sont des souvenirs de son ancienne vie. Les gens de *Rekall* savent qu'il est en train de retrouver la mémoire. Voilà pourquoi ils tentent de l'effacer une bonne fois pour toutes. Ils seront ainsi sûrs qu'il conservera sa nouvelle identité jusqu'à la fin de ses jours. Ils l'interrogent sur des souvenirs assez forts pour qu'il s'y raccroche complètement. Ils tentent ainsi de découvrir son rêve ultime, un rêve d'enfant. Quaid est sur Terre et rencontre des extraterrestres qui vont détruire la planète. Il devient leur ami. Comme ceux-ci l'aiment beaucoup, ils promettent d'attendre sa mort naturelle avant de faire sauter la Terre. Quaid serre la main aux extraterrestres, lesquels disparaissent. Ces fantasmes messianiques sont le rêve définitif de Quaid. Les employés de *Rekall* trouvent cela excellent et décident de lui implanter ce rêve sous forme de souvenir. Ils doivent aussi le tuer pour des motifs que j'ai oubliés. Mais le problème provient de ce rêve d'enfance qui n'est pas un rêve ; il s'agit d'une situation bien réelle, les extraterrestres sont vraiment venus sur Terre et ont promis de patienter jusqu'à la mort de Quaid ! Les gens de *Rekall* sont donc coincés. S'ils tuent Quaid, ils se suicident. Ils ne peuvent agir.
La deuxième partie de la nouvelle est très différente de celle du film, mais on y trouve néanmoins beaucoup de similarités. De toute façon, l'esprit est le même. J'ai pris connaissance des écrits de K. Dick longtemps après avoir lu le scénario de Ronald Shussett et Dan O'Bannon.

Quaid dans les coursives de Mars. Au terme d'une longue course-poursuite, la révélation !

M.M.: *Et ils tenaient vraiment à ce que l'action se déroule en majorité sur Mars. Cela a sérieusement grevé le budget !*

P.V.: Dans le contrat qui les liait à la production, Shussett et O'Bannon stipulaient que des scènes du film devaient se dérouler sur Mars. Impossible pour *Carolco* de contourner cette clause. En gros, cela voulait dire que si on refusait d'envoyer les personnages là-haut, il était hors de question d'acheter les droits du film. Etrange dans la mesure où on ne se déplace pas un seul instant sur Mars dans la nouvelle ! Mais ce sont Ronald Shussett et Dan O'Bannon qui ont conclu ; ils voulaient être sûrs que l'on respecterait leur scénario. Une deuxième clause prévoyait la présence de Kuato, le chef des révolutionnaires, avec cette forme très originale sous laquelle on peut le voir aujourd'hui. Ces deux options étaient obligatoires. Je devais aller sur Mars et mettre en scène Kuato. Sinon, j'aurais pu me rapprocher encore plus de l'histoire de K. Dick. Mais c'était tout simplement impossible.

M.M.: *La situation politique que vous décrivez sur Mars évoque aussi bien la dictature dans les républiques bananières que dans les pays anciennement communistes...*

P.V.: La situation de Mars est une situation de politique coloniale classique, une situation que l'on retrouve encore dans certains pays communistes ou d'Amérique du Sud. Toutes les colonies, qu'elles soient britanniques, portugaises ou espagnoles, ont été ainsi soumises. La règle était : "Prenons le plus possible et baisons la population indigène". On a donc sur Mars un mouvement de rébellion, une guérilla, comme dans toute situation coloniale. A un certain moment,

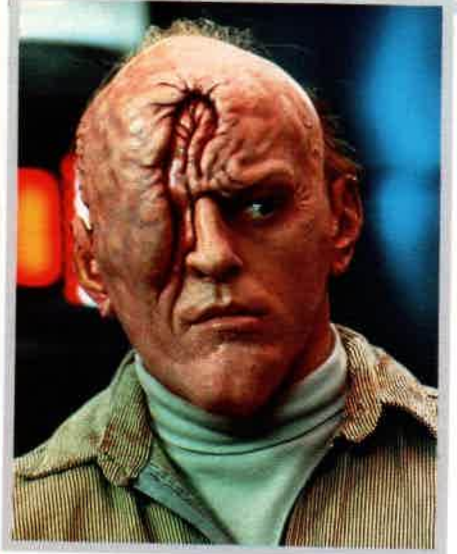


Cohaagen (Ronny Cox) et les deux visages de Quaid.

EFFETS SPECIAUX

EFFETS SPACIAUX

Des mutants ravagés par les radiations, Arnold planqué dans une grosse femme, une cité minière à la surface de Mars... *Total Recall* ne compte pas ses effets spéciaux, novateurs et souvent prodigieux... Le maquilleur Rob Bottin et *Dream Quest Images* se sont partagés une galette qui n'était pas de la tarte !





Les mutants de la planète Mars. Des quantités de prothèses, dont une mammaire, créées par Rob Bottin et son équipe.





Même si **Total Recall** n'est pas un film à effets spéciaux, ceux-ci se taillent la part du lion et une solide portion du budget. La réussite du film de Paul Verhoeven dépendait d'eux. Rares sont les images qui n'incluent pas un paysage martien, un maquillage... **Total Recall** choisit la difficulté, évite de faire ce qui a déjà été fait, et se refuse aux compromis économiques qui auraient limité sa portée. Le staff des effets spéciaux se divise en deux groupes principaux. Ceux des effets spéciaux visuels, et ceux des effets spéciaux de maquillage. La société *Dream Quest Images*, grand concurrent de l'*Industrial Light and Magic* de George Lucas, se charge de falsifier l'environnement par une débauche de maquettes, de peintures sur verre... *Dream Quest* a prouvé ses capacités sur des films comme **Moonwalker**, **Gremlins**, **Abyss**... Les mutants de Mars et les quelques "déformations" physiques d'Arnold Schwarzenegger sont par contre l'œuvre de Rob Bottin, le maquilleur le plus demandé



de tous les Etats-Unis. **RoboCop**, **Legend**, **Hurlements**, **The Thing** sont quelques uns de ses titres de gloire. Son travail sur **Total Recall** est encore plus prodigieux...

LES MUTANTS DE MARS

Pas question de donner à la population irradiée de Mars un look extraterrestre en provenance directe de **La Guerre des Etoiles**. Les mutants de Mars se doivent avant tout de rester humains. Monstrueux, laids, répulsifs, mais toujours humains. *"J'aime avoir de véritables cauchemars. Les plus durs sont les meilleurs parce que je peux ainsi les vendre. Le mot cauchemar s'applique exactement aux mutants de Mars, spécialement à Kuato, le chef des rebelles. Kuato se définit comme une sorte de frère siamois s'étant développé sur l'estomac de George, un autre rebelle. Nous avons sculpté une tête et deux bras, puis un moule du ventre. Nous avons utilisé l'ensemble pour tester toute une série de prothèses en latex. Animer Kuato de façon à ce que celui-ci exprime des émotions n'a pas été aussi évident*

ARNOLD : LE JUMEAU



Cela fait des années que Arnold surveille du coin de l'oeil le script de *Total Recall*. Celui-ci a vu passer une flopée d'interprètes potentiels, assez maigrichons pour la plupart, avant que l'ex-Conan le sauve de la banqueroute de son producteur. Une bien belle histoire d'amour...

Le prolo Doug Quaid aurait pu être incarné par Patrick Swayze, Richard Dreyfuss ou même Christopher Reeve sous la direction de cinéastes comme David Cronenberg et Bruce Beresford. C'est par hasard que Arnold Schwarzenegger rencontre le scénario de Dan O'Bannon et Ronald Shussett dont le **Alien** venait de remporter un immense succès. Il tourne à l'époque **Le Contrat** pour le producteur Dino De Laurentiis. De Laurentiis possède les droits du scénario de **Total Recall** mais en retarde sans cesse la production. Des difficultés financières semblent déjà l'affecter sérieusement. "*Je suis tombé amoureux de ce scénario. J'en ai parlé à Joel Silver avec qui j'ai fait **Predator**. Nous avons convenu de tourner le film, mais, pour des raisons que j'ignore, le projet ne s'est pas concrétisé*". Maître d'oeuvre complet de **Total Recall**, Arnold prend le film tellement à coeur qu'il en surveille l'évolution chez Dino De Laurentiis. Alors que les décors sont construits en Australie, que la vedette retenue (Patrick Swayze) potasse ses dialogues, **Total Recall** pique du nez. Plus un dollar dans la cagnotte du gros Dino.

A BOUT DE BRAS

"*Quelqu'un m'a soufflé que Dino De Laurentiis avait de gros problèmes d'argent avec **Total Recall**. Il ne pouvait mener à bien un tournage de cette envergure. Il l'a donc laissé tomber. J'ai sauté sur l'occasion. J'ai alors contacté* Carolco *pour leur dire que j'aimerais beaucoup faire **Total Recall** si le scénario était réécrit de manière satisfaisante*". C'est ainsi que Arnold confie le script de Dan O'Bannon et Ronald Shussett aux bons soins de Gary Goldman, scénariste des **Aventures de Jack Burton** de John Carpenter.

Le rôle d'Arnold dans **Total Recall** ne s'arrête pas là. Il choisit le metteur en scène, Paul Verhoeven, européen comme lui, supervise l'écriture du scénario, la construction des plateaux, et approuve le choix de tous les comédiens. Le parfait homme-orchestre. Mais Arnold suit le cheminement de **Total Recall** depuis longtemps déjà. "*J'ai lu le premier scénario de **Total Recall** durant les prises de vue de **Commando** en 1985. Dino De Laurentiis et moi cherchions un script. Nous avions d'ailleurs conclu de ne pas tourner un nouveau **Conan**. "Va donc fouiller dans cette pièce remplie de scénarios et trouve-moi en un bon" ai-je dit à Dino. Il m'a immédiatement suggéré **Triple Identity** que nous avons concrétisé sous le titre **Le Contrat**. En même temps, Dino m'a sorti le script de **Total Recall** en m'annonçant que la préparation de ce film prendrait du temps et qu'il fallait d'abord faire **Le Contrat**. Puis les réalisateurs sont allés et venus sur **Total Recall** jusqu'au moment où Dino a déposé le bilan*". Clairement résumé.

De plus en plus désireux de sortir du registre "fiers à bras" dans lequel se complait son adversaire numéro 1 au box-office, Sylvester Stallone, Arnold trouve en **Total Recall** le moyen idéal d'affirmer sa personnalité d'acteur. Après une comédie qui se veut "loufoque", **Jumeaux**, l'ex-Monsieur Univers tient à montrer au monde entier qu'il peut désormais tout jouer. Y compris aux types en permanence installés sur une planche savonneuse. "*Voilà ce que j'ai le plus apprécié dans **Total Recall** : être à la fois deux personnages. Hauser, membre des forces de sécurité martienne, est un type diabolique, un vrai dur qui aide à réduire en esclavage la population locale en la privant d'oxygène. Quaid, quant à lui, est totalement vulnérable. Sa mémoire a été effacée mais il possède néanmoins un sixième sens qui lui permet de retrouver des reflexes. Le maniement des armes et des techniques de combat à mains nues. Cependant, Quaid ne sait vraiment pas d'où il vient*". Visiblement, Quaid ne saura jamais qui il est vraiment. Le grand doute subsiste au-delà du générique final. Qu'importe pour Arnold ; il ajoute au palmarès action-flingue-castagne-rigolade, paranoïa et schyzophrénie.

LA ROUTE VERS MARS

Arnold est exigeant avec les autres. Et avec lui-même d'abord. "*Autrefois, une séquence dialoguée me rendait nerveux. Je le remarque bien aux expressions de mon visage dans mes vieux films. Maintenant, c'est le contraire. Je suis plus en harmonie avec les scènes "gentilles" qu'avec les séquences violentes. Lorsque je travaille avec mon professeur d'art dramatique, Eric Morris, je pense être meilleur lors des passages intimistes et nettement moins convaincant lors des séquences dialoguées, où je suis soit furieux soit fou. J'ai encore plus d'ennuis quand je dois hurler et bousculer quelqu'un, car ce n'est pas dans ma nature*". **Total Recall** a certainement dû bousculer sérieusement la quiétude intérieure d'Arnold. Son personnage multiple ne cesse de tuer, de casser des vertèbres. Il descend même une femme, une balle entre les deux yeux !

"***Total Recall** ressemble à des **Aventuriers de l'Arche Perdue** situés dans le futur. Il s'agit de bouger, de bouger toujours plus. Courir ainsi comporte des risques. Toutes mes scènes (sauter de très haut, grimper à des hauteurs incroyables...) ont été soigneusement répétées. Parfois, le danger était réel, surtout à cause de cette gigantesque foreuse dont le chauffeur n'avait pas beaucoup de visibilité. Ma plus grande peur dans un tournage est de me trouver gravement blessé, de rester handicapé le restant de mes jours. Quand je sens que je suis vraiment en danger, je ne fais pas moi-même la cascade*". Pas fou le père Schwarzenegger. Des risques oui, mais minimes et calculés. En comparaison, Jean-Paul Belmondo fait office de casse-cou suicidaire !

Pas tellement de bobos dans les homériques bastons de **Total Recall**, mais des combats qui détonnent par rapport à ceux des films précédents d'Arnold. "*J'exécute mes combats différemment. J'envoie les gens valser dans les airs ou contre les murs, plutôt que d'employer le karaté. Cela ne fonctionne pas pour un type de ma stature. Certaines prises où je courais ont été coupées au montage ; marcher me convient mieux. Ma démarche y gagne en assurance, en force. Les responsables des cascades ont travaillé ces scènes avec moi avant le tournage. Ils connaissent mes mouvements et savent ce qui peut me rendre idiot à l'écran*". D'où des séquences de castagne qui jouent essentiellement sur la puissance du comédien principal, surtout lorsque celui-ci arrache les courroies métalliques qui l'emprisonnent et liquident six personnes dans de jolis jets sanglants !

Plus que les coups, Arnold apprécie particulièrement dans **Total Recall** les plans où le vide l'aspire. "*Je pense que les séquences de vol sont parmi les plus fascinantes du film. Cette expérience était nouvelle pour moi*". La nouveauté le motive. "*Jusqu'à présent, je n'ai connu que des productions qui me donnaient des flingues comme partenaire féminine et qui, du coup, éloignaient les femmes. Dans **Total Recall**, j'ai les deux !*". Fini les bonnes vieilles habitudes, les clichés des films musclés. Arnold joue encore de la gâchette mais, désormais, parle aux femmes. Une habitude cependant reste tenace. "*Je fais installer un gymnase complet doté d'un matériel sophistiqué là où je tourne. C'est compris dans mes contrats*" conclut le comédien. Comédien ? Oui, Arnold Schwarzenegger est désormais un acteur digne de ce nom. On s'en doutait fortement depuis **Predator**. **Total Recall** confirme.

Cyrille GIRAUD



Schwarzenegger dans TOTAL RECALL. *Il y a vraiment de quoi perdre la boule...*



Un règlement de compte sanglant et théatral.

liquider dix personnes dans un film ? Et qu'est-ce que vous faites tous les jours ?". On se nourrit tous de cadavres. Avez-vous déjà vu un agneau ? Il est cruel de tuer cet animal pour le bouffer ensuite. Il n'est pas si éloigné de l'homme. La différence n'est que graduelle. Si vous partez de l'agneau, vous arrivez au cheval, du cheval vous arrivez au chien, et du chien à l'homme...
Tuer un animal n'apporte pas la même sensation que tuer un être humain. Mais si vous devez le faire vous-même, vous vous apercevrez qu'il n'y a pas de différence. Si vous devez égorger un agneau pour vous nourrir alors que vous pourriez manger des légumes, je ne suis pas sûr que le feriez. 99 % des gens ne le feraient pas !

M.M.: *Et vous ?*

P.V.: Bien sûr que non ! J'ai déjà du mal à tuer une mouche. J'ai de la peine lorsque j'écrase un moustique. J'essaie d'éviter les fourmis dans la rue. Je ne dis pas que je suis végétarien, je mesure juste l'hyprocrisie des gens qui dénoncent la violence au cinéma. On laisse des choses horribles se produire et on se plaint d'un peu de sang dans les films.
Cette journaliste TV venait de l'autre côté de la barrière, du côté moral et conservateur. Je l'ai piégée. Mais les monteurs vont sans doute couper ces répliques. Dommage que ce n'était pas en direct !

M.M.: *Côté casting, le choix de Sharon Stone est assez étonnant. On a plus l'habitude de la voir dans des rôles très fades...*

P.V.: C'est un choix novateur. Elle a tourné dans beaucoup de merdes, comme les conneries de la *Cannon*. Je ne l'aurais jamais prise si je m'étais basé là-dessus. Je lui ai donc demandé de subir un test, un essai vidéo de plus de deux heures. Plus je tournais, meilleure elle était. J'ai découvert qu'elle avait des possibilités de comédienne dont elle ne soupçonnait elle-même pas l'existence. Elle vivait déjà avec l'idée qu'elle ne possédait qu'un superbe corps, un beau look et que grâce à ça elle se faisait engager sur des

"Je ne pourrais jamais égorger un agneau. J'ai déjà du mal à tuer une mouche !"

films. Elle avait oublié qu'elle était aussi capable de jouer. Dans **Total Recall**, elle est remarquable. On croit à son personnage qui est tour à tour une frêle jeune femme amoureuse et une grosse salope.

M.M.: *Dans le genre salaud, Michael Ironside a le beau rôle...*

P.V.: Un autre bon choix. Il devait à l'origine jouer le méchant dans **RoboCop**. Mais quand on a commencé à parler du film, on s'engueulait sur le moindre détail. D'un commun accord, on a décidé de ne pas faire **RoboCop** ensemble. Cependant, j'aimais bien le personnage. Dès que j'ai mis la main à la pâte sur **Total Recall**, j'ai pensé à lui. Avant de tourner, je lui ai rappelé les problèmes rencontrés sur **RoboCop**. Il m'a expliqué qu'il traversait alors une mauvaise passe. Michael Ironside a vraiment l'air d'un dur et ça convient au personnage. En fait, c'est un type très sympathique, très doux, mais il a un charisme dangereux. Je suis certain qu'il aurait pu interpréter autre chose dans **Total Recall** ; son personnage est un peu limité. Il interprète un type pourri qui ne se pose aucune question. Dans la série *V*, Michael Ironside incarne un gentil qui a l'air très méchant ! Je pense qu'il devrait multiplier les rôles de ce type, un peu ambigus.

M.M.: *Au même titre que les vedettes, le maquilleur Rob Bottin tient une place importante dans **Total Recall**...*

P.V.: Rob Bottin n'a pas pu résoudre directement sur le tournage certains problèmes d'effets spéciaux de maquillage. Il les a tournés ensuite, en post-production. Tous les plans avec Kuato, le chef des rebelles, par exemple. Kuato est une espèce de bébé monstrueux collé au ventre d'un homme. L'avorton est une marionnette, le gars aussi, animé de façon à ce que tous ses mouvements soient les plus réalistes possible. Dès que Kuato apparaît, un mannequin remplace le comédien. Même chose pour la séquence où Arnold enlève l'émetteur de son nez ; c'est encore une marionnette. Rob Bottin a fait un boulot incroyable, au-delà de tout ce qu'on a pu voir jusqu'à présent. S'il le voulait, il pourrait construire une reproduction de Marylin Monroe plus vraie que nature. Les mouvements des marionnettes de **Total Recall** sont dûs à un ordinateur : les lèvres bougent d'après des dialogues enregistrés au préalable. Dans le plan où Arnold s'extirpe la sphère du nez, pas un seul instant on ne peut croire à une fausse tête. Par contre, on devine qu'il s'agit d'un trucage lors de la séquence de la grosse femme à la tête démontable !

M.M.: *Après **RoboCop** et **Total Recall**, vous allez persévérer dans le domaine de la science-fiction à grand spectacle ?*

P.V.: Mon prochain film sera **Basic Instinct**, un thriller avec Michael Douglas. Cela se passe de nos jours à San Francisco. Il s'agit d'une intrigue policière impliquant Michael Douglas et deux femmes. Intéressant... et érotique !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et Marc TOULLEC

caines qui le considéraient comme un faiseur de thriller et rien d'autre. *Les Cahiers* sont arrivés, Truffaut et ses copains se sont écriés " Ce n'est pas du divertissement, c'est de l'Art. Hitchcock est probablement l'un des meilleurs cinéastes du monde". Ce qui est vrai. *Les Cahiers* ont analysé à mort tous ses films, les ont décortiqués. Et il les a suivi ! Dieu me préserve de ceux qui arriveraient à trouver des points communs entre mes films. Je pourrais les croire et me laisser influencer !

M.M.: *Vous rejetez donc une certaine conception du mot "artiste" ?*

P.V.: Je ne sais absolument pas ce que je fais, il n'y a aucune corrélation entre mes films. Mon oeuvre se déroule dans un total chaos. Je suis un grand admirateur du compositeur Igor Stravinski qui changeait de style comme de chemise. Les mélomanes ne peuvent pas le reconnaître à l'écoute. Ils n'arrivent pas à trouver le dénominateur commun entre ses partitions. Le seul point commun est Stravinski. Il est derrière chaque note et c'est une meilleure garantie que toutes ces broutilles que l'on peut dénicher. Un véritable artiste est quelqu'un que l'on ne connaît jamais vraiment à fond, quelqu'un que l'on ne devrait jamais connaître. En fait, seul son style doit être identifiable. Même les changements incessants à la Stravinski doivent être identifiables.
J'estime qu'un réalisateur de cinéma n'est pas un artiste. Je ne vois pas beaucoup d'art dans le cinéma, ni de cinéastes qui, durant les dix dernières années, ont essayé de faire quelque chose que l'on pourrait qualifier d'"art". Le dernier artiste de cinéma en date est, je crois, David Lean. Selon moi, l'art survit au temps. Quels sont les films des années 70 ou 80 qui resteront ?

M.M.: *Seul l'avenir nous le dira ! Néanmoins, il existe toujours quelque chose qui fait obstacle à l'art : la censure.* ***Total Recall*** *a connu quelques coups de ciseaux, comme* ***RoboCop*** *?*

P.V.: Les gens de la commission de censure américaine, la MPAA, ont trouvé quelques scènes trop violentes. Mais nos rapports ont été bien plus faciles que sur **RoboCop** que j'ai dû réduire sept ou huit fois avant d'obtenir un visa. Pour **Total Recall**, je ne suis allé que deux fois à la censure. Ils aimaient bien le film. Ils ne m'ont jamais dit "trop violent". Ils employaient plutôt "trop fort" !



Sharon Stone, un rôle à double emploi, où elle joue autre chose que de ses charmes.

Ils m'ont ainsi demandé d'adoucir certaines séquences. Ce que j'ai dû couper ne m'a pas du tout gêné. Au contraire même.
La version non expurgée de **RoboCop** était bien plus violente, bien plus bande dessinée que celle sortie en salles.

M.M.: *Et quelles sont les coupes auquelles vous avez consenties dans* ***Total Recall*** *?*

P.V.: La séquence dans laquelle la naine plante un couteau dans le ventre d'un soldat. A l'origine, elle l'éventrait complètement. Maintenant, elle ne fait que le poignarder. La séquence de l'escalator également, où Arnold se sert d'un cadavre comme bouclier, était bien plus violente, bien plus sanglante.

M.M.: *Comment est-ce possible ?*

P.V.: C'est en effet difficile à imaginer mais ça l'était. La scène était plus longue. Le sang sortait en cascade de l'épaule du cadavre. Je trouvais ça drôle !
Toute l'hyprocrisie qui entoure la violence au cinéma m'irrite. L'autre jour, j'ai donné une interview à la télévision. Une femme charmante s'est mise à m'attaquer là-dessus. Je lui ai dit : "A votre avis, qu'est-ce qui est pire : tuer un animal et le manger, ou

le peuple réclame son autonomie. Il en a marre de se faire avoir. Toutes les situations coloniales sont identiques. Les colons essaient toujours d'en prendre beaucoup plus qu'ils n'en donnent.
Je ne sais pas si c'est ce qui arrivera sur Mars. Je doute néanmoins que les événements futurs prennent cette tournure. La situation sera très complexe sur cette planète. Pas d'atmosphère. On n'arrivera sans doute pas à y installer davantage qu'une simple station scientifique, à moins qu'on y trouve une source d'énergie, un minerai. Dans **Total Recall**, ce minerai est le Turbinium, qui peut être utilisé sur Terre. Si, par exemple, on découvre de l'or sur Mars, je pense qu'un régime dictatorial se mettra en place. Beaucoup d'abus seront commis. On s'est basé sur des modèles du passé, pour élaborer cette situation du futur, pour que les gens s'y retrouvent.

M.M.: *Total Recall peut donc être vu comme une métaphore ?*

P.V.: Oui, mais comme dans **RoboCop**, la métaphore apparaît naturellement. Je ne pousse jamais les allusions. Je ne me suis jamais dit "Faisons comme ça pour bien montrer les rapports avec la société actuelle". Je préfère ne pas forcer la métaphore, ne pas faire ressortir les symboles. J'aime que l'on puisse les voir sans que le metteur en scène ait à pointer du doigt. Je n'ai pas réalisé **Total Recall** pour faire passer un message. J'ai tourné ce film parce que j'avais envie de raconter son histoire, pour la rigolade. Mais c'est toujours bien de glisser deux ou trois détails pour que l'ensemble soit en rapport avec la réalité contemporaine.

M.M.: *Le Mars que vous décrivez est très réaliste. C'était votre volonté de demeurer le plus crédible possible dans la science-fiction et d'éviter le côté **Guerre des Etoiles** ?*

P.V.: J'ai essayé d'être toujours aussi réaliste que possible, aussi bien dans la colonisation de Mars que dans son architecture, ses constructions. Il existe aux Etats-Unis des projets très détaillés pour installer sur cette planète des stations humaines. Maintenant que la NASA est dans une situation catastrophique à cause de la panne du téléscope Hubble, les autorités ont repoussé les projets de colonies sur Mars et sur la Lune aux calendes grecques. La NASA va sans doute y envoyer d'abord des robots, puis des hommes. On en a encore pour 50 ans. A moins que l'on découvre quelque chose d'essentiel, que Hubble se mette soudain à fonctionner !
Je me suis rendu à la NASA pour parler aux techniciens, pour me documenter sur leurs divers projets. Ils m'ont montré des croquis, m'ont expliqué ce qui pouvait être crédible, ce qui ne serait pas réaliste. Sur Mars, comme sur la Lune, le hic vient de l'absence d'atmosphère. Les rayons cosmiques sont donc très forts et entraînent des radiations dangereuses pour les humains. Cela donne le cancer et provoque des mutations comme vous en voyez dans **Total Recall**. Mes mutants sont en fait les victimes de défaillances des dômes de protection. Les dômes envisagés par la NASA sont en béton, et certainement pas en verre comme ceux du film. La protection ne serait pas suffisante. Mais, à l'écran, des dômes en béton, beurk. Un autre scénario prévoyait de construire la ville dans les canyons, ou à l'intérieur de grottes afin de résister aux radiations. Cette option m'a paru plus artistique car elle permettait l'installation de baies vitrées d'où on pouvait voir l'extérieur. Economiquement, ce choix n'était pas vraiment sage ; bonjour l'avalanche de dollars. Nous l'avons donc adopté seulement en partie. Tout VenusVille est construit dans le roc et même l'hôtel Hilton est entièrement taillé dans la pierre. Evidemment, on ne sait pas ce que seront vraiment les colonies terriennes sur Mars, mais on a tenté d'ériger quelque chose de pas complètement idiot. Je tiens à demeurer aussi réaliste que possible.

M.M.: *Toute la topographie de Mars s'apparente vraiment aux images et autres photos de la planète. Votre travail sur **Total Recall** comportait pas mal de recherches...*

P.V.: J'ai attentivement étudié les photos de Mars de la NASA. Leur engin a atterri sur un terrain complètement plat. Les scientifiques ne voulaient pas que Viking se pose dans un lieu à risques, accidenté. Ils ont donc choisi un secteur totalement plat, sécurisant mais ennuyeux. Les photos prises par la sonde sont des images du désert : du sable et des petits cailloux à l'infini. La Nasa n'a pas pu faire atterrir Viking dans le Grand Canal de Mars, lequel peut être comparé avec le Grand Canyon des Etats-Unis, en dix fois plus imposant. Pas de photos de ce Canal donc. Et pourtant, j'ai situé le film dans sa région. C'est bien plus spectaculaire que le désert de Viking dont les photos sont chiantes à mourir. Le canyon que j'ai filmé est aussi proche que possible des clichés aériens de Mars. Je me suis aussi basé sur des cartes de la planète établies d'après des relevés de satellites de la NASA.

M.M.: *RoboCop et Total Recall sont deux grosses productions. Qu'est ce qui les rattache à vos précédents films, ceux que vous avez tournés en Hollande ?*

P.V.: La violence, l'humour. Les films que j'ai faits en Europe avaient un côté humoristique accentué. Il y avait aussi beaucoup de sexe, une sexualité extravagante. Depuis que je travaille aux Etats-Unis, j'ai transféré cette extravagance dans la violence. La violence est, probablement, une métaphore de la sexualité. Ou vice-versa. Il est facile de mettre en scène la violence aux Etats-Unis, car là-bas tout le monde la côtoie journellement. En Hollande, la violence est moindre. Voilà pourquoi la sexualité était plus présente dans mes précédents films. Elle est à la base de toute mon œuvre mais je ne peux l'utiliser aux Etats-Unis. Elle serait aussitôt sévèrement censurée et les producteurs ne l'accepteraient pas.
En fait, j'aime autant la violence que la sexualité. Ceci dit, je ne sais pas si on peut mettre en relation mes films américains et mes films européens. Mes films américains sont plutôt des films fantastiques, mes films européens, à part **Le Quatrième Homme**, font dans l'hyper-réalisme. La pire des choses qui puisse arriver à un artiste est la découverte de points communs à tous ses films. L'artiste l'apprend et se dit "Bon sang, mais c'est bien sûr" ou "Merde, mais c'est intéressant tout ça". Et il base tous ces travaux suivants sur cette découverte. C'est ce qui est arrivé à Hitchcock, lorsque *Les Cahiers du Cinéma* ont relevé les prétendues métaphores et allusions profondes de ses films. Il a dû lire ça et a pensé "Je ne m'en étais pas aperçu, mais c'est complétement vrai, et mon prochain film sera comme ça".
Tout en découvrant Hitchcock, *Les Cahiers du Cinéma* l'ont tué. Le cinéaste a commencé à croire tout ce que les critiques racontaient. Bien sûr, il y avait du vrai dans ce qu'ils écrivaient, mais, en général, c'était la connerie qui prévalait. Il y avait plein d'autres choses dans les films d'Hitchcock. Il s'est mis à croire en *Les Cahiers* suite aussi aux mauvaises critiques améri-

"La pire des choses qui puisse arriver à un artiste est la découverte de points communs à tous ses films."


Arnold s'est habilement caché sur cette photo. Saurez-vous le reconnaître ?

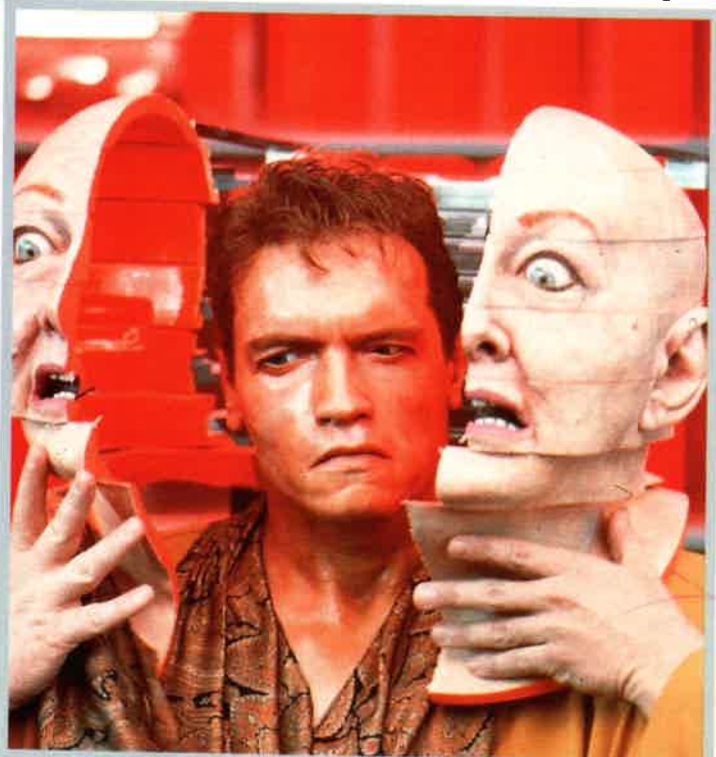




Arnold, à deux doigts de s'enlever une "citrouille" du nez.
Pour la scène, et sur ces photos, l'acteur est remplacé par une marionnette.
Etonnant, non ?

que cela peut paraître" témoigne Rob Bottin. A l'écran, le chef des rebelles évoque deux autres frères siamois, ceux de **Basket Case**. Mais la comparaison s'arrête là. Au bricolage adroit mais fauché, Rob Bottin oppose une pure merveille de technique, l'une des créatures les plus performantes vues sur un écran. Dans un premier temps, le comédien Marshall Bell ouvre sa chemise et découvre Kuato. Il entre en transes et, à ce moment, Rob Bottin remplace le comédien par un mannequin grandeur nature d'où sortent tout un réseau de câbles. Il ne fallait pas moins de 17 opérateurs pour donner vie au chef des rebelles. Paul Verhoeven consacra une demi-journée à déterminer les meilleurs angles de prises de vue. Pour être crédible, Kuato doit être filmé, éclairé comme un comédien ordinaire, pas comme un effet spécial. La séquence paraît gagnée : les bras s'animent naturellement, la tête marque une légère rotation... Mais les lèvres refusent désespérément de bouger. Paul Verhoeven et Rob Bottin en sont malades.
Kuato risque fort de bousculer le planning des effets spéciaux dans la mesure où il faut reconstruire le décor pour mieux y placer le mannequin. Après une brève réunion avec la production, une décision est prise : les plans de Kuato ne se tourneront pas à Mexico mais à Los Angeles. *"Les quelques minutes en compagnie de Kuato méritent de figurer dans une anthologie de*





L'effet le plus fou de TOTAL RECALL. Arnold tente de passer la douane martienne en bonne femme. Rob Bottin redouble d'efforts. Sous le masque féminin, une marionnette de Schwarzenegger !

la science-fiction aux côtés du monstre sortant de la poitrine de John Hurt dans ***Alien***" souligne Ronald Shusett, co-producteur de **Total Recall** et surtout scénariste.
Le travail de Rob Bottin dépasse singulièrement celui d'un simple employé s'appliquant à illustrer au mieux les délires du scénario. "*Sa contribution a été primordiale. Prenez la main du Benny par exemple. Dans le script, elle était ainsi décrite : "une griffe mince, atrophiée". Rob Bottin l'a imaginée différente, à la manière d'une aile de ptérodactyle qui, repliée, peut être prolongée par une main artificielle. La tête de la grosse femme est encore plus démente. A l'origine, je l'avais simplement conçue comme un masque de caoutchouc. Rob est arrivé pour en faire une espèce de puzzle robotique totalement inédit. Fantastique !*" s'enthousiasme toujours Ronald Shusett.
Une grande part des effets spéciaux de **Total Recall** sont ainsi dûs aux initiatives de Rob Bottin. Le bras caché de Benny, la grosse femme qui sert de planque à Doug Quaid et aussi Johnny Taxi. "*Paul Verhoeven avait initialement envisagé le véhicule sans chauffeur. C'était vraiment décevant pour un artiste, surtout depuis la voiture parlante de* ***K 2000****. Lorsque vous rentrez dans un taxi et que vous constatez qu'il est entièrement automatique, l'absence de chauffeur vous rend nerveux. Mieux vaut alors un robot, Johnny Taxi ! Ce type est quelqu'un de toujours heureux, amical. Il arbore en permanence un grand sourire. Johnny Taxi est quelqu'un de positif : sa voiture est propre et il accepte les chèques. Il peut vous conduire partout, mais sa banque dialoguée s'avère répétitive. Il ne veut rien entendre lorsque vous lui ordonnez de partir pour l'enfer lorsque des poursuivants vous menacent*". Rob Bottin parvient sans peine à convaincre Paul Verhoeven qu'un taxi simplement doué de parole évoquerait trop la très ringarde série ***K 2000***. Le cinéaste donne donc carte blanche au maquilleur. Cependant, Paul Verhoeven s'inquiète. Si les effets spéciaux de Rob Bottin sont trop bons, le public pensera inévitablement qu'il s'agit d'un vrai comédien. Cette réaction ne peut que détruire le concept du Johnny Taxi. Le maquilleur de **Légend** s'applique donc à élaborer un Johnny Taxi au look artificiel, plastique. "*Puis j'ai pensé : qui a un sourire de géant de contes de fées, et me fait rire ? Robert Picardo bien sûr !*". Robert Picardo est un habitué de l'atelier de Rob Bottin. Il a été un loup-garou dans **Hurlements**, un extraterrestre dans **Explorers**... Rob Bottin s'inspire donc de son visage afin de d'élaborer le faciès lisse et béat du chauffeur bidon. Ce sera également Robert Picardo qui lui prêtera ensuite sa voix...



Kuato, le chef des rebelles sur Mars. La créature et le ventre de l'homme ne font qu'un.



LE LOOK MARTIEN

Entretien avec
WILLIAM SANDELL

William Sandell ne craint pas le gigantisme. Sur les plus grands plateaux du monde, il bâtit un morceau de Mars. Avec 350 personnes sous ses ordres et la mobilisation de tous les charpentiers de Mexico pour certains décors, il mérite de figurer dans le *Livre des Records* !

Mad Movies : *Comment vous êtes retrouvé au générique de **Total Recall** ?*

William Sandell : Tout simplement par l'intermédiaire de Paul Verhoeven avec qui j'avais travaillé sur **RoboCop**. Paul m'a parlé du projet, m'a fait lire le script dont j'ai beaucoup aimé l'histoire. Immédiatement, j'ai réalisé le défi que cela représentait.

M.M.: *En quoi, **Total Recall** est-il un défi pour vous ?*

W.S.: Cela faisait un moment que l'on avait pas vu un film de cette dimension, un film si important, si complexe. Ce type de projet n'intervient que deux ou trois fois dans le déroulement d'une carrière. Le nombre de plateaux, l'intéractivité entre les prises de vue réelles et les effets spéciaux, la taille des plateaux... Tout contribue à en faire quelque chose d'unique. Je savais que **Total Recall** représenterait beaucoup de travail mais c'est aussi cela que je recherche. J'aime les films difficiles, et celui-là l'était particulièrement.





UNE CITROUILLE NASALE

Une autre séquence stimule l'imagination de Rob Bottin, celle où Arnold Schwarzenegger s'extirpe un émetteur espion du nez. Trop petit selon lui ! *"J'ai fait part de ma déception à Paul Verhoeven. Nous avions besoin d'un objet terrifiant qui ne donne pas l'impression de voir un homme en train de se curer le nez. L'intérêt était de montrer un gros truc sortant par une toute petite voie. Arnold n'allait pas, bien sûr, se glisser une pastèque dans le nez ! J'ai donc réalisé une réplique de sa tête. Nous avons bien rigolé".*

M.M.: *Avant le tournage, avez-vous pris connaissance des dessins décrivant les décors du* **Total Recall** *largement entamé par Bruce Beresford ?*

W.S.: Oui. J'ai consulté le story-board. Le look de ce **Total Recall** était très différent du mien. Paul Verhoeven aussi y a jeté un coup d'œil, une seule fois avant de s'attaquer au projet avec sa propre sensibilité. Personnellement, je ne suis pas un grand fan de science-fiction ; je suis un cinéphile. J'ai surtout vu dans **Total Recall** une bonne histoire. Je trouve d'ailleurs que les décors ne sont pas très futuristes. Paul Verhoeven recherchait cela justement. Dans la version de Bruce Beresford, on était proche d'un **New York 1997** ou d'un **Blade Runner**. J'ai préféré une approche légèrement plus rétro, dans la tradition du "Meilleur des Mondes". Le directeur artistique qui avait collaboré au Bruce Beresford allait dans le sens contraire. Son boulot, qui datait d'il y a dix ans, m'a paru bien démodé. Tellement de bons films de science-fiction étaient sortis depuis, **Blade Runner, Outland, 2010**... On avait vraiment l'impression de regarder des planches de la bande dessinée Barbarella !

M.M.: *Avant d'élaborer les décors, avez-vous planché sur la topographie de Mars ?*

W.S.: Paul Verhoeven et moi avons passé deux ou trois jours à étudier les différents programmes spaciaux de la NASA à Houston. Nous avons visité toutes les installations, nous avons rencontré des scientifiques impliqués dans un projet américano-soviétique visant un voyage sur Mars. Nous avons discuté de l'atmosphère de cette planète, de la crédibilité technique du scénario de **Total Recall**. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'il était tout à fait plausible à ce niveau. C'est ainsi que toute l'architecture martienne se base sur la roche rouge. Elle protège des radiations solaires et compose également tous les intérieurs. C'est le type de matériau pratique et économique que les colons pourraient utiliser.

M.M.: *Et vous pensez demeurer totalement réaliste en anticipant ainsi sur le futur ?*

W.S.: De par sa nature, Paul Verhoeven aime avoir toujours un pied dans la réalité. Il ne veut pas donner des images fausses, il ne veut pas avoir l'air trop délirant... Il s'est donc montré très pointilleux sur la conception futuriste, même s'il n'est pas vraiment très à l'aise dans cette matière. Je devais donc lui soumettre mes idées, le convaincre de leur bien fondé, faire accepter mes concepts par la discussion. C'est seulement après que Paul commençait à se sentir à l'aise. Je n'ai eu aucun problème pour me projeter dans le futur, pour définir cinématographiquement ce qui pourrait arriver dans 900 ans comme avec **Total Recall**. Paul était toujours là pour veiller à ce que le film repose sur un minimum de réalité.

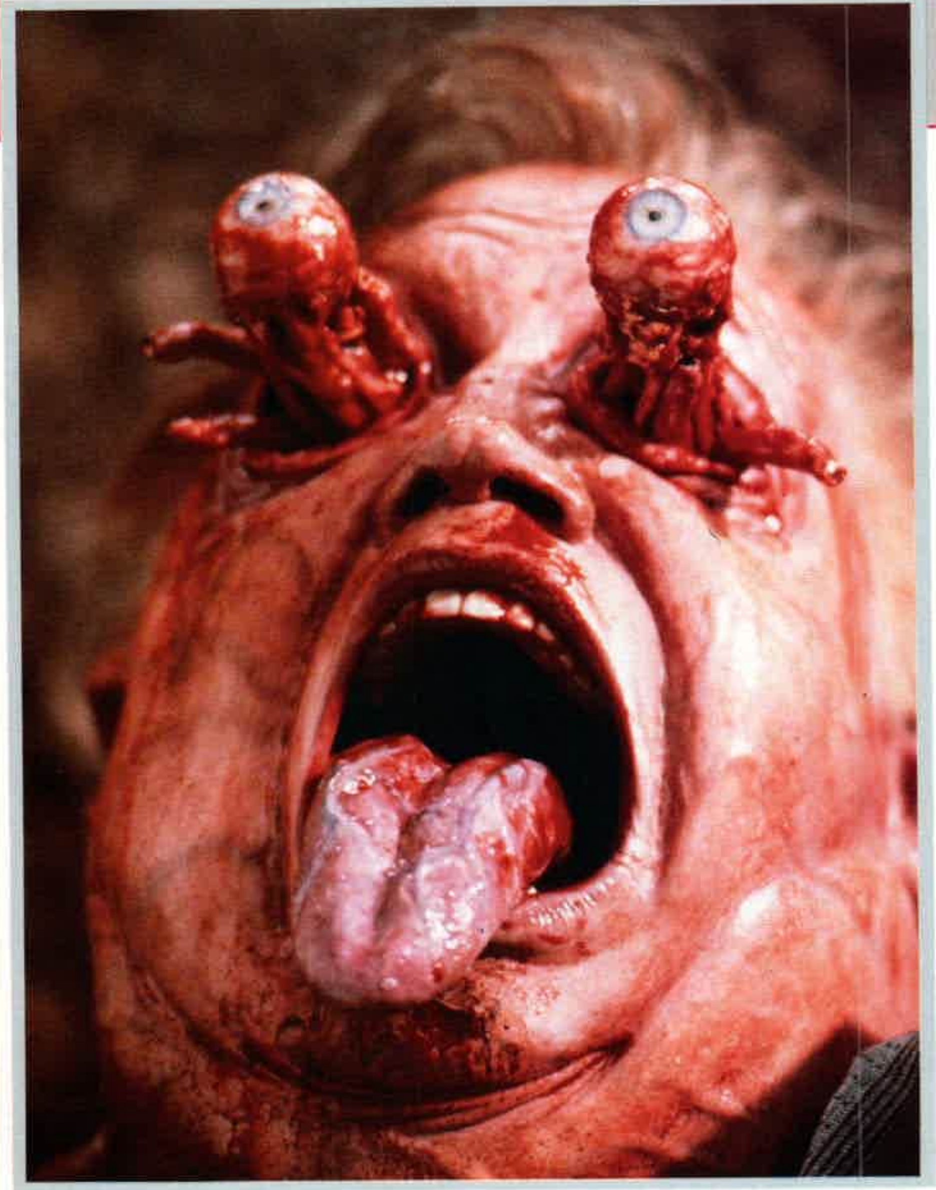


M.M.: *Pourquoi avoir tourné* **Total Recall** *à Mexico ?*

W.S.: Les studios mexicains possèdent toute une batterie de plateaux immenses qu'il est impossible de trouver à Los Angeles. Nous avions besoin de neuf grands plateaux. La réalisation de **Total Recall** a occupé tous les studios. La seconde raison du tournage à Mexico est économique. La main d'œuvre s'avère nettement moins chère là-bas. Les producteurs apprécient beaucoup ce genre de choses. Néanmoins, tourner à Mexico m'a posé quelques problèmes car il n'y avait rien de très futuriste. Mexico est vraiment une ville du 20ème siècle. Il a donc fallu faire venir l'ensemble des décors des Etats-Unis.

M.M.: *Et cela a coûté cher ?*

W.S.: Oh oui. Mais il existait des compensations. Le métal, par exemple, ne vaut presque rien au Mexique. On a donc cons-



Les effets de la l'atmosphère martienne sur le corps humain. Une planète plutôt gore !

De la grosse mama dont le visage se divise en segments horizontaux à la manière d'un store vénitien (dans le premier script, Arnold coiffait banalement un casque qui diffusait l'image d'un autre visage) à la colonie de mutants, le travail de Rob Bottin contribue à la réussite de **Total Recall**. A écouter l'artiste, ces prouesses sont à la portée du premier petit bricoleur venu. "*Pour les effets spéciaux de maquillages, je commence par exécuter un moulage du visage de l'acteur, puis j'applique diverses couches d'argile pour en modifier l'aspect. Ensuite, j'en tire un nouveau moulage qui sert à exécuter des prothèses de caoutchouc que je colle sur le visage du comédien. Le processus demande de huit jours à quatre mois de travail. Les effets animatroniques - des créatures dont les mouvements sont contrôlés par câbles - ont nécessité jusqu'à sept mois de préparation. Certaines créatures sont le résultat d'un ensemble complexe de maquillage, de mouvements télécommandés, d'électronique et de vidéo. Nous nous sommes attachés à recréer fidèlement le mouvement des muscles ou certains détails, comme la bave qui coule de la bouche de Kuato, grâce à de petits tubes glissés sous la peau*". Les effets spéciaux de maquillage de **Total Recall** sont multiples, certains classiques (les visages de mutants), d'autres révolutionnaires (Kuato). "*Les maquillages du film sont tellement variés. Je ne me suis pas juste consacré à des transformations, à des prothèses de maquillage, à des effets mécaniques, à des effets horrifiques, mais à tout cela en même temps. Je ne pense que j'y serais arrivé seul ; j'ai une équipe formidable, la meilleure au monde. L'effet de la grosse femme nous a demandé des mois et des mois de tâtonnement afin de détecter toutes les erreurs pour que tout fonctionne correctement*". Alors, Rob Bottin simple maquilleur, simple employé ? Pas du tout. Il se définit clairement comme quelqu'un qui aide le metteur en scène à raconter une histoire...



truit les décors avec du vrai métal. Les soudeurs travaillaient jour et nuit. Cela fut appréciable de bâtir un autre monde avec des matériaux bien solides. Généralement, on emploie du plastique peint ou du contreplaqué !

M.M.: *Un plateau aussi important que celui de* **Total Recall** *ne doit pas être évident à maîtriser ?*

W.S.: Non. Les soucis étaient nombreux. A commencer par la production qui exerçait de fortes pressions sur les différents départements du film. Les problèmes provenaient en fait du gigantisme du projet : **Total Recall** avait plusieurs "têtes" ! Il y avait de trois à quatre unités qui, parfois, tournaient sur huit plateaux différents. Il y avait de surcroît une deuxième équipe, une équipe uniquement pour le fond bleu, une équipe pour les cascades, une deuxième équipe pour le fond bleu... Quel cirque ce fut ! Mais le tournage a été vraiment excitant. Je me suis bien amusé.

M.M.: *La profusion d'effets spéciaux semble néanmoins être une cause permanente de problèmes...*

W.S.: Dans **Total Recall**, vous pouvez presque trouver un effet spécial par plan, que ce soit un fond bleu, une peinture sur verre, une miniature... Au départ, j'ai établi une maquette de chaque décor, et j'en discutais avec l'équipe chargée des fonds bleus, de manière à ce qu'elle puisse ensuite incruster les effets visuels. Vraiment dur. Il fallait également tenir compte des effets physiques qui faisaient exploser les plateaux ! Nos réunions de production étaient plutôt excitantes ; nous étions cinq groupes qui essayaient de faire marcher une scène.

M.M.: *Et qu'arrive-t-il aux décors après tournage ?*

W.S.: Si on trouvait les rushes d'une scène convaincants, on détruisait immédiatement le décor dans lequel elle se déroulait. On aménageait aussitôt le plateau pour la séquence suivante. On a construit 44 gros décors sur seulement 8 ou 9 plateaux. Dès que la séquence était bouclée, on démontait l'ensemble, on reconstruisait un autre décor qui pouvait servir pendant une semaine. On n'avait pas le temps de s'attendrir. Il fallait foncer. Il m'est arrivé de pousser des gens hors d'un plateau pour que le décor soit prêt le lendemain. Mon département possédait son propre calendrier sur **Total Recall** mais il n'était pas possible d'agir sans le feu vert de *la production*.

M.M.: *Avez-vous été influencé dans la conception des décors de* **Total Recall** *?*

W.S.: Plusieurs films m'ont influencé. Surtout les films de science-fiction japonais et l'architecture futuriste telle qu'on se l'imaginait dans les années 20, **Métropolis** par exemple. Je me suis aussi servi de concepts architecturaux européens de ces 100 dernières années. En les regardant de telle ou telle manière, on peut aisément les insérer dans un univers de science-fiction.

Propos recueillis par **Mars TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

FONDS BLEUS

Parallèlement aux effets spéciaux de maquillage de Rob Bottin, la société *Dream Quest Images* donnait naissance à une petite partie de la planète Mars. 22 semaines durant, les 100 personnes de *Dream Quest* construisaient des maquettes gigantesques, peaufinaient des peintures sur verre décrivant la surface de Mars, préparaient les immenses fonds bleus nécessaires à une quantité impressionnante de plans. *"Dans la plupart des films fantastiques ou de science-fiction, l'emploi du fond bleu est très limité. Généralement, toutes les scènes l'utilisant sont tournées sur un seul et unique plateau. Par contre, dans* **Total Recall**, *nous avions un fond bleu disponible sur chaque plateau, et 60 prises de vue individuelles pour comédien sur fond bleu. La dimension exceptionnelle des plus grands (121 X 18 mètres) nous a permis de multiplier les plans d'ensemble sur le même plateau"* explique Eric Brevig, l'un des ténors de *Dream Quest*.
Autre aspect de la confection minutieuse des effets spéciaux visuels : les maquettes. *"Le travail sur maquettes a été complété aux Etats-Unis durant la post-production. Ces modèles réduits, en fait, n'avaient rien de miniatures. Il s'agissait de constructions de 12 à 18 mètres de long, représentant des extérieurs"*. En effet, les maquettes de **Total Recall** sont réellement impressionnantes. Ciselées dans les moindres détails, elles représentent notamment la cité minière érigée sur les flancs du canyon, le générateur nucléaire... Comment éviter un certain "décalage" entre les maquettes et les prises de vue réelles ? Grâce à une caméra assistée par ordinateur, lequel garde en mémoire les mouvements d'appareil pour pouvoir les reproduire quelques mois plus tard pendant la post-production à Los Angeles. C'est ainsi que l'intéraction entre le truqué et le réel est parfaite, naturelle. Lorsque la caméra de Paul Verhoeven s'envole pour montrer



Johnny Taxi, Rob Bottin et Paul Verhoeven.

Arnold Schwarzenegger dans un train circulant à la surface de Mars, le cap du simple effet spécial est franchi. Ceux de **Total Recall** fonctionnent si bien qu'ils passent sans lourdeur, sans qu'on soit contraint d'abuser de "ooohhh" et de "aaahhh" pour les apprécier.

Cyrille GIRAUD

SAILOR et LULA

Quatre ans de silence entre *Blue Velvet*, Grand Prix du Festival d'Avoriaz, et ce *Sailor et Lula*, Palme d'Or à Cannes. David Lynch tourne peu mais frappe fort. Onirique, fantasmagorique, flamboyant, violent, drôle, en constante apesanteur, *Sailor et Lula* ne serait après tout que l'ultime version du *Magicien d'Oz* !

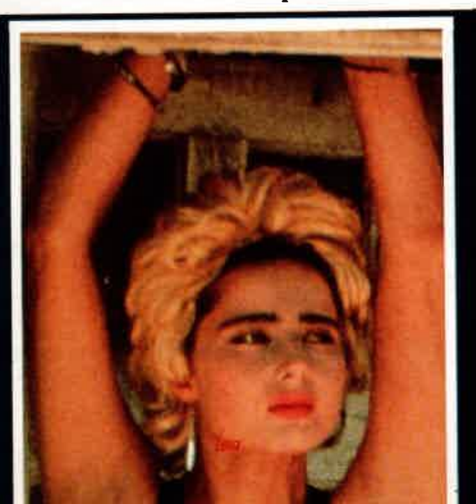
David Lynch est malade des boyaux de la tête. Diagnostic du corps médical : faire des films, écrire des chansons, peindre des toiles... Et plonger tête baissée dans les limbes. Depuis cette merveille de candeur perverse qu'est **Blue Velvet**, David Lynch a vaille que vaille tenté de mettre sur pied des projets aussi déraisonnables que **Ronny Rocket**, parcours déjanté d'un petit bonhomme haut comme trois pommes et branché sur du courant alternatif. **Sailor et Lula** ne l'est pas moins. Palme d'Or du dernier Festival de Cannes, il dérape régulièrement dans cette "twilight zone" que David Lynch affectionne particulièrement. Par de petits riens, des détails anodins, des personnages hantés, fantasmagoriques, à la recherche d'un Saint Graal hypothétique. Sailor et Lula à la recherche de l'amour absolu sur les routes écrasées de soleil de l'Amérique profonde par exemple...

ODYSSEE ROCK

A 23 ans, Sailor purge une peine de prison pour avoir défoncé le crâne de Bob Ray Lemon. Vêtu d'une veste en peau de serpent "symbole de son individualisme", Sailor retrouve la liberté. Et Lula. Et Marietta, la mère de la jeune femme. "Viens baiser la mère de Lula" lui demanda cette dernière, ivre, dans les toilettes pour hommes avant la mort de Bob Ray Lemon. Dès lors, elle poursuit Sailor d'une haine tenace. Par tous les moyens, elle essaie de séparer les amants. En vain.
Sailor et Lula fuient sa vindicte. Mais tout est bon pour Marietta afin d'obtenir le retour de sa fille. Elle contacte le détective Johnny Farragut, un soupirant de longue date, puis le gangster Marcello Santos, un tueur impitoyable. Ses oiseaux de proie fondent sur les amants, innocents au centre d'un monde perverti, tandis que des souvenirs resurgissent. La mort sanglante de Bob Ray Lemon, la mort du père de Lula qui s'est suicidé en s'arrosant d'essence, le viol de Lula par son gros oncle Pooch, la disparition de celui-ci dans un spectaculaire accident de voiture... Des flammes encore.
Sailor et Lula n'est pas un film de sable et de poussière, de bitume et de carrosseries rutilantes. Road movie incandescent, à la fois frappé de torpeur et gavé de cette adrénaline qui marque les meilleurs films d'action américains, il égraine une ménagerie de personnages abstraits, touchant tous du doigt leur névrose, leur fantasme. Un vieux malfrat libidineux tiré à quatre épingles n'apparaissant jamais à l'écran sans être accompagné de filles aux seins nus, cette crapule de Marcello Santos dont les compétences professionnelles vont jusqu'à la connaissance de l'angle idéal pour tirer une balle dans la tête... Mais le ténor de cette horde sauvage se nomme Bobby Pérou, incarnation même du Mal. "*Ce qui rend Bobby Peru si dangereux, c'est qu'il est en fait une sorte d'oeil pourri qui ne se pose aucune question : il est en paix avec lui-même, il n'a pas de problème avec sa conscience, ce qui tient d'ailleurs du tour de force. C'est un gars qui a la tête sur le billot et qui n'a aucun sentiment de culpabilité*" commente son interprète, Willem Dafoe, qui fut un Jésus violemment vilipendé dans **La Dernière Tentation du Christ**. David Lynch ne choisit jamais ses interprètes par hasard. Pourquoi Willem Dafoe sous la gomina de Pérou ? "*Clark Gable est mort*" répond stoïque le cinéaste. Mais ce n'est pas tout...
Touchante et paumée dans **Blue Velvet**, Isabella Rossellini se métamorphose ici en une sorte de gargouille, de travelo célébrant des sabbats psychédéliques dans une ville au fin fond d'un désert du Texas. Une ville chaude, très chaude. L'antichambre des enfers où sévit Pérou, le corrupteur. Où de grosses matrones nues se pavanent, où des autochtones se livrent à "l'humour", histoire de supporter un environnement déprimant...
Mais David Lynch, naturellement attiré par tout ce qui peut ne pas tourner rond, choisit pour incarner Lula, Laura Dern, et pour Marietta, sa mère dans la vie, Diane Ladd. Un coup tordu d'autant que les rapports entre les deux femmes ne sont pas vraiment clairs. La clarté n'intéresse pas David Lynch. Si elle l'intéresse, c'est pour que celui-ci raye le vernis, soulève le voile des apparences et montre que les plus belles roses fleurissent mieux sur le fumier le plus puant. L'amour fou de Sailor et Lula s'épanouit dans un "monde de merde". Caca, vomi, alcool, sexe et violence sont dans **Sailor et Lula**, ce qui ne l'empêche pas d'être diablement beau et foutrement romantique. Ni de rêver d'aller "au-delà de l'arc-en-ciel".

LE MAGICIEN D'OZ

Sailor et Lula rêvent d'un autre monde. Et c'est sur celui du Magicien d'Oz que se porte leur choix. A la moindre pensée noire, morbide, pessimiste, apparaît, à califourchon sur son balais et coiffée d'un chapeau pointu, la Sorcière de l'Est, ricanante... Sailor envisage de reprendre la route sur "le chemin de briques jaunes" avec 2.500 dollars en poche... Un ivrogne halluciné évoque Toto, le chien de Judy Garland dans le film de Victor Fleming... Sailor offre à son fils un lion de peluche, la réplique d'un certain félin peureux. Celui du film toujours...
Le bestiaire du conte de fée ne serait pas au complet si une jolie fée et sa baguette magique ne venaient prodiguer de bons conseils à un Sailor étalé sur le macadam par une bande de houligans. David Lynch croit dans les vertus du conte de fée, à ces histoires où les bons sont bons, où les méchants atteignent des sommets de cruauté. **Sailor et Lula**, "une comédie violente" selon le cinéaste, appartient à cette catégorie de récit.
David Lynch cadre une cuvette de W.C. lorsque Marietta traite Sailor de merde, David Lynch détaille de grosses mouches sous une mare de dégueulis, David Lynch observe Marietta se tartinant le visage de rouge à lèvre avant de partir dans un rire hystérique... Incompatible avec **Le Magicien d'Oz** ce regard au ras du sol ? L'ogre égorgeait bien toutes ces petites filles dans un conte bien connu, alors ? Et puis plus la saleté, plus la laideur sont présentes, plus la beauté des sentiments est limpide.
David Lynch ressemble à Janus, le dieu à deux visages de la mythologie grecque. L'un regarde le crade, l'autre fixe le propre. Crade et propre s'imbriquaient étroitement dans

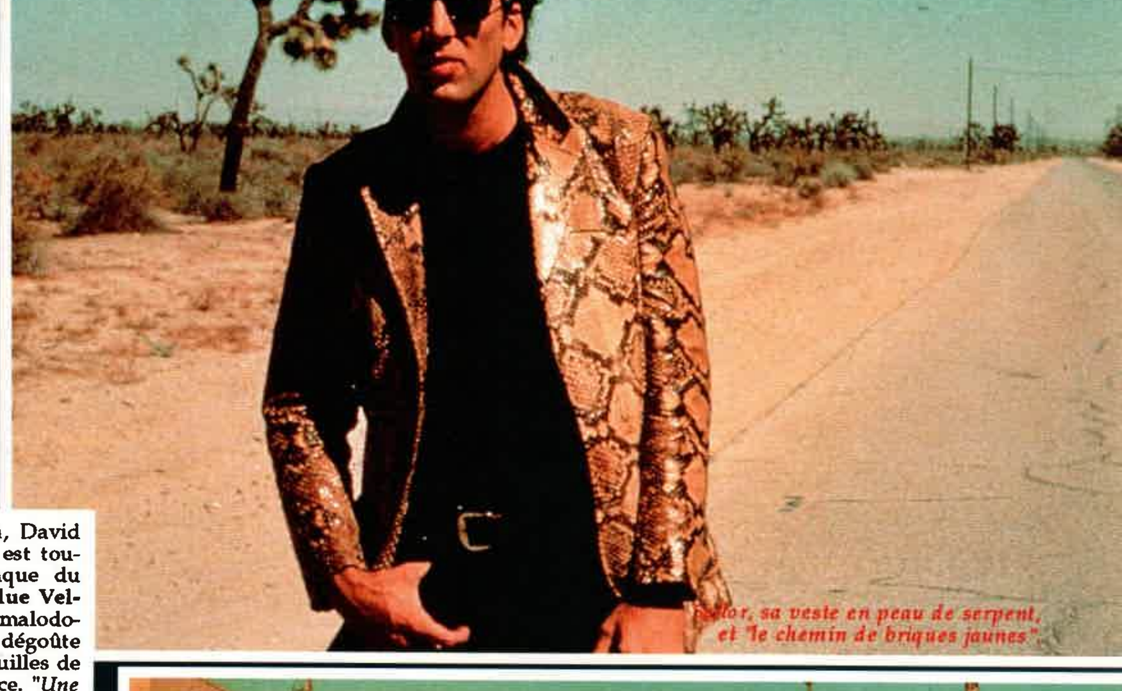








Le mâle en personne, Bobby Pérou (Willem Dafoe).



Sailor, sa veste en peau de serpent, et "le chemin de briques jaunes".

Blue Velvet. Dans **Sailor et Lula**, David Lynch marque la frontière, mais il est toujours fasciné par le versant glauque du velouté. Les "Mysteries of Love" de **Blue Velvet** se parent ici de matières rances malodorantes. Toutefois, **Sailor et Lula** ne dégoûte jamais et ne choquera que les grenouilles de bénitier, les timorés de la pire espèce. "*Une comédie violente*"... David Lynch ponctue **Sailor et Lula** de notes humoristiques... noires évidemment. Lorsque Lula tente de trouver une longueur d'onde diffusant de la musique, son auto-radio énumère une série de faits divers morbides, de catastrophes nationales. "C'est **La Nuit des Morts-Vivants**" hurle-t-elle avant d'aller se déhancher, en compagnie de Sailor, sur le bord de la route. Des moments magiques. Ils sont nombreux dans cette Palme d'Or. Picaresque, pittoresque, lyrique, musical (la bande sonore passe en revue tous les types de musique, des chants tziganes au "Love Me Tender" du King, en passant par les ballades classieuses d'Angelo Badalamenti) ; **Sailor et Lula** entête, envoûte, fourre le nez dans des recoins d'âme rarement dépoussiérés, rarement javellisés. Mais toujours avec une classe et une politesse inédites.

"Puis-je vous déranger un tout petit peu" semble demander David Lynch, dont la chemise d'une blancheur immaculée demeure fermée jusqu'au dernier bouton du col. Mais faites donc...

Marc TOULLEC

Wild at Heart. USA. 1990.
Réal. et scén.: David Lynch d'après le mauvais roman de Barry Gifford.
Dir. Phot.: Fred Elmes.
Mus.: Angelo Badalamenti.
Prod.: Monty Montgomery, Steve Golin et Joni Sighvatsson pour Polygram/ Propaganda.
Int.: Nicholas Cage, Laura Dern, Willem Dafoe, Harry Dean Stanton, Diane Ladd, Isabella Rossellini, Crispin Glover, Freddie Jones, Jack Nance... Dur.: 2 H 07.
Dist.: Bac Films. Sortie nationale prévue le 24 octobre 1990.



Sailor et Lula, à la recherche d'un paradis perdu.





Entre ciel et bitume, une petite place pour le rêve, la fée de Sailor et Lula.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 La Préhistoire au Cinéma, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash. Demons II, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, la Série B.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Elmer, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Cronenberg, Brazil, Invasion L.A., Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Le Fantôme de l'Opéra, Nightbreed, Frankenstein.



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Retour des M.Vivants II.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 The Punisher, Phantasm 1 et II, Avoriaz 89.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall. Entretien : R. Corman.













BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

MAD MOVIES

				23	24	26	27	28	29
30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
40	41	42	43	44	45	46	47	48	49
50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
60	61	62	63	64	65			37HS	

IMPACT

		1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24	25	26	

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

The Return of the Curse of the Revenge of... euh... Mayonnaise of the Son of

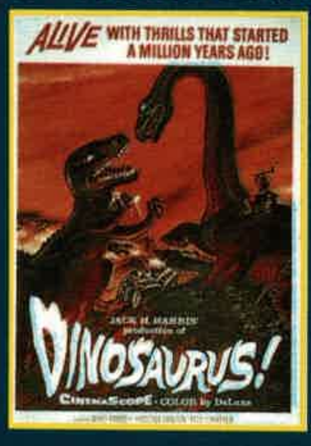
THE

CRAIGNOS MONSTERS

chapitre 6: the massacre









On pensait le délit de sale gueule définitivement tombé en désuétude, mais c'était compter sans l'inspiration prolifique des maquilleurs en délire et l'imagination fertile des producteurs en folie. Tous ces dangereux individus sont recherchés à travers la galaxie. Merci de faire passer le message...

THE LOST WORLD (Le Monde Perdu)

1925. U.S.A. De Harry Hoyt. Avec Lewis Stone, Bessie Love et Wallace Beery.

S'embrasser dans le cou tout en dansant la lambada, croyez-moi, c'est très difficile. J'ai souvent mordu des gens, comme ça ! Et il faut tout le talent d'un Willis O'Brien (huit ans avant **King Kong**) pour rendre une pareille scène crédible.
Tirée du roman d'Arthur Conan Doyle, cette histoire montre le Pr. Challenger et son expédition explorer un plateau inconnu du Brésil (d'où la lambada, vous suivez ?) et y rencontrer de gigantesques sauriens ayant survécu à travers les âges. Face à tant de merveilles ils restent sans voix (ça tombe bien, il s'agit d'un film muet...), puis se décident à ramener l'un d'eux à Londres d'où il va aussitôt s'échapper. Après les démolitions d'usage, prétextes à de très réussis effets spéciaux, la bête reprendra son autonomie en s'enfuyant par le fleuve pour rejoindre la mer. Après le monde perdu, voilà qu'on perd aussi le brontosaure, quelle poisse, alors !





LE VOYAGE DANS LA LUNE

1902. France. De Georges Méliès. Avec Méliès, Victor André, Henri Delannoy.

Dans un souci de vaste exploration du phénomène cinéma, nous remontons presque 90 ans en arrière pour y découvrir l'ancêtre du film de space-opéra. Cette féerie en tableaux digne du Châtelet raconte le parcours d'un groupe de voyageurs, partis en fusée tirée d'un canon, et rencontrant sur la Lune de vilains sélénites (photo) qu'ils massacrent à grands coups de parapluie. Ces derniers explosant alors littéralement dans un nuage de fumée (mais non, pas les parapluies...). Il ne suffira plus qu'à pousser la fusée vers le vide pour retomber naturellement sur la Terre. Ca c'est de la SF, alors... Et pas n'importe laquelle : de la SF française, en plus !

CURSE OF THE FACELESS MAN

1958. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Richard Anderson, Elaine Edwards et Bob Bryant.

Dans les ruines de Pompéi, les curieuses fouilles des archéologues (attention à bien prononcer...) mettent à jour le corps d'un homme enseveli par l'éruption de qui vous savez. Il s'agit d'un ancien gladiateur et celui-ci, suivant la trame bien attendrissante des momies ramenées à la vie, reporte une passion vieille de 2000 ans sur une jeune femme contemporaine qu'il prend pour l'ancienne (vous suivez ou pas ?). Complètement disjoncté, le brave homme essaie maintenant de la convaincre de la prochaine éruption du Vésuve (le malheureux, excusez-le, sa montre retarde). Le scénariste, jugeant sans doute le métrage suffisant, décide soudain que l'eau de mer sera fatale à notre ressuscité et l'exécute sans autre forme de procès.



KING KONG VS. GODZILLA

1962. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Tadao Takashisma et Kenji Sahara.

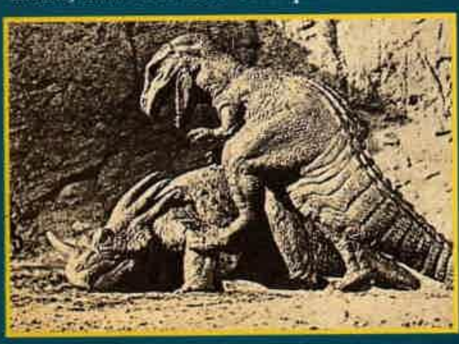
Cette brave bête jouant au petit train, vous l'avez tous reconnue, c'est King Kong qu'une expédition japonaise vient de ramener de son île de Skull Island. Evidemment l'animal, qui connait ses classiques, s'échappe aussitôt et détruit tout.
De son côté, Godzilla sort d'une léthargie datant de la fin de son second film et, en se dégourdissant les jambes, détruit tout. Oui, lui aussi ! Les Japonais, très contrariés, tentent bien de les abattre à coups de gros boum boum, mais rien n'y fait. L'un d'eux conçoit alors l'idée charmante d'exciter les deux monstres, afin qu'ils se combattent :
- Euh, dis donc, Godzilla, y'a King Kong qu'a dit, comme ça, que t'étais un gros con !
- Ouah l'autre, attends tu vas voir sa gueule...
Je traduis très approximativement, bien sûr, mais toujours est-il que démarre alors le plus titanesque des combats dont Godzilla sortira finalement vainqueur. Sauf dans la version U.S. où nos yankees bidouillèrent le montage afin de laisser la victoire à King Kong, un héros plus typiquement américain. Naïf, mais touchant, non ?

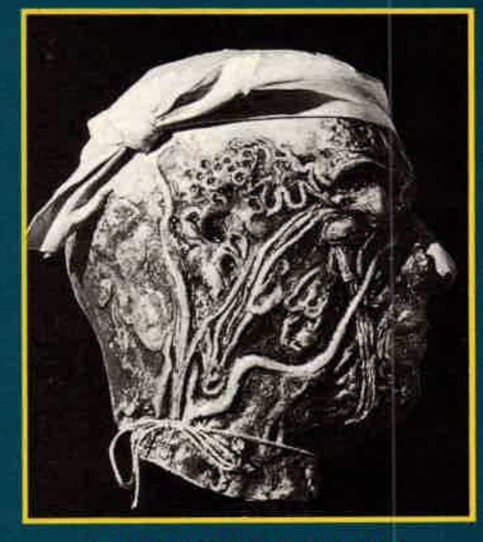


THE VALLEY OF GWANGI

1968. U.S.A. De James O'Connolly. Avec James Franciscus, Richard Carlson et G. Golan.

Au secours, arrêtez tout, les lecteurs vous regardent ! Ah ce sont vraiment des bêtes... Ces mastodontes délurés se livrent en fait bataille dans cette très réjouissante aventure dont Willis O'Brien, concepteur du **King Kong** original, eut le premier l'idée. Ce fut son élève, Ray Harryhausen, qui s'en occupa finalement, sur une trame empruntant les grandes lignes du même **King Kong**, mais transposée sous une forme western. Un dinosaure, ramené à la civilisation et exposé dans un cirque, s'échappera bien entendu pour semer une panique raisonnable, jusqu'à ce qu'on se décide à le brûler en pleine église. Evidemment, ça fait toujours une église de moins, mais c'est bien triste pour l'animal.

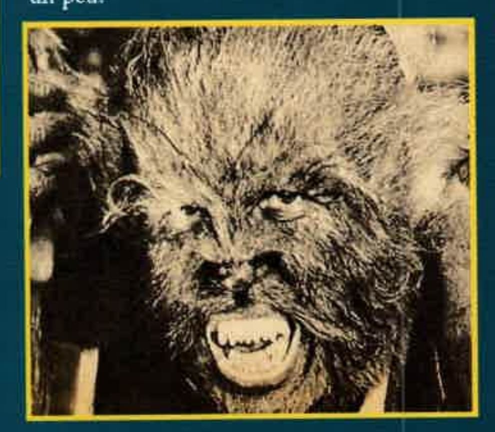




THE PROJECTED MAN

1966. G.B.. De Ian Curteis. Avec Bryant Halliday, Mary Peach et Tracy Crisp.

Le professeur Steiner, ayant sans doute vu projeter **La Mouche**, projette à son tour de téléporter des trucs au moyen d'un rayon laser. "Et pourquoi pas moi, zut, alors..." Ignorant, le pauvre, que pour transporter la matière, un bon quinze tonnes en état de marche ferait tout aussi bien l'affaire. Bref, ça fonctionne à peu près sur un cochon d'Inde et le bon Steiner rentre alors lui-même dans la machine infernale. "Non, ne fais pas ça, au secours !", hurle le public... Peine perdue, il n'écoute personne.
Comble de malchance, on lui a saboté son expérience - des communistes vraisemblablement - et le malheureux va ressortir dans un état pas possible que seule une photo pourrait décrire. Il tente bien d'arranger les choses en arborant fièrement un très joli bonnet de nuit, mais quand même, ça craint un peu.



THE WEREWOLF

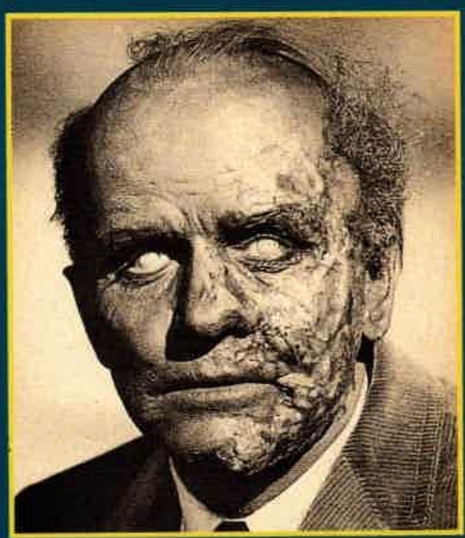
1956. U.S.A. De Fred F. Sears. Avec Steven Ritch, Don Megowan et Joyce Holden.

Deux savants expérimentent une drogue censée guérir des sujets atteints par les radiations atomiques. Ils traitent un peu abusivement un cobaye humain qui, à la grande surprise de tout le monde, et surtout de l'intéressé lui-même, se transforme en loup-garou. Il s'enfuit, fait peur à quelques badauds de rencontre, avant de se faire descendre lamentablement par la police qui passait par là.
Il s'agit sans doute du monstre le plus triste et le moins chanceux de la création. Il a des ennuis de famille, il se plante en voiture, est blessé, perd la mémoire, puis se retrouve loup-garou et n'en finit jamais de pleurer sur son sort. Pour un peu on lui caresserait bien la tête à coups de "ouh, qu'il est beau avec tous ses poils, comme il est mignon le gros ouaff ouaff... Ah, mais dites donc, c'est qu'en plus il mord, le salaud !"

THE NIGHT WALKER

1964. U.S.A. De William Castle. Avec Robert Taylor, Barbara Stanwyck et Rochelle Hudson.

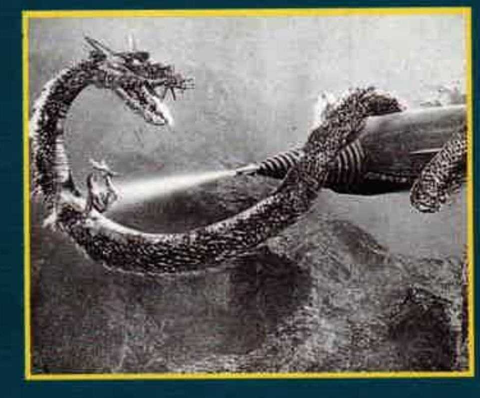
L'héroïne profite lâchement de la cécité de son conjoint pour se faire son amant (et réciproquement, d'ailleurs !). Le couple s'ébattant tranquille, suivant la formule facile et rassurante du fameux "pas vu, pas pris" ! Hélas, le mari a beau être aveugle, il n'est pas sourd, et la jeune femme commet justement l'imprudence de parler de son amant durant son sommeil.
Plus tard, le mari meurt dans une explosion à son laboratoire. Très culpabilisée, la jeune femme va alors vivre de terrifiants cauchemars de plus en plus réels, où elle voit l'époux défiguré revenir la hanter et l'accuser. William Castle, se prenant pour Hitchcock, nous apprend qu'il s'agissait d'une machination visant à la faire passer pour folle, et ainsi récupérer son argent. Heureusement que la censeur veillait, dites donc. Hein ? Ah oui, le censeur, c'est pareil...

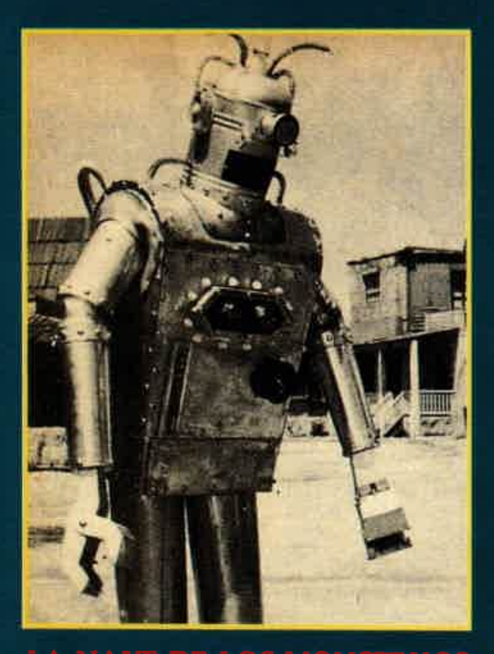


ATARAGON

1964. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Yoko Fujiyama, Hiroshi Koisumi et Yu Fujiki.

Depuis une vingtaine d'années, un capitaine de l'armée nippone prépare la revanche de son pays en construisant un sous-marin atomique géant, capable de voler, de forer le sol, de lancer un rayon réfrigérant et accessoirement de servir aussi de sous-marin, ce qui n'est furieusement pas con. De plus, comme il l'a appelé du même nom que le titre du film, ça tombe tout à fait bien.
Là-dessus, l'Atlantide, suite à notre douloureuse question du numéro précédent, se signale aux humains en annonçant sans rire qu'elle prendra, comme ça, le contrôle de la planète. L'Ataragon devra donc partir en guerre et combattre en passant le Dieu Manda, un serpent gigantesque et peu jovial auquel le sous-marin réservera un accueil particulièrement glacial. L'Atlantide disparaîtra une nouvelle fois dans les flots, nous laissant tous dans un désespoir irracontable.





LA NAVE DE LOS MONSTRUOS

1959. Mexique. De Rogelio Gonzalez. Avec Lorena Velasquez et Ana Bertha Lopez.

Nous avons déjà évoqué ce film, mais il eut été dommage d'ignorer plus longtemps ce digne représentant de la robotique en folie trop furtivement aperçu au second plan dans notre n°59. Quand il est de bonne humeur ce métallogène man, tout droit issu des vieux sérials d'antan, répond au doux nom de Tor. Il fait partie du curieux équipage extraterrestre d'un vaisseau spacial collectant des curiosités animales à travers la galaxie (cyclopes, hommes-poissons, australopithèques, tarquemoulèques, léonzitronoptères et autres monstres du genre).
Les cinéphiles chanceux l'avaient déjà repéré dans **El Robot Humano** (de Rafael Portillo, 1957), où il affrontait une terrible momie astèque qui finissait par le mettre proprement en pièces. Mais le rusé producteur mexicain sut très vite en rafistoler les morceaux. Ah Mexico, Mexiiiiiiiiiico...



LASERBLAST (Rayon Laser)

1977. U.S.A. De Michael Rae. Avec Kim Mitford, Keenan Wynn et Roddy McDowall.

Un jeune homme trouve une arme curieuse dans le désert qui, en s'incrustant à son bras qu'elle prolonge, le transforme en ce personnage aussi verdâtre que l'incroyable Hulk. Alors pris d'une folie destructrice, il massacre tout ce qui bouge en provoquant force incendies et explosions. Après quoi, il revient à son état normal, en l'occurrence de jeune homme assez niais. Les dégâts vont rapidement s'interrompre lorsque deux petites créatures aliennes à tête de tortue, mais sans la carapace, viendront reprendre au héros l'arme atomique oubliée par elles sur le sol terrestre. Un film drôle, vu les personnages caricaturaux, et aussi charmant, grâce aux créatures animées par le talentueux Dave Allen, mais doucement nul quand même...

THE MASK (Les Yeux de l'Enfer)

1961. Canada. De Julian Roffman. Avec Paul Stevens, Claudette Nevins et Bill Walker.

Une plaisante expérience où l'intéractivité joue à fond entre le spectateur et les personnages. En effet, le récit relate le pouvoir infernal d'un masque ancien permettant de vivre des scènes modérément terrifiantes : un trio d'illuminés traîne une jeune femme pour la sacrifier sur un autel ("Non, vous êtes trop moches, je ne monte pas à l'autel avec vous", proteste-t-elle...) ou bien une ghoule décharnée mène un cercueil à travers une mer noyée de brumes. Ces quelques séquences, tournées en 3D, interviennent lorsque le héros voit à travers le masque, ce qui le pousse au crime, tandis qu'une voix off très "j'en fais trop, mais c'est pour votre bien" ordonne "mettez le masque, mettez le masque !" (en fait, les lunettes distribuées à l'entrée). Hormis cet intérêt restreint et des effets reliefs réussis, le film se perd dans les considérations ridicules du héros à la recherche de son inconscient et de ses pulsions meurtrières. Qu'il les retrouve vite et qu'on en finisse...

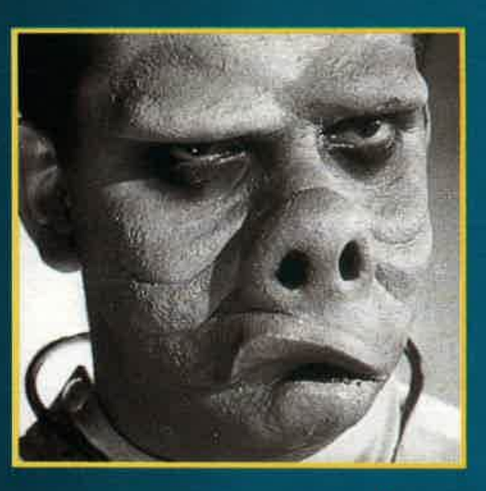


CASTLE OF EVIL

1966. U.S.A. De Francis D. Lyon. Avec Scott Brady, Virginia Mayo et Hugh Marlowe.

Kovec, un savant fou, défiguré lors de fumeuses expériences, vient de décéder dans son île. C'est vrai que c'est triste, mais là n'est pas le sujet. Aussitôt, ses héritiers surgissent ventre à terre au château familial, appâtés par la fortune du défunt.
Hélas, ces chers appâtés (génial, non ?) vont tomber sous les coups d'un robot meurtrier créé par Kovec à son image, c'est-à-dire très très moche. Un malheur n'arrivant jamais seul, la clause testamentaire stipulant qu'en cas de décès d'un des héritiers, les survivants se partageraient sa part, fait rien qu'à pas arranger les choses. Chacun essayant dès lors de reprogrammer le robot pour qu'il élimine les autres. La pub, jamais en reste, promettait un enterrement gratuit au spectateur qui mourrait de peur à la vision du film. C'était très exagéré, d'autant que rien n'était prévu s'il mourrait plutôt de rire.





THE TWILIGHT ZONE

1960. U.S.A. Epidode Eye of the Beholder*. De Douglas Heyes. Avec Wiliam B. Gordon, Jennifer Howard et Joanna Hayes.*

Voici la tête des gens ordinaires dans un monde futur où les problèmes de différence subsistent toujours. Une jeune femme, sur qui les médecins tentent une ultime greffe afin de lui rendre visage humain, voit arriver avec angoisse le jour où on doit lui retirer ses pansements. Le spectateur la découvre alors très belle et ne comprend pas la réaction terrifiée des docteurs et infirmières. Tout s'explique lorsque nous découvrons le visage, jusqu'ici caché, de tous ces gens, monstres hideux, mais pourtant parfaitement normaux dans cette société futuriste. Elle rejoindra un groupe d'inadaptés physiques à son image, et tâchera de vivre en harmonie avec les siens. Une bien belle illustration de la caverne de Platon, façon SF. Prenez des notes au lieu de rire !



DOCTOR BLOOD'S COFFIN

1961. U.S.A. De Sidney J. Furie. Avec Kieron Moore, Hazel Court et Ian Hunter.

Le docteur Peter Blood (déjà, on sent qu'on n'est pas là pour rigoler...) possède un sens inné des valeurs essentielles, indépendamment de solides talents chirurgicaux. Il utilise le cœur de pauvres hères (à propos, quel hère est-il ?) inutiles à la société pour ressusciter, par des procédés à lui, des personnalités intellectuellement plus intéressantes. Une jeune veuve découvre ses travaux et menace de le dénoncer. Blood lui fait revivre aussitôt son mari, afin de la réduire au silence. Evidemment, le corps se décompose bien un peu, mais enfin, il est là. Hélas le malheureux, visiblement mécontent de l'expérience, va se retourner contre le toubib et tout le monde mourra dans un ensemble touchant. Dallas, à côté d'un truc aussi émouvant, c'est du bêbêteshow, croyez-moi.

THE SCARLET CLUE

1945. U.S.A. De Phil Rosen. Avec Sidney Toler, Manton Morland et Ben Carter.

Déjà que ce n'est pas toujours facile d'arrêter les assassins, mais en plus celui-ci se déguise pour commettre ses méfaits. Y'en a qu'ont vraiment pas l'esprit sportif. Heureusement que Charlie Chan veillait (hé, ho ! Charlie, qu'est-ce que je viens de dire ?). Ce héros célèbre, créé par Earl Derr Biggers et joué alternativement par Sidney Toler et Warner Oland, affronte ici un tueur sadique agressant ses victimes sous l'apparence d'un monstre horrible (oui, si on veut...) et, tel un Fantômas, ramène la gadgétisation à la dimension de l'œuvre d'art criminelle. Il utilise ainsi des capsules de poison, des pièges photo-électriques et autres trucs du genre. Un esthète en quelque sorte. Allez, cours plus vite, Charlie...

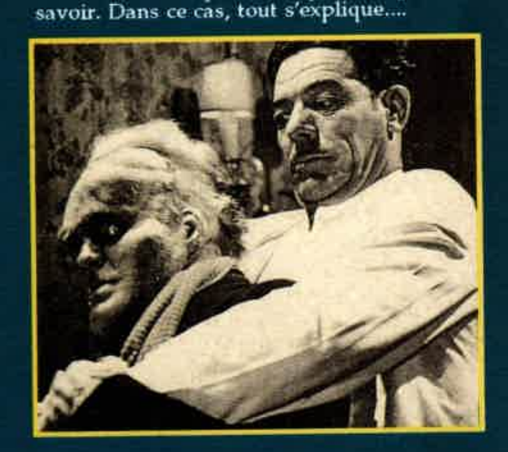


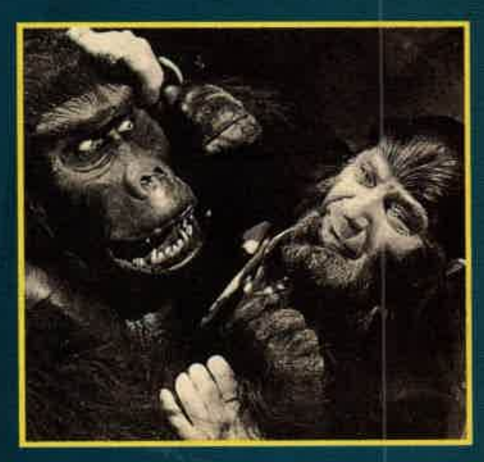
THE MONSTER MAKER

(Créateur de monstres)

1944. U.S.A. De Sam Newfield. Avec John Carroll Naish, Ralph Morgan et Glenn Strange.

En matière de ringardise, Sam Newfield fournit l'échelle de valeur idéale. Le maître étalon parfait. Au simple degré Newfield, le public commence à se gondoler, à un Newfield et demi, il appelle au secours, passé les deux Newfield, il meurt !
Ici, un savant convoite une jeune fille et fait semblant de ne pas voir qu'elle ne veut pas de lui, qu'elle est déjà fiancée et que son père non plus n'est pas d'accord. Pas grave tout ça, il inocule au papa ce mal affreux que représente l'acromégalie (hypertrophie des os du visage et de l'extrémité des membres) pour ainsi forcer son consentement. Heureusement qu'un gorille, élevé par le savant, finira par se fâcher en se retournant contre son maître. On trouve d'ailleurs une quantité de singes dans l'œuvre du maître (**Nabonga, White Pongo, The Flying Serpent, The Lost Continent**, etc...). Newfield lui-même n'était peut-être qu'un singe, allez savoir. Dans ce cas, tout s'explique....

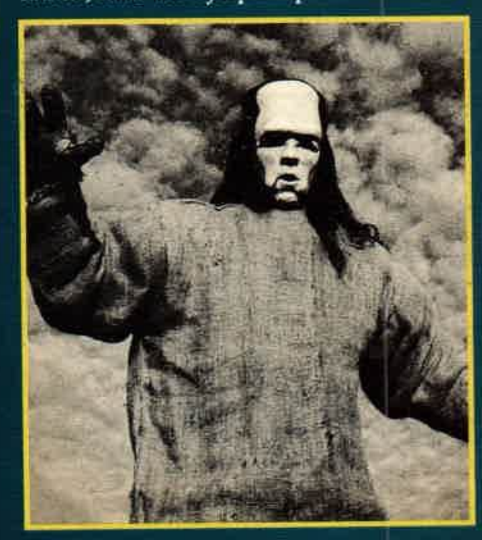




THE APE MAN

1943. U.S.A. De William Beaudine. Avec Wallace Ford, Bela Lugosi et Louise Currie.

Bela Lugosi en savant illuminé (à droite !), s'injecte, pour une raison encore assez inidentifiée, de la mœlle de gorille. Il devient alors une sorte de loup-gorillou (tiens, ça sonne moins bien que loup-garou...), puis envoie son propre singe et esclave tuer des gens afin de récupérer de la mœlle humaine qui, il l'espère tout du moins, le fera revenir à l'état normal (pour les personnes n'ayant pas tout compris, je reçois entre 15 et 16 heures). Le final verra notre homme succomber dans les bras de son gorille.
Un pur produit de la firme *Monogram* en pleine folie. On pardonne pour ce gag gigantesque du mystérieux personnage surveillant l'action à travers la fenêtre pendant tout le film, et qui nous déclare à la fin : "Je suis le gars qui a écrit cette histoire" ! Burlesque, fauché, mais très sympathique.



TORTICOLA CONTRE FRANKENSBERG

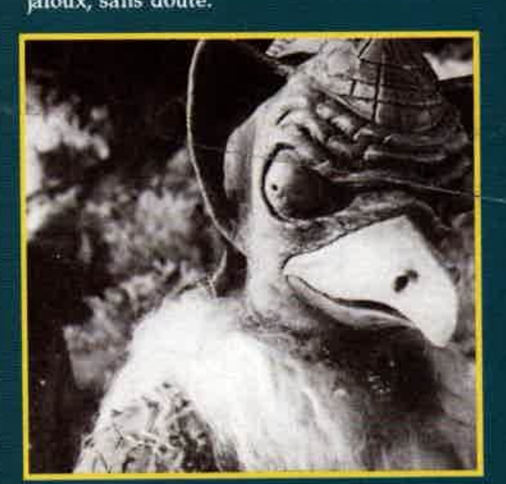
1952. France. De Paul Paviot. Avec Roger Blin, Michel Piccoli et Véra Norman.

Si l'on prétendait, comme ça à jeun, que cette étrangeuse créature de Frankenstein cache en fait Michel Piccoli, personne ne nous croirait. Quel dommage, car c'est bien lui dans ce moyen métrage parodique (très moyen d'ailleurs...) fort assez justement ignoré.
Le Dr. Frankensberg, dans son château en Poméranie, se livre à de laborieuses expériences dont la futilité n'échappe guère (si je peux vous être futile à quelque chose, n'hésitez pas). Il crée ainsi un chat qui parle, un homme qui miaule et ce vilain Torticola dans lequel il compte transférer le sang de sa nièce, la délicieuse Lorelei. Tournée à la manière des vieux serials, l'œuvre se veut drôle et référentielle, mais n'apparaît en fait que très étrangeuse (quoi, ça n'existe pas étrangeuse ? Ah ben elle est bonne celle-là... Bon, mettez bizarreuse à la place, alors...).

GARGOYLES

1972. U.S.A. Film TV. De B.W.L. Norton. Avec Cornel Wilde, Jennifer Salt et Bernie Casey.

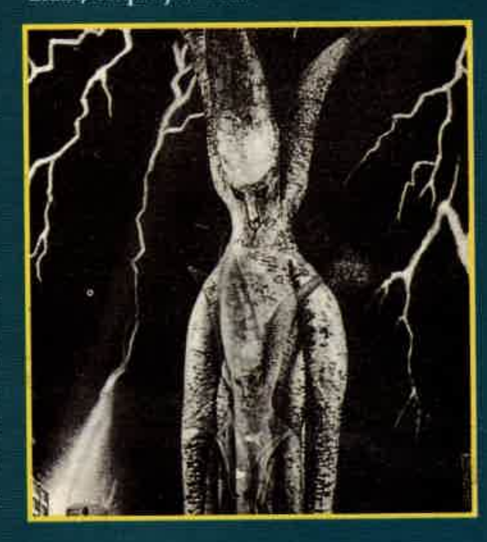
Une race préhistorique de créatures ailées, à mi-chemin entre l'anthropomorphe et le reptile, rêve de venir conquérir notre planète. Vous savez ce que c'est, on est tellement bien ici... Heureusement, on les reconnaît tout de suite et il ne restera plus à notre héros de Cornel Wilde que d'aller les déloger du désert où elles ont élu domicile. Privées de désert, les pauvres bêtes succomberont assez tragiquement.
Mine de rien, ces bestioles valurent à Ellis Berman et Stan Winston, leurs concepteurs, un *Emmy* (Oscar de la TV) pour leur originalité et leur vraisemblance. Sur la qualité du film lui-même, en revanche, les critiques se montraient largement plus réservés. Des jaloux, sans doute.



GAMERA VS. VIRAS

1968. Japon. De Kenji Yuasa. Avec Kojiro Hongo, Tora Takatsuka et Kurl Crane.

Attention, tout le monde regarde bien la Gamera, on va pouvoir commencer. Cette tortue géante rencontrée dans les Craignos du numéro précédent revient, pour la quatrième de ses aventures, affronter l'affreux Viras (voir photo. Pas beau, hein ?). Il s'agit d'un monstre, muni de six bras et d'une tête prolongée de trois tentacules, qui, lui aussi, se décide à envahir la Terre. Pas moyen de rester tranquille un moment. Et la sieste, alors ? Non content de nous envoyer ce Viras, de vilains extraterrestres s'emparent. aussi de l'esprit de Gamera de façon à retourner le monstre contre nous. Heureusement, deux enfants Japonais vont le délivrer de l'influence alienne. Celui-ci pourra alors affronter le terrible Viras et renvoyer tout le monde chez lui avec accusé de réception. Petit détail : les deux gamins sont encore plus insupportables que les monstres géants. Enfin, ce que j'en dis...





DOCTOR CYCLOPS

1940. U.S.A. De Ernest B. Schoedsack. Avec Albert Dekker, Janice Logan et Thomas Coley.

- Chérie, j'ai rétréci les personnages !
- Très bien, mais pourrais-tu rétrécir aussi le vilain crocodile qui nous attend en bas ?

Le Dr. Thorkel utilise le radium et la désintégration nucléaire pour réduire les êtres à des dimensions ridicules. Le groupe de héros, victime de l'expérience, va tenter de s'emparer du talon d'Achille de leur tortionnaire : ses lunettes. Ce dernier tombera finalement dans un puits de mine, et nos personnages n'auront plus qu'à reprendre l'expérience, mais cette fois à l'envers. Et à la surprise générale, ça marche...

Dans une scène, qu'on dirait calquée, Schoedsack, n'oubliant pas qu'il co-réalisa le **King Kong** de 1933, ne résiste pas à l'envie de fourrer l'héroïne (...), minuscule, dans la patte géante du méchant docteur. On a les fantasmes qu'on peut...



VOODOO ISLAND

1957. U.S.A. De Réginald Le Borg. Avec Boris Karloff, Beverly Tyler et Elisha Cook.

On envoie une équipe d'étude sur une petite île en vue d'y construire un super hôtel. Et elle disparaît complètement. Moche, alors ! Pas découragé, on envoie une seconde expédition plus spécifiquement au fait des problèmes occultes, car on pense que la première est tombée victime du culte vaudou. A partir de là tout va mal : des gens se transforment en zombies, d'autres se font dévorés par les plantes carnivores, l'héroïne se casse un ongle et les indigènes commencent à regarder les survivants d'un petit air bizarre. Avec emphase, le final entonne un couplet écologique en diable, car on s'aperçoit que l'abandon du beau projet touristique fera cesser la malédiction. A vue de nez, la contagion n'a pas encore envahi les clubs Med, mais prions quand même, on ne sait jamais...

HOUSE OF WAX

(L'Homme au Masque de Cire)
1953. U.S.A. De André De Toth. Avec Vincent Price, Phyllis Kirk et Charles Buchinski.

Qui ose ainsi copier le célèbre **Lectures Diaboliques** ? Tant pis, dénonçons-le, c'est **L'Homme au Masque De Cire**. Et ceci, notez-le bien, 36 ans avant le modèle. Un vrai miracle... Comment a-t-il fait ?

Notre héros, défiguré à la suite d'un incendie, pratique la sculpture sans peine en plongeant ses victimes dans un bain de cire et en les façonnant à son idée. Il arbore à la ville une honnête figure de Vincent Price normal, mais un incident révélera qu'il ne s'agit que d'un masque cachant son horrible physionomie (ne pas rater le bruit du visage de cire se brisant sous les coups d'une petite main féminine). Charles Bronson, l'assistant fidèle, se cache lui aussi sous le nom de Charles Buchinski, qu'il utilisait au tout début de sa carrière.



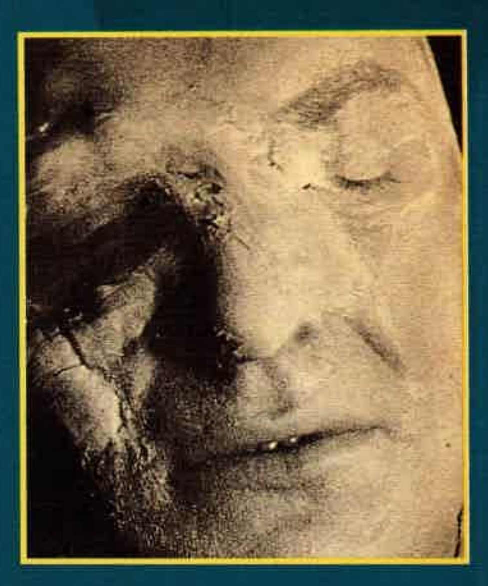
VARAN THE UNBELIEVABLE

1958. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Myron Healy, Kozo Nomura et Ayumi Somoda.

Des industriels peu scrupuleux balancent joyeusement des déchets dans les eaux d'un lagon. Et voilà que surgit soudain des profondeurs quelque chose d'encore plus effroyable qu'une Annie Cordy bramant Tata Yoyo : en l'occurrence un monstre très mécontent de recevoir sans arrêt des ordures sur la tête, et désirant faire valoir ses droits au titre de la convention collective des co-propriétaires.

Suivant le scénario interchangeable des grands monstres japonais, la créature commence à tout casser tandis que les militaires lui catapultent toute sorte de choses : missiles, roquettes, bombes diverses, cacahuètes grillées... Mais hélas rien n'y fait. Alors que les politiques se concertent : "Faut-il l'expédier dans l'espace ? Ou bien appeler Godzilla ? Et si on essayait plutôt de la faire rire en lui lisant les dernières conclusions du Comité Central du PCF ?", la bête majestueuse décide de retrouver son gîte sans autres explications superflues. Le message anti-pollution sera-t-il entendu ? Comment ? Parlez plus fort...





CURSE OF THE FLY

1965. G.B. De Don Sharp. Avec Brian Donlevy, George Baker et Carole Gray.

Suite aux désolantes expériences déjà évoquées dans nos chapitres précédents (on se souvient des malheurs arrivant sur **The Fly** et **Return of the Fly**), un savant (Brian Donlevy, le Quatermass des deux premiers de la série) reprend vaillamment le flambeau et parvient sensiblement aux mêmes résultats, et pire encore, car les sujets arrivent cette fois au second télépôle en état de chair purulente, tels des zombies recombinés. Stoïque, notre homme enferme les pauvres mutants dans un hangar, tout en tentant d'améliorer le système. Au bout de 90 minutes, la police trouve que ça commence quand même à bien faire, et notre savant tente alors de s'échapper à l'aide de sa jolie machine. Hélas il se perdra dans la quatrième dimension, où on le recherche encore activement.



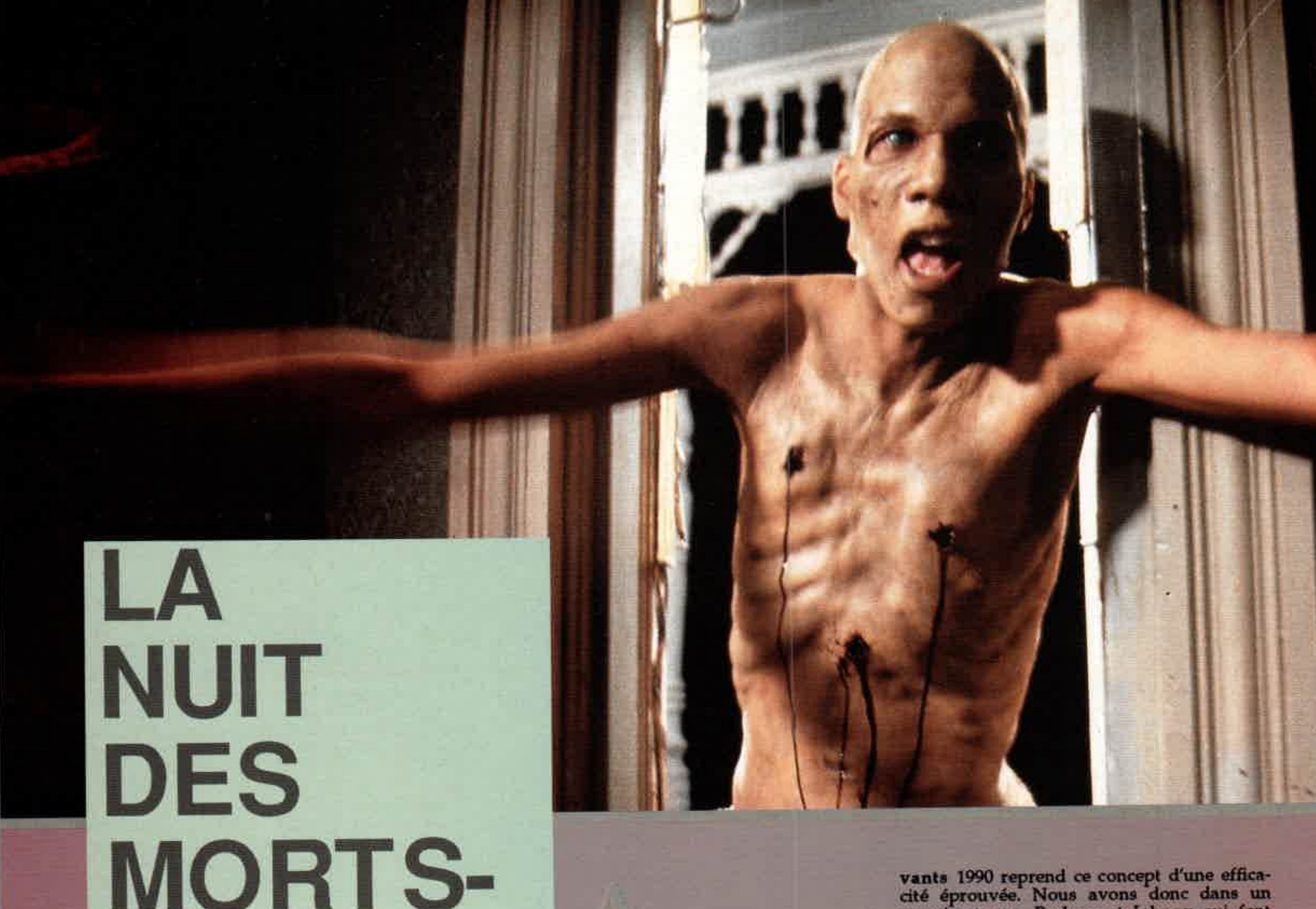
THESEE ET LE MINOTAURE

1960. Italie. De Silvio Amado. Avec Bob Mathias, Rosanna Schiaffino et Rick Battaglia.

Comme le disait si bien le Minotaure : "J'attends un coup de fil d'Ariane, figurez-vous que je me sens une très grosse envie de Thésée"... C'est vrai qu'il a l'air gentil, comme ça, mais avec lui faut Pasiphaé (bon d'accord, j'arrête...).

Le film nous conte donc la classique histoire de Thésée, ici confronté à deux Ariane, l'une bonne et l'autre pas (c'est comme nos fusées, tiens !), qui saura se débarrasser de l'une tout en sauvant la seconde des griffes du monstre, fruit des amours tumultueuses de la reine Pasiphaé et d'un beau taureau fringant. Ce n'était pas de sa faute, le taureau lui avait dit qu'il venait de la part des Dieux. Classique, mais très efficace. Moi-même j'utilise assez souvent ce truc infaillible...

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**



LA NUIT DES MORTS-VIVANTS

A la question "Quelles sont les différences entre **La Nuit des Morts-Vivants** 1968 et **La Nuit des Morts-Vivants** 1990 ?", Tom Savini répond sans hésiter *"la couleur"*. Une raison qui en vaut bien une autre à vrai dire. Et puis tous les classiques du fantastique ont récemment écopé de remakes plus ou moins valables. Ne manquait plus que le chef-d'oeuvre de George Romero, cet inusable objet de culte. *"L'idée de réaliser ce remake vient de George Romero. Il est propriétaire du titre et avait besoin d'argent"* continue Tom Savini. L'entreprise commence à sentir sérieusement l'odeur fétide du billet vert. *"Le premier film avait environ coûté 60.000 dollars et celui-ci revient à quatre millions et demi de dollars. Nous avons pu réaliser des trucs impossibles il y a vingt ans"*. Tom Savini remonte le débat d'un cran. Mais à la lecture du synopsis, les choses se gâtent de nouveau. Visiblement les histoires sont rigoureusement identiques. Pas une virgule n'a été déplacée. *"Les scénarios sont les mêmes, mais celui de mon remake réserve néanmoins quelques surprises de taille"*. Tom Savini paraît conscient du danger. Il conserve la structure, l'ossature de l'original et rajoute çà et là des détails croustillants, des cartons spectaculaires, des chairs pantelantes...

on remet ça

Il faut croire que l'histoire de **La Nuit des Morts-Vivants** résiste particulièrement bien à l'épreuve du temps. Classique et directe, elle offre une situation qui sera quelques années après celle de **Zombie** et du **Jour des Morts-Vivants**. La fuite de quelques survivants devant des cadavres ambulants, le siège d'un endroit fortifié et un dénouement rapide qui pourrait servir de prologue au film suivant. **La Nuit des Morts-Vivants** 1990 reprend ce concept d'une efficacité éprouvée. Nous avons donc dans un premier temps Barbara et Johnny qui font route vers un cimetière un peu perdu de Pensylvanie où repose en paix leur vieille mère. Johnny, grand amateur de plaisanteries macabres, ne cesse de charrier sa soeur. "Ils viennent te prendre, Barbara" gémit-il dans des contorsions à la Boris Karloff. Johnny ne croit pas si bien dire. Tandis qu'il débite ses vannes d'outre-tombe, une étrange silhouette apparaît et s'approche de lui. Le jeune homme sera la première victime du mort-vivant. Barbara s'enfuit à travers la campagne, trouve refuge dans une cabane déjà investie par une poignée de fuyards. Conflits de personnalités, organisation défensive... La nuit tombe et les morts-vivants passent à l'attaque... Vous connaissez les images : des zombies bouffant goulûment la viande humaine, des mains et des bras passant entre les planches cloutées sur les fenêtres pour aggriper les assiégés... Mises en scène avec talent, ces images seront efficaces comme au premier jour. Répétées sans conviction, elles seront à peine dignes de la plus mauvaise des imitations italiennes de **Zombie** !

un autre sang

Tom Savini a largement apporté son tribut au gore. Des éclatements de têtes de **Zombie** aux coups de cutter de Joe Spinell dans **Maniac** en passant par les égorgements de **Vendredi 13**, il connaît le refrain. Trop bien sans doute. A force de refaire les sempiternels effets dégueulasses, Tom Savini s'est lassé. Notre homme aspire de temps à autre à la comédie (le plus souvent chez Romero évidemment) mais songe surtout depuis longtemps à tourner son premier long métrage pour le cinéma. Il fait ses classes sur un épisode de ***Histoires d'un Autre Monde*** (***Tales from the Dark Side***, série produite par Romero justement) et passe maintenant à la vitesse supérieure. Mettre en scène un remake de **La Nuit des Morts-**



La mode étant aux suites, remakes et suites de remakes, George Romero ravale la façade à sa glorieuse *Nuit des Morts-Vivants*. De la couleur, des cadavres en provenance directe de la table d'opération d'un médecin légiste, et une réalisation assurée par Tom Savini, maquilleur passé maître dans l'art et la manière de zigouiller son voisin...

Vivants est à la fois une tâche ingrate (les comparaisons avec l'original seront lapidaires dans tous les cas) et stimulante. Des personnages qui se bouffent entre eux, au sens figuré, tandis qu'à l'extérieur des morts en villégiature ne songent qu'à les bouffer, au sens propre. Huis clos, affrontements psychologiques et physiques, climats noctures, violence... Tout pour affirmer un talent de metteur en scène, tout également pour dénoncer l'absence de talent. Tom Savini ne tient pas trop à étiqueter sa **Nuit des Morts-Vivants** à lui rayon gore craspec. Il la veut "*Hitchockienne, basée davantage sur le suspense que sur l'horreur*". Louable intention. N'empêche que l'horreur est bien là, surtout mitonnée par deux des meilleurs assistants du maquilleur Savini, Everett Burrell et John Vulich. "*Nous avons d'abord rendu visite au médecin légiste de Pittsburgh. Il a pratiqué des autopsies en notre présence. Les corps étaient exposés à l'air libre. Les employés de la morgue les appelaient "les puants" parce qu'ils sentaient vraiment mauvais. L'expérience a été incroyable. L'un des cadavres était d'un vert lumineux, pas d'un bleu tirant sur le vert, mais d'un vert vif. Dans* **La Nuit des Morts-Vivants**, *nous avons essayé d'apporter une réelle sensibilité à cet environnement. Nous n'avons rien fait au hasard*" commente Everett Burrell. A vrai dire, Burrell commence à connaître les macchabées puisque, sous la tutelle de Tom Savini, il en avait déjà observés pour les besoins du **Jour des Morts-Vivants**. "*Après la mort, nous rapetissons. C'est pourquoi nous avons utilisé des prothèses pour les oreilles. Elles se devaient d'être surdimentionnées. Je ne pense que l'on puisse faire encore peur en montrant des zombies décharnés ou squelettiques. Un total réalisme est bien plus terrifiant*" continue le maquilleur. De la putréfaction oui, mais point de gros bouillons dans **La Nuit des Morts-Vivants** 90. "*Il ne s'agit pas d'un film d'horreur*" insiste d'ailleurs Tom Savini. "*Ce film ne ressemble que très peu à* **Zombie**. *Tom Savini voulait un sang noir dégoulinant des plaies plutôt que des geysers à la George Romero. Cela correspond à la demande actuelle du public. Les gens en ont assez de voir des effets sanglants. D'ailleurs, les distributeurs y sont opposés.* **Massacre à la Tronçonneuse III** *a connu assez d'ennuis pour qu'on en tienne rigueur*". Les amateurs de gore pur et dur ne verront donc pas leur soif étanchée par Tom Savini et sa fine équipe de croque-morts. Les passions se sont essentiellement orientées vers la morphologie des morts-vivants. Des passions poussées jusqu'à la maniaquerie. "*Tom Savini désirait surtout donner une texture particulière aux cadavres. L'un des macchabées possède une armature métallique autour de la jambe, un autre a, sur son crâne chauve, des lignes artistiquement dessinées. Tous ces détails donnent une certaine authenticité aux zombies*" conclut John Vulich. Alors que faut-il attendre de cette nouvelle **Nuit des Morts-Vivants** ? Moins de gore que prévu assurément, mais toujours un déluge d'effets spéciaux, de petites choses bien crades. En comparaison, les morts-vivants de **Zombie** et du **Jour des Morts-Vivants** pétaient la forme. Ceux de Tom Savini ont le teint malade, les membres raidis et la peau parcheminée. Est-ce là toute la différence ? Réponse à la fin de l'année !



Marc TOULLEC

LUCIO FULCI:

ADIEUX AU GORE

Début octobre sortiront directement en vidéo **Les Fantômes de Sodome** et **Soupçons de Mort**, deux des derniers Lucio Fulci, le "Maître de l'Horreur". Mais Fulci délaisse ses chers zombies et les hectolitres d'hémoglobine autrefois d'usage... Le "Maître de l'Horreur" voulait devenir "Maître du Suspense". Calife à la place du calife...

La carrière de Lucio Fulci se divise en trois périodes. Il y a d'abord la partie grosses comédies typiquement italiennes où un tandem de comiques locaux, Ciccio et Ingrassia, concourait aux gags les plus débiles. Ensuite, se trouve la période prolixe dans lequel le western cohabite avec le drame historique. C'est seulement après ce passage éclectique que Lucio Fulci trouve sa voie : le fantastique gothique façon transalpine. **L'Emmurée Vivante, L'Enfer des Zombies, L'Au-Delà, La Maison Près du Cimetière, Frayeurs**... Parallèlement, Fulci touche à l'héroïc-fantasy, à la science-fiction. Echec. Il palpe aussi l'érotisme. Mieux. Et tombe gravement malade. Un cancer de l'estomac l'amaigrit de manière spectaculaire, en fait un mort-vivant dont la seule caractérisque est un estomac énorme. Malgré sa maladie, Fulci reste actif. On le voit en doudoune à Avoriaz vanter les mérites (on se demandera toujours lesquels) de son **Enigma**. Bavard, Fulci conspue les producteurs de son **Zombie 3**, le directeur de la photo d'**Enigma**, les gros budgets de Dario Argento et l'avarisme de ses promoteurs... Malade physiquement, le cinéaste italien a l'esprit lucide. Personne ne donnait cher de sa peau après la sortie d'**Enigma** sur le tournage duquel il fut hospitalisé à la suite d'une séquence épuisante. Et le miracle est arrivé. Lucio Fulci guérit et reprend avidement sa carrière dans le fantastique. "*Le cinéma, c'est tout ce qui me reste*" disait-il à Avoriaz. Le désir de continuer à tourner l'a peut-être bien sauvé de la tombe...

LES FANTOMES DE SODOME

Avec **Les Fantômes de Sodome**, Lucio Fulci renoue avec le thème antédiluvien de la maison hantée. Cette jolie villa perdue dans la campagne italienne a été à la veille de la fin de la Deuxième Guerre Mondiale le théâtre de la débauche nazie. Une demi-douzaine d'officiers nazis forniquaient frénétiquement avec des gretchens lubriques. Zizique sur granophone, du champagne coulant à flot, de la cocaïne plein les narines... Les serviteurs du Troisième Reich ne se refusaient rien, y compris le film de leur petite fiesta, un film qu'ils projetaient ensuite dans une autre fête. Malheureusement, les alliés envoient quelques bombes sur la villa. Les nazis baiseurs meurent. Ce n'est que 45 ans plus tard que des teenagers férus de planche à voile passent par là et subissent la malédiction. Au-delà de la tombe, la soif de sexe des morts ne s'est guère atténuée. Ils possèdent les jeunes gens, histoire de continuer à s'envoyer à l'air... Les victimes tentent bien de s'enfuir mais toutes les routes empruntées ramènent à la villa...



Exit le gore, Lucio Fulci s'adonne désormais au suspense, aux ambiances vénéneuses. Après une exposition qui s'apparente aux "pornos nazis" du milieu des années 70 (dont **Salon Kitty** et **Portier de Nuit** sont les modèles), le cinéaste enferme ses teenagers dans des décors douillets d'où surgissent les "fantômes de Sodome" (aucun rapport avec **Salo et les 120 Jours de Sodome**). Si le mot "Sodome" vous fait saliver, évitez le film ; les débordements sexuels des allemands demeurent on ne peut plus traditionnels, hormis une boule de billard envoyée de façon vicelarde... Question horreur sanguinolente, Lucio Fulci limite les frais. Un cadavre pourrit à grande vitesse dans des suintements peu ragoûtants de matières jaunâtres et la poitrine d'une gretchen explose sous la pression de mains peloteuses ! Les zombies semblent bien mieux au placard. Grand fan d'Hitchcock, Lucio Fulci fonde ses deux nouveaux films sur l'angoisse, l'attente et les coups de théâtre. D'ailleurs, il est largement suggéré que tout **Les Fantômes de Sodome** ne pourrait être qu'une hallucination collective. Par contre, le cauchemar de **Soupçons de Mort** est réservé à un seul homme...



SOUPCONS DE MORT

Lester Parson est un homme cultivé, méthodique, soyeux. Il apprécie tout particulièrement la musique classique, la bonne cuisine. Et le jeu où il perd régulièrement tout son argent. Il n'existe pour lui qu'un seul moyen de gagner rapidement de grosses sommes. Séduire de jolies et jeunes veuves afin de les tuer pour s'approprier leur fortune. Lester Parson mène donc une existence paisible entre les casinos, les champs de course et les caves dans lesquelles il découpe les cadavres de ses compagnes. Tout cela pourrait continuer longtemps si Lester n'avait pas désormais un solide concurrent. L'inconnu commet de grossières erreurs et laisse derrière lui des indices compromettants. La police arrive ainsi à reconstituer un portrait robot du tueur, lequel ressemble étrangement à Lester. Aux abois, ce dernier s'aperçoit également qu'il ne projette plus aucune ombre à terre. Tous ses crimes à lui sont littéralement plagiés par le concurrent mystérieux. Paniqué, Lester Parson se laisse tenter par une ravissante veuve, mais l'étau se resserre autour de lui...

Pas mal du tout. Comme dans **Les Fantômes de Sodome**, Lucio Fulci oublie quelque peu la tripaille et les gros bouillons sanglants. Il sort néanmoins du placard une petite tronçonneuse (merci la publicité pour le marque McCullogh visible en gros caractères sur l'engin). Toute l'intrigue de **Soupçons de Mort** se base sur le sentiment de culpabilité d'un homme, d'abord présenté comme un monument de cynisme, une espèce de Barbe Bleue, de coureur de dots victime de sa passion du jeu. Presque intimiste, et proche, dans sa description du meurtre, du film malade de Joe D'Amato, **Blue Holocaust**. Fulci prend du recul avec l'horreur viscérale. Il se veut désormais cérébral. D'ailleurs, son dernier essai tout récemment sorti en Italie, **Nightmare Concert**, met en scène un réalisateur de films d'horreur ne distinguant plus réalité et fiction. Et qui l'interprète ? Lucio Fulci bien sûr !

Cyrille GIRAUD

I Fantasmi di Sodoma. Italie. 1989. Réal.: Lucio Fulci. Scén.: Lucio Fulci et Carlo Alberto Alfieri. Dir. Phot.: Silvano Tessicini. Mus.: Cordio. Prod.: Alpha Cinematographica. Int.: Robert Egon, Teresa Razzauti, Alan Johnson, Gilda Germano... Dur.: 1H 25. Dist. vidéo : Kara Films.

Quando Alice Ruppe lo Specchio. Italie. 1989. Réal.: Lucio Fulci. Scén.: Lucio Fulci et Carlo Alberto Alfieri. Dir. Phot.: Silvano Tessicini. Mus.: Cordio. Int.: Brett Halsey, Ulla Kerova, Sasha Darwin, Ria De Simone... Dur.: 1H 30. Dist. vidéo.: Kara Films.



L'ANGE DES TENEBRES

Un film à problèmes. Tourné voici quatre ans, **L'Ange des Ténèbres** a vu son final entièrement modifié par des séquences additionnelles, afin de paraître plus vendeur. Ce qui fait que des effets spéciaux visuels assez classiques ont disparu au profit de gros maquillages et d'un monstre monté sur roulette dû à Bob Keen (**Hellraiser**).
Un jeune prêtre débarque dans une petite bourgade où des disciples égorgent des religieux. Le curé affronte le démon logé dans le corps d'une jeune innocente. Celle-ci joue de ses charmes afin de corrompre l'ecclésiastique...
Sans grand rapport avec **L'Exorciste et La Malédiction** malgré ce que soutient la pub, **L'Ange des Ténèbres** se déroule dans une ambiance trouble, sombre et angoissante, accentuée par une photographie constamment embuée. Dommage que la grosse artillerie horrifique des dernières minutes ne détruise le film. Evidemment, le tripatouillage a été effectué sans l'accord du metteur en scène, lequel s'est justement appliqué à ne pas céder à la tentation du gore.

The Unholy. USA. 1987. Réal.: Camilo Vila. Int.: Ben Cross, Ned Beatty, Hal Holbrook, Trevor Howard... Dist.: Delta.

STUFF

Jamais à cours d'imagination, Larry Cohen, après avoir relâché un monstre aztèque sur New York (**Epouvante sur New York**), donné un frère jumeau au Christ (**Meurtres sous Contrôle**)... pédale dans le yaourt. Le "stuff" est un dessert qui consume son consommateur, ce qui nous vaut quelques décompositions gratinées à souhait. Gros succès de marketing, le produit en question croît et se développe au désespoir d'un espion industriel payé pour découvrir son secret de fabrication. Il découvre, horrifié, ses propriétés dévastatrices. Seule solution pour lutter contre la prolifération blobesque du yaourt : l'armée, dirigée par un colonel facho à qui l'on raconte que c'est la méthode utilisée par les communistes pour empoisonner l'Amérique. Film d'horreur parodique, **The Stuff** est un hommage appuyé aux films de SF des années cinquante, avec des effets spéciaux performants et un humour à s'en lécher les babines.



The Stuff. U.S.A. 1985. Réal.: Larry Cohen. Int.: Michael Moriarty, Andrea Marcovicci, Patrick O'Neal. Distr.: C.B.S. Fox.

CYCLONE

Abandonnant la chair humaine, J. Combs (**Re-Animator**) se passionne pour la mécanique d'une moto futuriste révolutionnaire. L'engin est, de plus, muni d'un "transformateur" (qui est en quelque sorte un succédané du "biglotron" cher à Pierre Dac) : un dispositif secret qui pourrait changer l'univers. Bigre ! Le tout est convoité par une nuée de personnes, dont des Japonais, bien sûr. Et tout ce beau monde se pourchasse et se trahit à tour de bras que ça en devient un gag ; on ne peut plus se fier à personne. Le film est dédié au cascadeur Dar Robinson qui mourut sur le tournage et le côté action frénétique du film lui est sûrement redevable. Fred Olen Ray nous avait habitués à plus fauché et ce **Cyclone** souffle dans la bonne direction.

US.A. 1987. Réal.: Fred Olen Ray. Int.: Jeffrey Combs, Heather Thomas, Martin Landau, Martine Beswick, Robert Quarry. Dist.: Scherzo.



CYCLONE

HOUSE OF BLOOD

Tourné sous le titre **Pranks,** ce petit film n'apporte pas grand chose de neuf au psycho-killer. Resté mettre de l'ordre au collège après l'année scolaire, un groupe de teenagers est décimé par un tueur mystérieux. Les soupçons se portent rapidement sur un adolescent qui vit isolé dans les environs... Mais vous vous doutez bien que le pauvre gars n'y est pour rien. Le final est, bien entendu, surprenant et cynique, ce qui donne quelque saveur à ce produit de série. Les effets gore sont dans la bonne moyenne.

The Dorm that Dripped Blood. U.S.A. 1981. Réal.: Jeff Obrow et Stephen Carpenter. Int.: Daphne Zuniga, Laurie Lapinski. Distr.: Delta Vidéo.



LE PLOMBIER

Débutant comme un sketche de Fernand Raynaud : "Qui c'est ? C'est le plombier", ce téléfilm donne plutôt dans l'humour noir. L'intrusion de l'artisan dans la vie quotidienne d'une femme travaillant à domicile prendra des dimensions insoupçonnables au départ. Jouant en huis-clos au chat et à la souris, le duo s'épie, se méfie, se ment, s'enfonce dans l'absurde. La confrontation est montée en épingle car la femme n'arrive à intéresser personne à son problème et le plombier semble mener le jeu. Dans le même ordre d'idée, on a retrouvé un ton comparable dans l'excellent de **Terreur à Domicile**, de G. P. Cosmatos. A recommander aux amateurs d'insolite quotidien et aux nombreux fans de Peter Weir qui révélait déjà une forte personnalité.

The Plumber. Australie. 1980. Réal.: Peter Weir. Int.: Judy Morris, Ivar Kants, Robert Coleby. Dist.: Delta Vidéo.

LES SEIGNEURS DES ABIMES

A la croisée de **Cocoon** et de **Abyss** cette production Roger Corman (que l'on retrouve dans un petit rôle) a les qualités et les défauts auxquels on s'attend. Petit budget qui impose des restrictions au niveau des décors ; les effets spéciaux rudimentaires mais appliqués ne frisent quand même pas l'indigence. Les dialogues auraient gagnés à être réduits... Mais Corman connaît admirablement son boulot et l'ensemble se tient. Une race extraterrestre ayant quitté sa planète, pour venir vivre dans la profondeur des océans, s'inquiète de ce que la race humaine, après avoir détruit la surface de la Terre, s'apprête à faire maintenant sous les mers. Les E.T. ressemblent à des raies géantes aux yeux rouges et proposent une alliance aux hommes de bonne volonté. Beau message pacifiste et écologique non dénué d'une naïveté sympathique.

***Lords of the Deep**. U.S.A. 1989. Réal.: Mary Ann Fisher. SPFX : Mark Williams. Int.: Bradford Dillman, Roger Corman. Dist.: Film Office.*

AMITYVILLE 4

Amityville 4 est un dissident de la série officielle **Amityville**, mais aussi un téléfilm supérieur à la moyenne. Réalisé par le brillant Sandor Stern (**Schizo Dream**), cette séquelle illégale s'éloigne vite de la célèbre maison hantée pour choisir une nouvelle demeure, plus estivale, ainsi qu'une nouvelle famille typiquement américaine. Un curieux lampadaire habité par le diable assure la liaison.
Après un exorcisme dans la tradition mené par un bataillon de prêtres armés de goupillons, **Amityville** donne dans le classique suspense de maison hantée. Conscient de la portée toute relative du sujet, Sandor Stern tente de ne pas verser dans les classiques poltergeists à base de portes qui claquent. Les péripéties sortent donc de la routine malgré le classiscisme de la réalisation. Une tronçonneuse folle et un bras cadavérique alimentent une histoire ouverte à une nouvelle suite. **Amityville 4**, copie pirate, vaut mieux que les trois très officiels modèles.

***Amityville Horror, The Evil Escapes**. USA. 1989. Réal.: Sandor Stern. Int.: Patty Duke, Jane Wyatt... Dist.: F.I.P.*





ROBOWAR

On ne dira jamais à quel point Bruno Mattéi est un cinéaste important. L'immortel auteur des **Rats de Manhattan** et de **Virus Cannibale**, toujours à l'affût du sujet juteux, pompe **Predator** de la première à la dernière image. Dans la jungle, un groupe de gros bras extermine des guérilleros avant de se faire décimer par un extraterrestre chasseur de têtes ! Le découpage de **Predator** dans une main et la cassette du film dans l'autre, Bruno Mattéi reprend absolument toutes les idées de John McTiernan. Mais Reb Brown remplace Arnold et un grand motard casqué à la **RoboCop** supplante l'alien rasta... Les personnages vocifèrent, profèrent des injures et se menacent copieusement. Bruno Mattéi apprécie particulièrement les rapports haineux. Ringue, servile (Reb Brown va jusqu'à piquer les vannes d'Arnold) et réjouissant dans son emploi de la photocopieuse folle, **RoboWar** est à ranger au rayon des plus beaux nanars de ces dernières années.

Italie. 1988. Réal.: Vincent Dawn (Bruno Mattéi). Int.: Reb Brown, Catherine Hickland, Max Laurel... Dist.: Delta.

MAMAN EST UN LOUP-GAROU

Marchant à pas de loup sur les traces encore fumantes de **Teen Wolf**, cette comédie fantastique est adolescente dans l'âme, bien que l'héroïne soit mère de famille. Tentée par l'adultère, elle se laisse mordre à l'orteil par le séduisant propriétaire d'un magasin d'animaux de compagnie. C'est en fait un loup-garou qui dévore son capital en ingurgitant des souris vivantes.
A partir de là, l'histoire suit consciencieusement toutes les péripéties attendues : poils qui poussent (bonjour l'épilation contrôlée), dents qui s'allongent (bonsoir le dentiste !), etc.... Comme sa fille est une fidèle lectrice de *Fangoria* (ils auraient pu traduire par *Mad Movies*, dans la VF, faut vraiment tout leur dire...), elle va tenter de convaincre son entourage qu'il n'est pas tout à fait normal que sa mère crie "aouh.." chaque fois qu'on lui demande si ça fait longtemps qu'elle n'a pas vu le loup. En dépit de quelques scènes drôles et à cause du sujet modérément original, cette louve-garou n'encombrera pas vos mémoires d'outre-tombe plus d'une soirée... de pleine lune !

***My Mom's a Werewolf**. U.S.A. 1989. Réal.: Michael Fisha. Int.: John Saxon, Susan Blakely, Ruth Buzzi, Katarina Csapary. Distr.: Delta Vidéo.*

LE JEU DU TUEUR

Rien de plus que le remake de **Rayon Laser**, une très modeste série B d'il y a une dizaine d'années. Un adolescent brimé trouve, suite au déraillement d'un convoi militaire, une arme redoutable. Il s'en sert pour se venger de son entourage !
Réalisé par Michael Miner, scénariste du premier **RoboCop**, **Le Jeu du Tueur** vaut beaucoup mieux que son modèle. Le cinéaste s'intéresse autant aux personnages qu'aux effets spectaculaires assez réussis malgré la faiblesse du budget. Presque attachant. Production *Empire*, **Le Jeu du Tueur** échappe à la ringardise commune à la plupart des rejetons de cette firme. A voir donc.



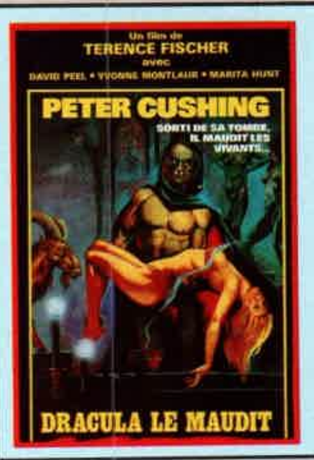
***Deadly Weapon**. USA. 1987. Réal.: Michael Miner. Int.: Rodney Eastman, Kim Walker, Gary Frank, Michael Horse... Dist.: CBS Fox*

Marcel BUREL

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE (2)

Jaquettes détournées, slogans ringards, titres mensongers, ou encore illustrations délirantes, explorons tous ensemble l'univers étrange de la vidéo en folie...

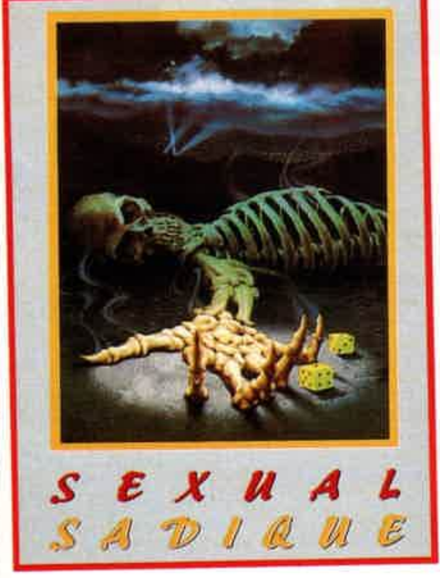
Plus nous avançons sur ce terrain glissant de la vidéo, et plus les écueils nous apparaissent, plus la liste s'allonge des tromperies habituelles et du manque de sérieux de certains distributeurs vidéo.
Pour commencer, signalons une erreur de notre propre fait. Dans le précédent numéro, et dans cette même rubrique, à l'encadré du **Sang du Vampire**, il fallait identifier à la place de ce film un **Santo en el Tesoro de Dracula**, qui lui repiquait allègrement le titre, les crédits techniques, et jusqu'au résumé du scénario. Encore un bel exploit !
Merci à ceux qui ont bien voulu nous apporter leur aide : Rodolphe Laurent, Philippe Terral, Christian Moussy, Tony Besseau, Suzy de Magalhaes, Eric Peretti, Jacques-Hervé Gauthier, et surtout le magasin VidéoClock.
Continuez à rechercher des anomalies, à nous envoyer vos listes de films détournés, et aussi des photocopies couleur des jaquettes en question. La tâche est rude, mais nous vaincrons ensemble.



Sans doute l'exemple le plus célèbre des détournements inattendus. Si vous adorez voir de beaux mâles en cagoules tripoter des femmes nues sous le regard lubrique d'une chèvre complice, inutile de vous déranger, c'est pas ça du tout. N'essayez pas non plus de vous raccrocher à la photo publiée au verso, car ce type en feu cadré à moitié du visage n'a pas davantage de rapport avec ces **Maîtresses de Dracula (Brides of Dracula**, de Terence Fisher) dont il est ici question. Un bien beau film tout de même, fleuron de la grande période *Hammer Film*, à découvrir ou à revoir, de toutes façons.

Parfois les distributeurs ont quand même des excuses. Ben si. Quand ils tombent sur un titre vraiment trop long. Imaginez un film déjà sorti en salles sous l'appellation **Le Médecin Dément de l'Ile de Sang**. Et pourquoi pas **Le Médecin Dément de l'Ile de Sang contre le Fils de Robinson Crusoé et de Vendredi 13**, pendant qu'on y est ? Avouez qu'avec ce **Blood Island**, on gagne de la place, non ? Idem pour le réalisateur. A l'origine on trouvait Eddie Romero et Gerardo de Leon, mais est-ce que E. Romero ne suffirait pas ? Et pourquoi ne pas jouer l'ambiguïté avec un George E. Romero au verso de la jaquette ? Allez, les mecs, on tente le coup...

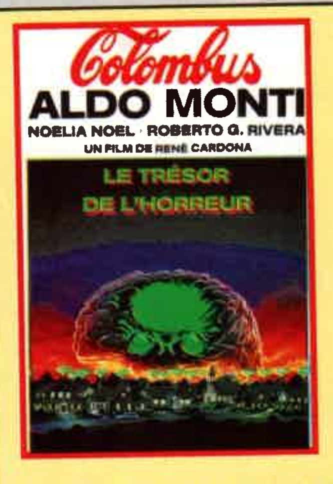




Dans la collection *Budget* (le budget n'allant sûrement pas au concept de l'affiche, repiqué du **Smokin' Bones**, de John Bodin) surgit ce mystérieux **Sexual Sadique** d'un non moins mystérieux Peter Knight. Voyons, Peter = Pierre, Knight = Chevalier (j'en vois des qui frémissent déjà). Eh oui, il s'agit bien de Pierre Chevallier et de son **Orloff et l'Homme Invisible** (déjà sorti sous un titre similaire chez *PFV*), appelé aussi parfois **La Vie Amoureuse de L'Homme Invisible**. Cette somme filmique, datant d'une vingtaine d'années, raconte comment un savant fou espère bien observer le comportement sexuel d'un homme invisible qu'il vient de créer. Mais hélas il ne voit rien du tout, car l'homme est bien invisible, évidemment. Toujours distraits ces savants...
Comme on ne possède rien d'autre, on repasse la même affiche au verso de la jaquette. Ca ne peut pas faire de mal.

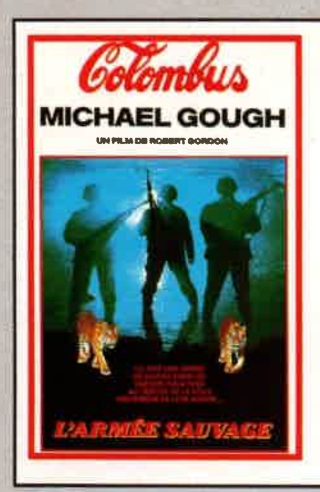
Comme le dit la jaquette, dans un langage assez ciselé : "Elle ne saura jamais pourquoi après un simple écart de parcours, qu'elle venait de franchir l'infranchissable". Ah bon !
Rassurez-vous, nous non plus nous n'en saurons jamais rien. Ce **Devil Story** cache à peine (puisque le vrai titre figure aussi sur l'affiche) le douloureux **Il Etait une Fois le Diable** de Bernard Launois (1986). Douloureux, car le jeu particulier des acteurs, la précarité des maquillages, la gratuité des situations, le côté imprévisible des personnages, et aussi une poésie certaine, encore que sacrément maladroite, emportent l'œuvre au-delà de toute analyse tangible. Ne pas rater la scène cruciale où le vieil homme tente d'abattre un cheval hors champ. Remarquez, ce serait vraiment de la mauvaise foi de la rater, car elle dure un bon quart d'heure !
Un sommet dans l'art du non-film et surtout une gourmandise pour l'amateur d'ultra Z.





Sentiriez-vous quelque part de la "manipulation" dans l'air ? Bien sûr, mais lequel est le bon ? Euh, à vrai dire, aucun n'est vraiment le bon. Le premier, **Le Trésor de l'Horreur**, cache une nouvelle fois le **Santo en el Tesoro de Dracula** (de René Cardona, 1968). Où Santo remonte le temps et fait la connaissance du célèbre vampire. Malheureusement, ça bavarde pendant des plombes et seuls ceux qui bénéficient de la version légèrement déshabillée (pas celle-ci, hélas...) parviendront à tenir la route.
Manipulations, lui, s'intitulait **The Brain**, au départ et raconte l'histoire d'un vilain savant tentant de contrôler toute la population des Etats-Unis, ceci à l'aide d'un gigantesque cerveau humain carnivore, qu'il élève consciencieusement. Eh oui, on n'est pas là pour rigoler. Ah si ? Ah bon !





Quel rapport peut-il bien exister entre **L'Armée Sauvage** et **Le Zoo Meurtrier** ? Pas la peine d'hésiter trop longtemps sur les rayons de votre vidéo-club, car il s'agit strictement du même film. Assez décevant, d'ailleurs, et appelé en son temps **Les Fauves Meurtriers (Black Zoo**, de Robert Gordon, 1962). Un assassin esthète utilise des bêtes sauvages à des fins criminelles pour préserver l'existence d'un zoo. Très inspiré, il tente également de faire passer l'esprit de ses fauves dans le corps de nouveaux-nés. Rassurez-vous, ça ne marche pas vraiment.



LEXIQUE

(suite)

Adieu Tueur : Le Tueur à l'Orchidée, ou Sept Orchidées Tachées de Sang (Umberto Lenzi)
Attention Tueur : La Trancheuse Infernale, ou L'Homme sans Mémoire (Duccio Tessari)
Blood Island : Le Médecin Dément de l'Ile de Sang (Gérardo de Leon et Eddie Romero)
Buveurs de Sang : I Drink Your Blood (D. Durston)
Le Bourreau Ecarlate : Vierges pour le Bourreau (Max Hunter, alias Massimo Pupillo)
Carnages : La Terreur des Zombies (F. Martinelli)
Cashman : Opération Goldman (Anthony Dawson)
Le Cri du Cobra : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan Piquer)
La Crypte du Fou : L'Appel de la Chair (Emilio P. Miraglia)
Le Château de Frankenstein : Le Château de l'Horreur, House of Freaks (Robert H. Oliver)
Constrictor : L'Horrible Carnage (B. Mack)
Devil Story : Il Etait une Fois le Diable (B. Launois)
Death Dreams : La Mouche Noire (Kurt Neumann)
Doctor Vengeance : Le Fascinant Capitaine Clegg (Peter Graham Scott)
Dernière Phase : Le Spectre du Pr. Hichcock (Robert Hampton, alias Riccardo Freda)

à suivre...

Sous cette affiche trompeuse évoquant une scène brillamment absente du film se cache un pur produit *Hammer Film* du milieu des années 60. Bien sûr on l'aurait reconnu plus vite sous son titre français de **L'invasion des Morts-Vivants (Plague of the Zombies**, John Gilling). Déjà qu'on se perd assez facilement avec tous ces morts-vivants, mais si en plus les distributeurs magouillent, qu'est-ce qu'on va devenir ?





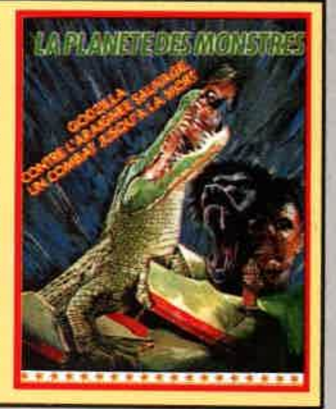


Un imbroglio indescriptible nous attend sur cette **Poupée de la Terreur**, dont deux au moins des jaquettes détournent complètement le look de la dite poupée. La bonne figurant sur la jaquette du haut, à gauche. Sinon, ces quatre jaquettes différentes illustrent bien toutes le même produit.
Le film comprend trois sketches, prévus à l'origine pour la télévision, et réunis sous le titre original de **Trilogy of Terror**. On y découvre une Karen Black, quasiment époustouflante dans quatre rôles opposés, et dirigée par le talentueux Dan Curtis. Mais si le film vaut le détour, les illustrations ne font pas preuve de la même rigueur. La jaquette en haut à droite reprenant la pose du **Curtains** de Jonathan Stryker (sorti chez *Delta Vidéo*) et celle de **Poupée Zombie** pompant l'affiche du **Zombie Brigade** de l'Australien Barrie Pattison. Quant au slogan "Poupée le jour, la nuit elle se transforme en zombie assoiffé de sang", il résume assez bien la façon dont l'auteur ignore tout du film qu'il est censé promouvoir.



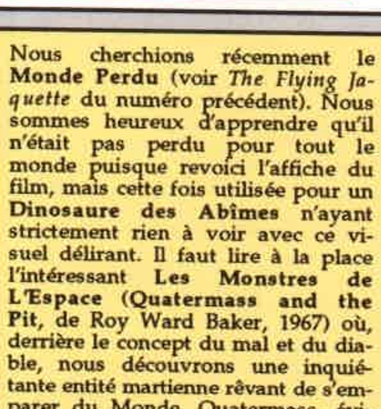


Pour une fois on reprend le titre de la sortie en salle (bien qu'il se soit aussi appelé **Le Fils de Godzilla**). Mais pourquoi alors que le slogan parle de "Godzilla contre l'araignée sauvage", nous montrer un gigantesque saurien (s'agit-il de l'araignée en question ?) et un gars en pleine mutation d'homme en loup. Amateurs de crocodiles et de loup-garou, passez votre chemin, y'a rien à voir.





Qu'est-ce qui peut bien terrifier Londres à ce point ? Freddy sans doute, si l'on en croit ces griffes déchirantes menaçant un Big Ben très fier de nous indiquer l'heure du crime. Eh bien pas du tout, car ce monstre évoqué dans le court synopsis, c'est le beau **Gorgo** britannique filmé par le talentueux Eugène Lourie, en 1959. Gorgo, c'est un Godzilla qui se prendrait au sérieux, démolissant Londres pour venir récupérer son rejeton capturé par les humains. Bien réalisé et parfait pour les amateurs de film catastrophe.
Ne confondez surtout pas ce film avec le **Panique sur Londres (Konga**, de John Lemont), une vraie catastrophe aussi, mais dans un autre genre.



Nous cherchions récemment le **Monde Perdu** (voir *The Flying Jaquette* du numéro précédent). Nous sommes heureux d'apprendre qu'il n'était pas perdu pour tout le monde puisque revoici l'affiche du film, mais cette fois utilisée pour un **Dinosaure des Abîmes** n'ayant strictement rien à voir avec ce visuel délirant. Il faut lire à la place l'intéressant **Les Monstres de L'Espace (Quatermass and the Pit**, de Roy Ward Baker, 1967) où, derrière le concept du mal et du diable, nous découvrons une inquiétante entité martienne rêvant de s'emparer du Monde. Quatermass, évidemment, n'est pas d'accord.
Un chouette film quand même...



Enquête menée par Jean-Pierre PUTTERS

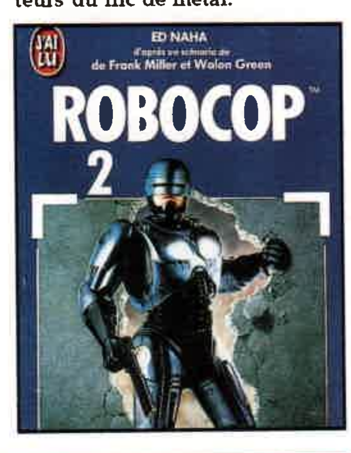
MAD'GAZINE

Par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

ROBOCOP 2
Ed Naha d'aprés un scénario de **Franck Miller** et **Waldo Green** *(J'ai lu)*

Robocop 2, le livre, est là pour prolonger le plaisir du film. Comme toute novelisation (livre inspiré du scénario d'un film), ce bouquin ajoute peu de chose à l'histoire du film. Mais Ed Naha, qui est un spécialiste de ce genre de littérature puisqu'il avait déjà adapté les scénarios du premier **Robocop** et de **Dead Bang**, à bien retranscrit l'univers du film de Kershner. Il a compris que le livre permettait de mettre l'accent sur l'aspect humain de Robocop tout en sachant bien qu'il ne fallait jamais le faire au détriment de l'action. Il parvient à bien retranscrire l'action trépidante du film et à nous faire autant vibrer que lors de sa vision, tout en nous permettant de faire mieux connaissance avec le personnage de Robocop. Un livre indispensable aux amateurs du flic de métal.



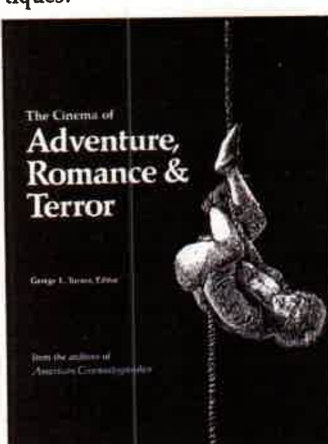
THE ROCKY HORROR SHOW

Avant d'être le film culte que tout le monde connaît, le *Rocky* était un spectacle iconoclaste qui avait fait scandale à Londres en 1972. Au mois de juin dernier, le **Rocky Horror Show** arrivait au *Casino de Paris*. Le spectacle n'a pas pris une ride. Toujours la même pêche, le même humour avec, en plus, une certaine nostalgie pour l'esprit très seventies de la pièce. Devant le succès rencontré en juin, la troupe revient au *Casino de Paris* à partir du 17 septembre. Ne les ratez pas. Vous allez vous régaler.



TOUS LES CONTES FANTASTIQUES
Théophile Gautier
(Néomnibus)

Qui pouvait soupçonner les qualités d'auteur fantastique de Théophile Gautier ? Grâce à *Néo*, on découvre aujourd'hui les textes traitant du surnaturel écrit par cet auteur. Il y a beaucoup de romantisme et de poésie dans la prose de Gautier, notamment dans la premiere nouvelle du livre, *La Cafetière*. On sent aussi une très grande tendresse pour ses personnages auxquels Gautier s'identifie complètement. Seul petit défaut, une légère préciosité dans l'écriture, un peu énervante, mais qui n'altère pas le plaisir pris à la lecture de ces contes fantastiques.

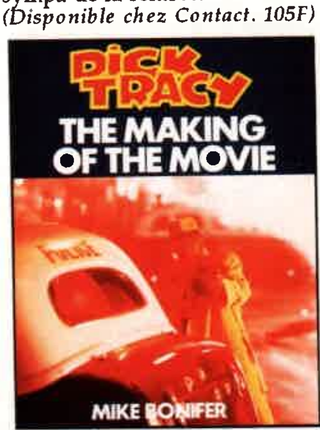


THE CINEMA OF ADVENTURE ROMANCE AND TERROR
from the archive of American Cinematographer
(Turner)

Ce pavé de trois cent pages traite de quelques uns des grands classique du genre qui nous est cher. Il y est par exemple question de **Cat People**, **The Black Cat**, **King Kong** ou autre **Chasses du Comte Zaroff**. Ce qui fait le grand intérêt de ce livre, c'est la richesse de son iconographie. De superbes photos pour la plupart inédites parfaitement restituées grâce à une impression soignées illustrent des textes savants, parfois un peu pompeux. Un livre qui se parcourt comme un voyage dans le temps, à l'heure où le cinéma n'avait pas encore dévoiler toutes ses richesses et ne cessait d'étonner des spectateurs fascinés par sa magie.
(Disponible chez Contact-359 F)

DICK TRACY
The Making of The Movie
Mike Bonifer
(Bantam)

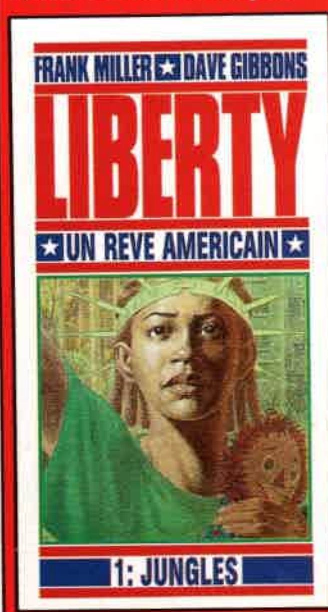
Vous aimez le film. Alors foncez sur ce bouquin. Vous aurez tout ce que vous avez envie de savoir sur **Dick Tracy**. Et tellement de photos qu'on se demande où est-ce qu'ils ont bien pu aller les chercher. Des photos du film, bien sûr, mais aussi des photos du tournage, des maquillages, des effets spéciaux, des acteurs hors plateaux, des décors. Avec des commentaires de tous les techniciens, une interview de Madonna, des propos de Warren Beatty, les explications de tous les maquilleurs et de tous les spécialistes des effets spéciaux qui ont travaillé sur le film.
Avec ce bouquin, vous apprendrez tout sur le film le plus sympa de la rentrée.
(Disponible chez Contact. 105F)



BANDES DESSINEES

LIBERTY
UN REVE AMERICAIN
TOME 1 : JUNGLES
Frank Miller-Dave Gibbons
(Zenda)

Le choc. L'histoire d'une petite noire perdue dans une société futuriste cruelle et pas du tout invraisemblable. Le scénar de Miller est d'une noirceur insoutenable et les planches de Gibbons sont belles à mourir. Construction étrange avec notamment des documents du futur sous la forme de couvertures (revues de charme, magazines politiques) dessinées en pleine page.
Liberty est à la BD ce que **Orange Mécanique** fut au cinéma : un nouveau départ.



SANG POUR SANG
John Bolton - Scott Hampton
(Glenat)

Vu les réactions pour le moins virulentes à mon dernier article sur Clive Barker, vous êtes nombreux à admirer le travail de cet auteur. Donc, pour les fans de Barker, *Glénat* édite l'adaptation en BD de deux nouvelles de son premier **Livres de sang : Dans les collines, les cités**, l'idée la plus intéressante que Barker ait jamais eu, bien illustrée par un Bolton en pleine forme, et **La truie**, du vulgaire comics pas novateur pour un sou.
P.S. :Si vous êtes vraiment fan, vous pourrez rencontrer Clive Barker à Londres le 10 novembre à 13 heure au café Munchen, St Giles Highstreet, dans le coin de Tottenham Court, vous savez, pas loin de *Forbidden Planet*. Il y sera pour promotionner la sortie de **Nightbreed** en salles et celle de **The great and secret show** en format poche. Avant de partir, confirmez le rendez-vous avec Laura Jennings au 071-493 7070. Et bon courage.

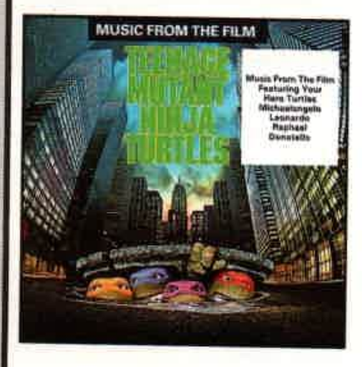
SCARCE

Juste un petit mot pour vous dire à quel point cette revue sur les comics est originale et de qualité. Les amateurs de BD trouveront à coup sûr leur bonheur dans *Scarce*. A la fois distrayant et informatif, ce magazine est écrit par des gens passionnés qui ont vraiment envie de nous faire entrer dans leur univers. Pour vous le procurer, écrire à *Association Saga*, 68, rue Jacques Prévert, BAT.G,

DISQUES

TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES
John Du Prez
Pathé Marconi Emi

Les tortues du film ne sont pas seulement teenage, mutantes et ninjas, elles aiment aussi beaucoup le rap. Cet album est donc une compil de plusieurs morceaux de rap et, selon les spécialistes, pas du meilleur. On passe donc sur les huit chansons pour se concentrer sur les deux seuls morceaux rescapés de la composition de Du Prez : *Schredder's Suite* et *Splinter's Tale*. Du Prez a sans doute beaucoup écouté Tangerine Dream et Giorgio Moroder. Sa musique électronique y fait largement penser. Cela dit, on aimerait bien en entendre un peu plus. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais personnellement, ça m'énerve un peu ces disques où l'on ne peut entendre que deux ou trois morceaux du film, le reste étant des chansons plus ou moins présentes dans la bande-son.



ROBOCOP 2
Leonard Rosenman
Varèse Sarabande

Le souci de Rosenman était de faire passer derrière la puissance un semblant d'âme humaine pour rappeler l'ambiguité du personnage de Robocop. Pour réussir cela, il introduit dans les cuivres violents des voix de soprano et des violons mélancoliques. Le résultat est assez bizarre, à la fois traditionnel et novateur, plutôt déroutant, parfois émouvant. Le thème principal du premier film est évidemment repris mais retravaillé, amélioré, mieux amené. Le morceau qui accompagne le combat de Robocop contre Robocop 2 est incroyablement puissant. On sent le choc des métaux dans la puissance des cuivres et des percussions. Du travail au millimètre qui colle parfaitement au film tout en restant très écoutable sur platine.

DICK TRACY
-SELECTION FROM THE FILM
-ORIGINAL SCORE
Danny Elfman
WEA

Trois disques pour le même film, ce doit être une espèce de record. On a déjà parler du Madonna dans le dernier numéro. Le second est une compilation de quelques chansons



extraites du film plus d'autres inspirées par le personnage de Dick Tracy, dont une chanson interprétée par la vedette rap de *WEA* Ice.T. Le troisième, et de loin le meilleur, regroupe les compositions originales que Danny Elfman a écrites pour le film. Déjà auteur de la joyeuse BO de **Beetlejuice** et de celle de **Batman**, qui était le seul point non décevant de ce film, Elfman devient avec **Dick Tracy** le compositeur le plus en vue du cinéma américain. Sa musique est pleine d'envolées lyriques qui vous prennent à la gorge, de références à un Gershwin qui serait sans aucun doute fier de servir d'exemple à un si bon compositeur. On a rarement entendu une BO aussi bonne depuis la grande période de Williams. Du grand art.

GREMLINS 2
THE NEW BATCH
Jerry Goldsmith
Varese Sarabande

Grosse déception. Les véritables fans de Jerry Goldsmith auront du mal à reconnaître le perfectionnisme de leur musicien préféré. Ici, il se contente de reprendre les deux thèmes principaux du premier film, la chanson du Mogwaï et le thème final, et d'y ajouter de la musique d'accompagnement pas toujours très réussie. Mais si on se souvient de **Rambo 2**, on s'aperçoit que ce n'est pas la première fois que Goldsmith manque une suite. Ce qui est plus inquiétant, c'est qu'il a l'air de faire de plus en plus appel à son ordinateur pour composer ses musiques. Lui qui nous régalait avec ses cymbales folles de **Link** se contente de sons pré-digérés. Donc, normal que sa compo paraisse moins personnelle. Attendons la suite pour savoir si ce n'est qu'un incident de parcours.



ILS ONT OSE !

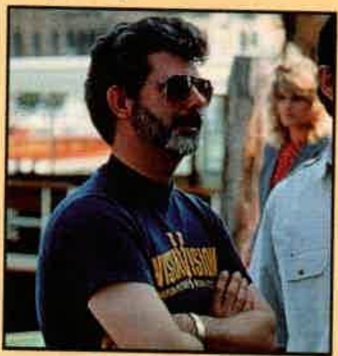
Les gars d'*NRJ* ont récemment fait assez fort en évoquant les effets spéciaux de **Gremlins II**. Paraîtrait qu'ils ont été réalisés par un certain Steven Spielberg ! Sans doute un petit nouvau dans le monde des SPFX. Va falloir bouffer du sandwich aux épinards ou de la bonne soupe d'amphétamines, les gars, parce que ça manque d'énergie, tout ça !

Bien que souvent brocardée pour ses prises de position virulentes contre les massacres d'animaux, Brigitte Bardot récidive en s'attaquant cette fois aux corridas et à ces spectacles sanglants qui finissent toujours par la mort du taureau. Tant qu'à faire de chercher la bagarre, on aime assez ce genre de combats. Vas-y Brigitte et... Toréador prends garde !

Rien à voir avec le cinéma, mais ça nous fait rire quand même : on parle de hausser la taille minimale des femmes-flics, qui atteindrait ainsi les 1 m 63. Aussitôt les intéressées dénoncent la perfidie d'un tel procédé, visant en fait à diminuer le quota féminin des effectifs policiers. Mais le Ministre de tutelle déclare pourtant qu'il s'agit simplement d'une mesure destinée à hisser nos fliquettes à la taille européenne. En cherchant bien, ils auraient pu trouver d'autres urgences un peu plus prioritaires, non ? Qu'importe, j'ai décidé de mesurer mes copines avant la galipette fatale. Il s'agit là de savoir si l'on veut se donner les moyens d'aimer à l'européenne, ou pas !

Après l'affaire de la Lambada l'année dernière, *Orangina* (le soft drink du sudisme à la sensualité pulpeuse, c'est eux qui le disent...) enfonce le clou cette année en lançant à nouveau la Soca Dance. Et vous avez aussi remarqué que personne n'a rien dit chez nous. Le sang froid qu'il nous a fallu, je ne vous raconte pas.

Le coquin ! Alors qu'on le pensait sérieusement attelé au scénar de **Star Wars IV**, voilà-t-il pas que George Lucas nous déclare ingénuement dans *Première* : "Euh oui, voilà j'espère démarrer le quatrième volet de **La Guerre des Etoiles** dans cinq ou sept ans". Même pas "je compte" démarrer, mais "j'espère" seulement. Et il nous dit ça sans rire, en plus. On devrait lui écrire pour qu'il s'excite un peu, il ne se rend pas compte, ou quoi ?



"Finalement je l'attaquerai après la sortie de BAT II." George Lucas.

Attention, les mecs, Madame Soleil nous en raconte une bonne : "*Les gens vivent dans une époque où ils ont besoin d'être rassurés, et donc c'est pour ça qu'ils lisent l'horoscope*".
A lire ou à écouter les grosses niaiseries qu'elle nous balance quotidiennement, on ne voit pas bien ce qui pourrait nous rassurer là-dedans. Et surtout pas le fait qu'avec ses vieux ragots elle participe largement à l'abrutissement des masses. A propos de vieux, ça lui fait quel âge, maintenant ? Vous savez qu'elle était déjà la secrétaire du fameux escroc Stavisky, en 1934 (véridique).

Nous relevions de temps à autres les slogans meurtriers commis par la graveleuse *La Vie Parisienne* (en fait *"Les Secrets de la Vie Parisienne"*). Voulant en savoir plus, nous avons osé l'ouvrir cette fois. Eh bien ça fait assez mal. Jetons un oeil aux titres allèchant (allèchez pas partout quand même, parce que des fois c'est sale) : "Plus conne qu'elle tu meurs" (elle avait écouté son marabout lui prédire que l'esprit de son mari décédé viendrait la visiter pour peu qu'elle laisse sa porte ouverte et qu'elle porte un bandeau sur les yeux. Le marabout venait ensuite abuser d'elle jusqu'à ce qu'un glissement du bandeau révèle l'affreuse méprise. Faut le faire !), ou bien "Le fétichiste des poils de chatte braque un couvent" (on nous apprend que seule Sœur Marie-Madeleine, 92 ans, a été épargnée, qui se trouvait dans la cuisine et n'avait plus de poil au cul, de toutes façons...), ou encore qu' "Il baise sa jeune femme en pleine cérémonie" (il avait parié trois briques et s'est vu infligé trois briques de dommages et intérêts !). Tout ceci sans préjudice de ces autres accroches : "Saute au paf", "Ca t'apprendra salope !", "L'Art d'une bonne pipe par July", "Vive la Baisetroïka", ou des indispensables "bons conseils du Docteur Bidet". Vers la fin on apprend l'affreuse nouvelle : le malheur qui frappe ce culturiste "éjecté des concours pour trop gros braquemart", et ceci photo à l'appui. Même Guignebert s'est effondré en larmes, jusqu'à ce qu'on réussisse à le convaincre qu'il s'agissait sûrement d'un habile photo-montage. Le plus beau c'est que cette revue se permet de l'affichage en kiosques et trône sans complexe dans les rayons des supermarchés. J'en ai même déplacé personnellement une qui jouxtait comme une bête les exemplaires de *Mad Movies*. Hé, faut pas déconner, on va attraper des maladies...
Ceci étant, je soupçonne les rédacteurs de bien s'amuser à torcher leurs textes, car on sent, ça et là, quelques effluves de second degré indéniablement du meilleur comique.

On rigole, comme ça, mais, là comme ailleurs, la concurrence fait rage. *Témoignages vécus* nous parle ainsi, et en pleine couverture, de l'amour anal avec "une sélection de témoignages troublants (sûrement) de femmes, d'hommes et de couples amateurs de sodomie". Vivement le retour au romantisme, qu'on respire un peu...

Le 4 rue Mansart vient de passer un été tranquille, très occupé à ne pas s'occuper de la concurrence, et pour cause. Mais les membres actifs de la revue préparent la rentrée chaudement. Allouch et Guignebert se livrent à de cruelles parties de Football/bloodsport où tous les coups sont permis. Heureusement les locaux de *Mad* souffrent plus qu'eux (*ah bon, c'était vous ? Très bien, Guignebert et Allouch : serpillères en mains, en avant, marche !*). Les deux mêmes se dégourdissent les jambes au tennis, accompagnés de J.P.P. Les échanges sont violents. Allouch se fait même traiter de "P'tit con" par J.P.P. à propos d'un passing-shot bien envoyé (suivent ici quelques digressions à base de passing-chiottes n'ajoutant rien de bien constructif au débat). Guignebert compte les points, parfois dans la gueule. Toullec se tient à l'écart de ces exploits sportifs. Il avoue que, tout petit, dans la cour de récré, c'était lui qui se prenait toujours le ballon dans la figure. On compatit tous rétrospectivement.
Burel nous fait croire, pendant ce temps, qu'il fait beau en Bretagne. Ouah l'autre, hé ! Alors que je lis toujours ses cartes postales sous la douche, pour ne pas trop me dépayser. Où qui va, lui !

Tonton MAD

COURRIER DES

LECTEURS

Zlatko Protic, Vauréal

Je vous écris à propos du médiocre **Vendredi 13**, huitième du nom, qui m'a frappé par son atroce incohérence. Vous aviez raison de nous prévenir de l'étendue des dégâts, mais je ne m'attendais quand même pas à ça. Par exemple, l'oncle de l'héroïne, après l'explosion de la voiture de police, s'enfuit devant Jason et se réfugie dans un immeuble par la fenêtre duquel il passera par les bons soins de son bourreau. Mais expliquez-moi comment fait Jason pour arriver avant lui qui, je pense, n'a jamais couru aussi vite de sa foutue vie. Car, en regardant bien les déplacements du tueur, on peut s'apercevoir qu'il a le pas lourd et la vitesse d'un cul-de-jatte.

J'ai vu tous les **Vendredi 13** (*petit maso, va !*) et j'ai remarqué subtilement que Jason liquidait tout ce qui lui passait par la main, or, dans le dernier, Jason poursuit nos deux héros successivement dans un métro, dans la rue et pour finir, dans un restaurant sans remarquer les gens qui l'entourent (qui d'ailleurs, ne l'ont pas remarqué non plus, vu la variété de la faune new-yorkaise, les gens sont blasés !).

Ceci tendrait à prouver que Jason devient intelligent. Ce qui veut dire aussi que les prochains épisodes vont sûrement s'améliorer avec ***Jason Passe son Bac, Jason Vs. Bernard Henry Levy*** *ou* ***Jason à l'Assemblée Nationale****, etc... Quel pied !*

A propos de pied, moi non plus je n'ai jamais compris pourquoi tous ces psycho-killers rattrapent toujours leurs victimes très lentement, alors que celles-ci cavalent pourtant comme des folles. Pour moi, ils doivent tracer à mort lorsque la caméra visionne autre chose et reprendre leur démarche nonchalante dès qu'elle revient sur eux. Les lecteurs désireux d'apporter d'autres explications peuvent nous écrire. J.P.P.

Ricardo Santiago, Paris

Il est là, immobile, le crâne luisant, les traits décomposés, d'énormes larmes roulent sur ses joues creusées, pauvre Tonton Mad sur sa chaise en osier. Te voilà bien triste, bien esseulé, la mort (toujours l'amor) de ton demi-frère *L'Ecran Fantastique* et de tes petits neveux *Toxic*, *Vendredi 13*, *Science-Fantasy*, t'a sûrement ébranlé (c'est pas un gros mot). Nous aussi on a de la peine, mais on ne voudrait surtout pas te perdre.

Tonton, couvre-toi bien, mets ton bonnet, ton tricot, tes charentaises, tes chaussettes, ton écharpe (*je vais mettre mon sonotone, si tu continues...*), ton pull en laine, ne va pas attraper froid.

Mais que vois-je, the sky is blue (*oui ! et the Mamie, aussi, is blue...*), el sol, the sun, le soleil brille de mille feux, et puis zut !!!

Mad, jette tous tes habits à la poubelle et part sur les plages de sable fin, nu comme un ver, les pinces tendues prêtes à palper les coquines, mais reviens-nous, car on t'aime bien. Un lecteur de 27 ans, et un futur lecteur d'un an... Pourquoi futur ? Lecteur tout court.

Oui, tu as raison, nous aussi on s'aime bien... Surtout lorsque nous courons tout nu sur la plage avec les coquines et la police des moeurs à nos trousses. Mais toi, dis voir, tâche de faire un peu gaffe au soleil. Parce que ce n'est quand même pas la lecture de Mad Movies *qui t'as mis dans cet état-là ? J.P.P.*

Eric Ducron, Marquette

En espérant bénéficier d'une petite place dans le courrier des lecteurs, je vous envoie deux de mes créations. La première est un monstre à deux têtes conçu en latex et mousse polyuréthane, la seconde représente le début d'une sculpture d'extraterrestre pacifiste, réalisée en plastiline. Je suis ouvert à toutes propositions dans les F/X de maquillage, je vous attends tous (et toutes), et très longue vie à *Mad Movies*. Eric Ducron, 44 rue Pasteur, 59520 Marquette-lez-Lille.





Didier Lefèvre, Louvroil

Je vous envoie cette lettre pour vous soutenir et pour vous remercier de m'avoir transmis la passion du Fantastique il y a huit ans déjà. Et aussi pour vous dire que *Mad Movies* m'est indispensable, car vous m'avez sauvé.

Après avoir échoué deux années consécutives en fac, il me restait deux solutions : arrêter tout et partir à l'armée (plutôt crever !) ou trouver une école qui m'accepte. Je vois dans un journal une annonce pour un BTS pub, je téléphone et me voilà convoqué à un entretien. Je m'y rends emportant avec moi le *Mad Movies* 66, ainsi que mon fanzine, *Medusa*. L'entretien commence. Il y a deux jurés, on me demande ma passion, donc logiquement je réponds *Mad Movies* et le ciné fantastique. Du coup les jurés me demandent de parler de vous, comment je trouve la couverture, les textes, les photos, etc... Ils regardent aussi *Medusa* et me posent encore des questions. Puis ils s'inquiètent de connaître mes réalisateurs préférés. Je réponds John Carpenter et George Romero. Boum, ils me demandent de parler de **Prince des Ténèbres**... Tout cela durera une heure, le temps que je crache sur le ciné fast food version Freddy, Zemeckis, etc... Et le tour est joué, je suis pris ! En BTS pub. Ils n'ont même pas regardé mon dossier scolaire. Le temps qu'ils me promettent de s'abonner, et que je leur dise que J.P.P. était une référence pour moi, j'étais accepté. Extraordinaire, fantastique ! Et ils ne prennent que trente ou quarante personnes par an ! C'est trop.

Alors merci à vous *Mad Movies* et à toi aussi John Carpenter. Longue vie et même éternité à vous. Bravo pour les *Craignos Monsters* et la rubrique *Carrières*. Bravo aussi à Guignebert (j'attends son truc pour être réformé P4). Merci, à bientôt.

Je propose que tu verses une partie de tes futurs salaires sous forme d'abonnement à vie, qu'en dis-tu ? Quant à Vincent, il n'a eu qu'à jouer les inadaptés sociaux, un très joli rôle de composition, pour lui. J.P.P.

Félicité Lecouet, Agen

Il fallait le faire ! Bravo au jury de Cannes pour avoir osé consacrer, à la barbe des grincheux et des puritains, le talent audacieux du metteur en scène contemporain : David Lynch. La Palme d'Or, c'est réjouissant, mais nous, lynchiens purs et durs, souhaiterions que le roi David reste un auteur pour happy few, pour connaisseurs cinéphiles capables de se hausser à son niveau d'intelligence, alors que cette récompense risque d'attirer dans les salles les "mangeurs de pop-corn", plus accoutumés aux histoires infantiles à la Spiel-berk.

Contrairement à Georges Masson, je remercie *Warner Home* car seule la version vidéo du pilote de **Twin Peaks** nous offre, après un dénouement visiblement "rajouté", une superbe scène typiquement lynchienne, et ces 15 minutes finales valent à elles seules que l'on se précipite sur la K7.

Jérôme Didierjean, Reims

Bon, moi, si l'on veut bien me laisser une petite place dans le courrier, je voudrais répondre à Didier Verdurand (*Mad* 66). Didier, que tu préfères un film comme **Simetierre** qui, à force de vouloir être lugubre devient chiant à mourir, à un film comme **Appel d'Urgence**, c'est ton droit. Mais reléguer ce dernier au rang de **Leviathan**, je pense que c'est un peu exagéré ! **Appel d'urgence** montre l'amour (non, non ! Ne sifflez pas !) et la solidarité d'hommes et de femmes face à une situation qui les dépasse, tandis que **Leviathan** est sans relief, sans imagination et pompe allègrement le scénario de Dan O'Bannon. Je pense donc que **Appel d'Urgence** est quand même plus défendable que **Leviathan**, car dans l'un les personnages évoluent et éprouvent des sentiments, alors que dans l'autre, ils servent de menu-maison aux caoutchouteux cousins d'Alien et ne présentent aucun intérêt.

Pour ce qui est d'Avoriaz, entièrement d'accord, ce n'est pas avec un **Lectures Diaboliques** ou un **Dream Lover** (grand prix 86) que le Fantastique risque d'évoluer... Si ça continue, faudra carrément arrêter (le festival, pas le fantastique) !

Au fait, Joe, toi qui dis dans le même numéro 66 avoir été inspiré par la cathédrale de Reims, quand tu veux, je te la fais revisiter.

Salut à tous les lecteurs, longue vie à *Mad Movies* and... see you again.

Martine Pesquer Perpignan

Slurp ! Miam ! Cronch ! Le menu de votre numéro 66, je n'en ai fait qu'une bouchée. Quel sommaire ! L'appétit cinématographique me revient et la rentrée s'annonce animée !

Dans vos notules, vous faites allusion à une "possible" nouvelle **Guerre des Etoiles**. Eh bien elle est plus que possible, puisque dans son dernier bulletin, *The Luscasfilm Fan Club* nous apprenait que Lucas annonçait la sortie de **Star Wars 1** pour 1997. Donc c'est officiel.

Je vous informe, de source tout ce qu'il y a de plus officielle également, puisque je me suis renseignée au Département Relations Publiques Euro-Disneyland, qu'un nouveau "Star Tours" (attraction **Star Wars** déjà opérationnelle à Disneyland L.A., Walt Disney World Orlando et Tokyo-Disneyland) sera inauguré en même temps qu'Euro-Disneyland à Marne-la-Vallée, le 1er avril 1992.

Un autre "Indiana Jones Epic Stunt Spectacular" (attraction Indy) fera certainement son apparition chez nous au Disney MGM Studios Europe en 1996. De l'éclate en perspective pour tous les fans et les autres !

Au fait, je vends "Indy, the Graphic Adventure", Atari, V.F. (intact), le feutre du Dr. Jones, l'affiche française d'indy III (120 x 160) et recherche photos prises aux Studios Elstree, à Londres. Martine Pesquer, 2, av. du Cap Béar, 66100 Perpignan. Merci à vous tous, distribution de bisous et may the Farce be with you !

S. Violante, Septfonos

Je trouve que vous devenez de plus en plus méchants avec les lecteurs. Dans le 22, où vous ne tiriez qu'à 11.000 exemplaires, vous répondiez gentiment aux lettres, même à J.M. Magne qui vous faisait des reproches. Vous répondiez juste "on prend note", au lieu de les descendre comme vous le faites aujourd'hui. De plus, vous ne faisiez pas de remarques déplaisantes dans les petites annonces. J'aimerais que vous me répondiez.

On a trop de lecteurs, ça marche trop bien, alors évidemment, on essaie d'en décourager au passage. Mais non, coco, c'est du second degré tout ça. J.P.P.

Envoi de Gil (tu serais pas Belge, toi, une fois ?)



Sophie Pellegrino, Paris

Après avoir lu votre dernier éditorial (très poignant vers la fin) j'ai craqué et je me suis enfin décidée à m'abonner. J'ai eu tout à coup honte d'avoir acheté *Mad* en kiosque depuis plus de cinq ans. Les raisons d'un tel choix étaient somme toute assez simples : tout d'abord je n'avais pas de chéquier (ça, c'est l'excuse hypocrite !) et puis surtout, je ne me lassais pas de voir la tête incrédule et vaguement dégoûtée de la vendeuse lorsque je lui demandais votre magazine. Comme quoi les apparences sont bien souvent trompeuses et les amateurs de ciné-fantastique pas tous : a) de sexe masculin, b) âgés de 14 ans et boutonneux, c) buveurs de bière et amateurs de heavy-métal. Le cliché est, comme il se doit, caricatural, et pourtant la majorité des gens pense que film fantastique = nécessairement film gore, avec histoire bidon, simple prétexte permettant jaillissement d'entrailles, trépanation, découpage, etc... (ne croyez surtout pas que ça me déplaise, j'ai adoré **Bad Taste**, **Street Trash** ou encore **Re-Animator**). En fait, ce qui est assez inquiétant, c'est que la production actuelle ne fait vraiment rien pour arranger les choses. Elle ne fait que conforter le grand public dans ses idées (fausses).

Je ne veux pas vous couvrir d'éloges, ce ne serait guère original, mais sachez toutefois que le coeur y est et que je vous considère sincèrement comme LE magazine de référence : informatif, drôle, professionnel - indispensable, quoi ! Pour rien au monde, je ne voudrais l'échanger contre un abonnement à *Télé 7 Jours*, *Glbe* ou *Paris Match* (*attention tu as oublié un "z" à Glzbe, une étourderie, sans doute...*). A propos d'abonnement, encore chapeau pour le sentiment de culpabilité que l'édito a fait naître en moi, vraiment bien joué ; c'est ce qu'on appelle le "pouvoir des mots". Sur ce, je fonce voir mon psy pour lui expliquer tout cela (culpabilité → refoulement, etc...), et surtout pour lui dire que j'ai enfin osé franchir le pas et prendre ma plume, après avoir pendant des années rigolé en lisant le courrier des lecteurs. Sincères amitiés.

Significative bien certainement, cette culpabilité, puisque nous avons connu une furieuse vague de demandes d'abonnement au cours de l'été. La chaleur, sans doute... "Qu'est-ce que je pourrais bien prendre, garçon ? Tiens, donnez-moi donc un abonnement à Mad Movies !"
N'empêche, nous frôlons désormais les 2000 abonnés, ce qui n'est pas rien. J.P.P.

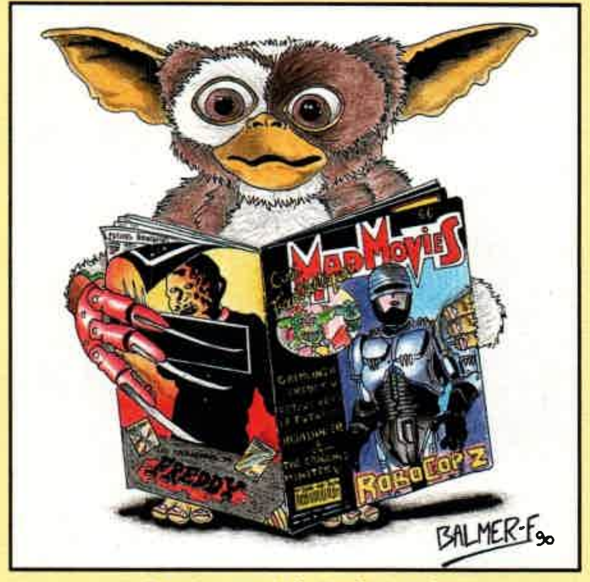
J.P. Blondel, la Varenne

Salut à tous de la rue Mansart. C'est la première fois que j'écris à un magazine, et ce n'est pas une coïncidence si celui-ci s'avère être mon préféré. J'ai été agréablement surpris de découvrir la rubrique "Tonton Mad Versus the Flying Jaquette", bien écrite, très intéressante. Aussi je vous apporte quelques renseignements supplémentaires.

Dans votre n°66, page 67, le visage du personnage illustrant le livre *Les Bêtes* est celui de Schwarzie, du n°65 en page 34. Saisissant, non ?

Plus dure : la femme enlacée dans les draps, de la jaquette de **Freddy : Saturday Night Special**, n'est autre que Madonna (photographiée lors de la sortie de son album "Like a Virgin". Tous les fans vous le confirmeront.

En page 45 du n°66, la jaquette de **Rêves Macabres** montre le visage de Mel Gibson. Enfin, je remarque que la photo représentant Schwarzenegger se courbant lors d'une explosion est identique à la pose de Robocop lors du combat avec ED. Les deux films étant de Verhoeven, coïncidence ?



Dessin : envoi de Frédéric Balmer.

Nathalie Nattier, Paris

Je vous en veux un peu car, depuis la parution des *Craignos Monsters*, je n'arrive plus à lire *Mad* sur mon temps de transport. J'ai beau concentrer un maximum, penser à des choses tristes : dès que je lis les démêlés d'Hercule terrassant une Atlandide moins forte que lui, ou bien ceux du Dr Who à la conquête du n°992 de *Mad Movies*, je me tords de rire et je passe pour une débile auprès des voyageurs me faisant face, et qui doivent se poser des questions quant à mon état mental. Résultat, je suis obligée de reprendre *Télérama*, ce grand pourfendeur du Fantastique. Avec eux, au moins, je ne risque pas de me tordre de rire. Que dois-je faire Tonton Mad ?

Lire la revue avec un casque de plongée, c'est radical, et tes voisins de banquette ne vont pas en revenir.
Sinon, on brocarde de temps à autres **Télérama** *pour ses critiques sans appel et ses avis plutôt tranchés à l'égard du Fantastique, mais il faut peut-être aussi ajouter qu'il s'agit quand même du seul magazine télé à peu près "lisible" et - compte-tenu de leurs propres valeurs, qui ne sont pas toujours les nôtres - intellectuellement honnête. Regarde les autres revues (pas la peine de citer des noms elles se ressemblent presque toutes) avec leur horoscope, leurs pubs, leurs jeux concours, leurs romans-photos, leurs potins à la Ici-Paris, leurs feuilletons à suivre et à chier, et surtout leur absence quasitotale de critique. Mieux vaut un esprit différent, que pas d'esprit du tout.*
Si je ne reçois pas aussi sec un abonnement gratos, c'est que vraiment y'a plus de justice J.P.P.

M. Ewerade, Rennes

Je suis lecteur depuis trois ans et demi. Cela date du jour où un certain King Kong m'ordonna de le sortir de la librairie, sous peine de copulation féroce. J'ai préféré acheté *Mad*... Trêve de plaisanterie, j'ai quelque chose à dire : J'aimerais vous signaler, hélas, la mort de Olivier Le Fustec. Passionné de fantastique et de *Mad Movies*, il était l'auteur du fanzine *Judge Dredd*, dont vous avez déjà parlé. Il avait 20 ans. Pour ceux qui voudraient découvrir l'intelligence et la qualité de sa plume, reportez-vous au courrier des lecteurs du n°56.

J'apporte ma modeste conclusion aux propos de Le Pen. Nous lecteurs, n'avons pas intérêt à ce que le cyclope prenne le pouvoir. En fait ce qui m'a le plus gêné, c'est l'annonce en couverture. Mocky, par exemple, n'en a pas bénéficié. Amicales Pensées.



Laurent Spadotto, Castillon La Bataille

Si j'écris c'est pour manifester mon mécontentement, comme beaucoup de lecteurs je crois, devant le manque de créativité des réalisateurs actuellement. La plupart des séquelles sont nulles et n'apportent rien de nouveau au cinéma (**Freddy IV, V**...), à part la posibilité d'exploiter un filon sans se soucier des spectateurs. Dans le *Mad* 66, on ne sait plus où donner de la tête entre **Gremlins II**, **Robocop II**, **Highlander II**, **Freddy V** ou **VI** (je ne sais plus, ça va trop vite !). Cela gomme la beauté du premier film. Que dis-je ? Son âme, sa personnalité. Et si j'ai bien compris, c'est pas fini, car **Rocky V**, **Alien III** et **Rambo IV** sont prévus pour l'année prochaine. Je n'ai qu'un mot à dire aux lecteurs : apprenez à compter ! Quant à vous, que pensez-vous de mon opinion vis-à-vis de la crise actuelle au niveau du manque de créativité ?

Qu'elle n'est pas nouvelle et que bien des lecteurs s'en plaignent. Mais cela paraît naturel dans une époque où le cinéma a perdu de sa fonction artistique pour se transformer (ou dégénérer ?) en un pur produit commercial. Dès lors on vend du **Gremlins**, *ni plus ni moins comme du dentifrice ou de la simple poudre à laver. La pub investie sur le 1er film s'amortissant alors sur le second et troisième volet, au lieu de se tarir à la fin de l'exploitation commerciale du premier. A cela il n'y à rien à faire, sinon boycotter les suites, ce que vous ne faites pas. D'ailleurs il existe quand même de bonnes suites... La vidéo redistribuera certainement les cartes, en laissant la distribution en salles seule maîtresse des sorties gros budget. J.P.P.*

A. Bidegain, Bayonne

Merci pour ce n° 66, un vrai régal. Surtout l'article sur **Gremlins II** où vous rapprochez à juste titre les gags de Joe Dante de ceux de Tex Avery et de Chuck Jones. Mais saviez-vous que Chuck Jones apparaît dans **Gremlins I** ? C'est lui qui, dans le bar, encourage Billy à persévérer dans le dessin. Egalement, personne ne semble avoir remarqué que, dans la scène finale du supermarché, Billy passe devant un mannequin représentant trait pour trait Danny Torrance, le héros psy de **Shining**. Merci d'avance et immortalité pour *Mad Movies*

Philippe Desbordes, Epernay

J'avais eu très peur. En effet le n° 65 de *Mad Movies* m'avait paru bien médiocre. Etait-ce l'actualité cinématographique trop maigre, ou *Mad* qui allait chuter comme tous les autres magazines qui, pour s'en sortir, changent de maquette, de style, etc ? Eh bien non, formidable n° 66 avec interviews de maquilleurs, les *Craignos Monsters* de retour, et des photos comme cela faisait longtemps que l'on en avait eues. Mais une question me chagrine : dans quelques années, quel âge auront J.P.P. et les autres ? Et si *Mad Movies* mourrait ? Angoisse, quand tu nous tiens... Enfin, avec les radiations, l'ozone, le Sida et tout le reste, on sera peut-être déjà tous morts avant. Mais moi, j'espère que toute l'équipe se sera faite cryogénéisée dans les sous-sols de la rue Mansart !

Je vous laisse avec une de mes dernières réalisations: un buste en latex et résine avec ouverture vaginale sur le front.

Au passage : si des réalisateurs sérieux ont besoin d'effets spéciaux du style "mutations génitales à la Cronenberg", qu'ils m'écrivent : P. Desbordes, 1, rue Germinon, 51200 Epernay.

Mais qu'est-ce que vous avez tous à vouloir qu'on meurt ? C'est terrible, ça. On a déjà dit qu'en lisant Mad, on ne vieillisait pas ; alors tu penses, ceux qui le font, imagine... J.P.P.

Damien Bourdin, Antony

Dans un ancien numéro, superbe comme d'habitude (*c'est cela, oui*...), Marc Toullec nous dit que c'est Kevin Peter Hall qui joue le rôle du monstre dans **Predator** ; alors que j'ai lu récemment dans une revue que c'était Jean-Claude Van Damme qui l'incarnait. Alors, qui est le vrai Predator ?

Evidemment coco, si tu lis les autres revues, comment veux-tu y arriver ? En principe, c'est bien Kevin Peter Hall qui joua le rôle, mais Van Damme tourna aussi quelques scènes, notamment celles où l'animal se confond avec la forêt. J.P.P.



MICHAEL IRONSIDE

L'impassibilité terrifiante de Ironside, ce Michael "du-côté-du-fer", fait office de gigantesque rouleau compresseur. "Qui vole un boeuf...", "Tout corps plongé dans un liquide...", "Qui se couche avec le cul qui gratte...", etc... Ironside pourrait avoir sa propre thérorie bien à lui : "Qui s'aventure à mes côtés dans un film devra bien se rendre compte qu'il ne fait pas le poids". Dernièrement, la théorie s'est une nouvelle fois vérifiée. Dans **Total Recall**, Ironside fait porter le bonnet d'âne à Schwarzenegger. Une victoire contre l'acteur le plus lourdement imposant d'Hollywood, c'est fort. Ironside est l'un des rares acteurs qui, quoiqu'il fasse ou ne fasse pas, attire irrésistiblement les regards. Même s'il n'en veut pas, l'écran est à lui. Son prochain combat l'oppose à Christophe Lambert dans **Highlander 2**. Pronostic évident, les bookmakers en rient déjà dans leur barbe.

D'âge indéfini - il a au moins la même gueule depuis qu'on l'a remarqué en 1980 dans **Scanners** - Ironside, Canadien, monte pour la première fois sur les planches de Toronto pour un spectacle qu'il a lui-même écrit. Il a quinze ans, oui, à l'époque. Il suit les cours du Ontario College of Art et attire déjà l'attention en écrivant, mettant en scène et jouant des pièces de théâtre. Il s'accapare ensuite les 525 lignes des écrans de télévision et apparaît au générique de nombreux longs métrages, tous canadiens (vous voulez des titres, en voilà : **Down where the Lights Are**, **Look back in Anger**, **Outrageous**, **High Ballin'**, **Surfacing**, **Suzanne**. Vous êtes bien avancés maintenant, hein...). Cronenberg le sort de l'anonymat, international en tout cas, avec **Scanners**. L'acteur pourrait être aigu, ou grave, mais avec ses sourcils en circonflexe, Ironside semble toujours fermement déterminé à ne pas lâcher prise. Une tenacité à toute épreuve. Dans **Terreur à l'Hôpital Central**, il se mutile le bras au tesson de bouteille (voir préparatifs sur notre zolie photo) pour être admis au service des urgences où il pourra poursuivre sa victime.



Les circonflexes de Ironside dans TOTAL RECALL.

Des rôles marquants, bons ou moins bons, il en a tenu dans **Taï Pan** de Daryl Duke, **Le Guerrier de l'Espace** de Lamont Johnson, **Extreme Prejudice** de Walter Hill (où en mercenaire il éclipsait Nick Nolte), **Top Gun** de Tony Scott, **Hello Mary Lou** de Bruce Pitman.

Des réalisateurs connus se penchent de plus en plus sur son cas. Paul Verhoeven et Russel Mulcahy contribueront peut-être à l'éclosion tardive d'une véritable star de l'écran.



DAVID LYNCH

Mon premier met cinq ans à voir le jour et remporte deux prix au Festival d'Avoriaz. Mon second émeut le monde entier et décroche le Grand Prix d'Avoriaz. Mon troisième est à oublier. Mon quatrième trouble la planète, et ses satellites, et se voit récompenser comme mon second. Mon cinquième et dernier fait figure d'intrus dans la sélection cannoise et récolte la Palme d'Or. Mon tout est un réalisateur américain dont la photo est reproduite ci-dessus et le nom clairement placé là en Palatino 18 gras, étroit ; avouez que si vous ne trouvez pas vous en tenez une sacrée couche...

A 44 ans, David Lynch a définitivement imposé son style, ses fantasmes, ses peurs. Ses plans macroscopiques en cinémascope doublement soulignés par des sons en sensurround sont rentrés dans le langage courant cinématographique. Comme les travellings circulaires de De Palma, les jeux de focales de Carpenter, le montage déchiré de Friedkin... On ne regarde plus un film de David Lynch, on le reconnaît plan par plan, l'image ayant même tendance à s'effacer sous l'empreinte digitale.

David Lynch, originaire du Montana, étudie. A l'Institut d'Art Corcoran de Boston, à la Boston Museum School, à l'Académie des Beaux-Arts de Pennsylvanie. C'est dans cette dernière école que Lynch touche à la caméra pour un court métrage d'animation d'une minute sans titre, des débuts obscurs donc, vous n'en saurez pas plus. Suivront **The Alphabet** (1967), un quatre minutes, puis avec l'aide de l'American Film Institute, **The Grandmother** (1969), un autre court métrage d'animation de 34 minutes. Il est immédiatement remarqué par la critique qui le fait rentrer dans le top douze des meilleurs réalisateurs ayant obtenu le soutien de l'A.F.I. L'année d'après, il s'envole pour Los Angeles. Lynch a **Eraserhead** dans la tête. Le Center for Advanced Film Studies (l'Avances sur Recettes US) lui donne un sérieux coup de pouce. Le 35 mm lui tend les bras et le noir et blanc lui sied à merveille. Comme tout se déroule relativement bien, Lynch commence à tourner **Eraserhead** en mai 1972 et entend bien le terminer six semaines plus tard, mi-juin. Et c'est donc en 1977 que s'achève le montage final d'un film qui aura connu un temps de gestation particulièrement long par rapport aux prévisions ! Au fil des semaines, des mois, des années, Lynch efface, réinvente, rature, réécrit, tourne, jette, expérimente, enregistre, improvise... Résultat, un film malade, par un malade, avec un malade, qui rend malade... Underground forever, Lynch et son film font le bonheur des séances spéciales. Ainsi, vous allez voir il y a une logique à tout, trois ans plus tard, en 1980, son deuxième film reçoit dix nominations aux Oscars et pas une seule statuette. **Elephant Man**, cette tragédie bouleversante d'humanité produite par Mel Brooks, place Lynch sur le devant de la scène. Très demandé, par la *Warner* pour une comédie, par Coppola, par lui-même (il travaille sur un projet qui lui tient à coeur, le célèbre **Ronny Rocket** qui, depuis, est resté dans toutes les occasions "Le Prochain Film de David Lynch"), par George Lucas qui le verrait bien aux commandes du **Retour du Jedi**, Lynch se retrouve finalement en 1984 inculpé aux côtés de De Laurentiis dans l'affaire **Dune**. Tant mieux, il n'y a pas la place ici pour remuer le couteau dans la plaie. Deux ans plus tard, Lynch a oublié les énormes vers des sables de la planète Dune et se concentre sur les petites fourmis d'un jardin de banlieue. **Blue Velvet**, encore produit mais de façon plus lucide par De Laurentiis, dérange son public. Lynch est taré, désormais il fait peur.

Un peu de peinture, ses toiles sont régulièrement exposées, un peu de musique, il compose pour Julie Cruise (en import chez *WEA*), un peu de télé, il signe l'épisode pilote de la série ***Twin Peaks (Qui a Tué Laura Palmer ?** chez *Warner Home Vidéo*), et Lynch revient au cinéma avec **Sailor et Lula (Wild at Heart)**. Surprise, Lynch ne fait plus peur du tout. Au contraire, le bunker de Cannes se tord souvent de rire, même lorsqu'une cervelle se livre à un exercice de haute voltige. Déconcertant, étrange, à l'image de l'homme et de sa carrière. De l'underground à la Palme d'Or... De l'incognito à l'ultime consécration... Et maintenant, autosatisfaction ou marche arrière ?

JOHN CHAMBERS

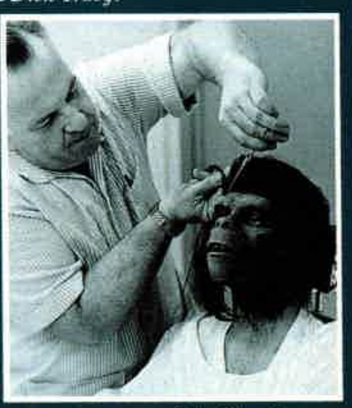
1968, une révolution comme le monde du maquillage n'en a jamais connue. Les singes se tiennent debout, ils parlent, usent jusqu'à la corde de toute la gamme des expressions humaines. Leurs traits diffèrent de l'un à l'autre, ils sont agressifs, sages, charmeurs. **La Planète des Singes** fait sensation et le maquilleur John Chambers reçoit en 1969 un Oscar pour cette somme impressionnante de travail. A cette date, et en quarante années de cérémonies, un maquilleur seulement avait été oscarisé. On ne peut pas toujours être le premier, John Chambers fut le second, c'est pas mal.

Originaire de Chicago, John Chambers s'applique très jeune à travailler dans l'artisanat le plus total en dessinant toute sorte d'accessoires et d'ornements pour des films commerciaux. A l'armée, durant la Seconde Guerre Mondiale, Chambers trouve sa première vocation. Devant l'abondance des soldats blessés, mutilés, il s'attèle à construire des prothèses. A Denver, puis à Santa Maria, Chambers passe trois ans à créer de fausses oreilles, de faux nez, des dentiers. A la fin de la guerre, il continue dans cette voie au Hines Veterans Hospital. Plus tard, pendant sa carrière cinématographique, il ne refusera jamais d'offrir ses services. Comme à cette femme dont le nez s'est fait la malle suite à des excès de brutalité. Chambers la convoque, et lui présente une prothèse simple à poser, simple à enlever, parfaitement réaliste. "*Je me sens bien de savoir que je peux aider les gens*" commente le bon homme.

En 1953, Chambers fait son entrée dans le monde de la télévision sur la chaîne NBC. Il s'intègre rapidement à l'équipe de maquillage et touche aux séries les plus célèbres : ***Voyage au Fond des Mers***, ***Lost in Space***, ***Au-Delà du Réel***, ***I Spy***, ***Star Trek*** (les oreilles de Spock, c'est lui), ***Night Gallery***... Il imagine également le look plutôt délirant des gangsters cartoonesques de l'épisode pilote de la série ***Dick Tracy***.



Les trois singes principaux de la série : Cornelius, Zaius et Zira.



John Chambers sur LA PLANETE DES SINGES.

Avant de se retrouver embarqué sur **La Planète des Singes**, Chambers se fait un nom dans le cinéma. Avec John Huston sur **Le Dernier de la Liste** (1963), où il conçoit pas moins de quatorze masques différents pour des acteurs tels que Kirk Douglas Frank Sinatra, Burt Lancaster, Robert Mitchum et Tony Curtis. Puis avec Richard Fleisher sur **L'Etrangleur de Boston** où il modèle une fois encore le visage de Tony Curtis. C'est le maquilleur Ben Nye qui appelle Chambers à la rescousse sur **La Planète des Singes**. Très vite, trois sortes de singes sont définies : chimpanzé, gorille et orang-outan. De six heures, la durée de la pose des prothèses descend de moitié, le plateau comptant parfois plus de 80 figurants maquillés. Les masques les plus élaborés, appliqués sur les acteurs principaux, ne pouvaient être utilisés deux fois, d'où des moulages quotidiens d'après négatifs. Un travail de fou justement récompensé. Chambers participera bien sûr aux cinq épisodes de la série. Spécialisé dans les hommes-animaux, Chambers conçoit un homme-serpent dans **Sssnake** (1973, titre original : **Sssssss**, marrant non ?), puis investit **L'Ile du Docteur Moreau** (1976) pour grimer, en trois étapes, les créatures du savant.

D'une modestie à toute épreuve, Chambers ne rechigne jamais à effectuer des petits travaux. Un gorille pour un musée de cire canadien, la tête coupée surgissant de la coque trouée d'un bateau dans **Les Dents de la Mer**... Et s'il a été le deuxième maquilleur oscarisé, il est le premier en 1978 à voir son nom gravé dans les célèbres étoiles marbrées de la Walk of Fame d'Hollywood.



L'ILE DU DOCTEUR MOREAU

PETITES ANNONCES

Vd. K7 VHS de **Wolfen** en bon état. Sébastien Roy, 40 rue Nationale, 33240 Saint-André de Cubzac.

Ach. photos de cascades des films suivants : **Christine, L'Enfer Mécanique, Crash, Duel, Mad Max I** et **II**. Christian Delacôte, 65 av. de la Camargue, 68270 Wittenheim.

Ach. VHS d'**Alien, LadyHawke, La Marque du Diable, Danse Macabre**. J. Delmas, Chozeau 38460 Crémieu.

Ach. *Mad* 22 et 25 pour la coquette somme de 100 F. (*ah ben dis donc les prix augmentent, on a failli devenir riches...*). David Tiago, 94/1 rue Rubens, 59100 Roubaix.

Ach. *Mad* 11 et 12, les livres Terence Fisher et Mario Bava (*Edilig*). Faire offre à David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Vd. affiches pantalons, affichettes, jeux de photos. Des affaires en or (*hé, ho, on est pas au marché aux puces, coco...*). F. Vaillant, 68 Rd. des Plaines, 83500 La Seyne/Mer.

Ach. *Première*, années complètes 76, 77 et 78 et vends articles + photos en double sur **Star Wars**. Patricia Robin, 13 allée Pilâtre de Rozier, Appt 2168, 92290 Châtenay-Malabry.

Ach. K7 du **Jour des Morts-Vivants** (*exigez des morts-vivants du jour, sinon ils sont pas frais et c'est pas bon...*). Poss. échange contre **Maniac, Chair pour Frankenstein, Mad Max I et II**, etc... V.E. Pellet, 19 Lot. de la Tour Pouget, 30100 Alès.

Vd. nombreuses parutions *Marvel*. Liste chez Sébastien Vock, 22 rue Belle Vue, 67490 Dettwiller.

Vd. 150F chaque, port compris, K7 de **La Maison de la Terreur** et **Horrible**. David : 81 90 46 91.

Vd. éch. K7 vidéo et audio de films d'horreur et S.F. + magazines années 60 US. Liste auprès d'Alex Farace, 16 rue H. René, 34000 Montpellier.

Vd. cartes postales et ch. sans vergogne (*ah bon...*) B.O. en K7 : **2001** (*arrête, torpilleur coulé !*), **Bloody Bird, Body Double, Day of the Dead** et les "Carpenter". Stéphane Hacherel-Barre, 37 rue Galliéni, 77100 Nanteuil.

Vd. affiche de films, cartes postales, et affichettes. Importante collection, pas chère. Demandez Cyril au 87 65 35 03. Après 19h. Tout doit partir. (*c'est complètement le trip Galeries Lafayette, là!*).

Abonnés du *M.M.* 59, payez votre abonnement annuel 50F (*comment ça ?*). J'achète les K7 des **Cauchemars de Freddy** (**sauf Enlève ton Masque**) : 50F, et pour les abonnés du 66, la K7 n° 1 (*ah bon, tu m'as fait peur !*). Saïd Ali M'baliya, 36 rue J. Cottin, 75018 Paris.

Rech. désespérément affiches de films de SF et d'horreur, à 5F maximum (*on comprend ton désespoir. Frais de port compris, on suppose ?*). Laurent Merckling, 16 place Flaubert, 67200 Strasbourg.

Vd. par lot uniquement : *Mad* 10 à 66, *Impact* 1 à 25, *L'Ecran* 1 à 110, *Métal Hurlant* 1 à 125. (*vend pas tes Mad, malheureux, tu vas le regretter après*). Tél. à Bruno : 40 60 11 85.

Ach. tous les personnages de la **Guerre Des Etoiles** et Big Jim super héros + la K7 neuve d'**Evil Dead**. Romuald Von-Euw, rés. Messidor, 6 place Jules Verne, 93380 Pierrefitte.

Vd. *Mad* 14 à 26. Prix réduits selon quantité demandée. Ch. K7 VHS **Amok, l'Homme à Deux Têtes**. Sébastien Lamote, 5 av. du Champ de Course, 59130 Lambersart.

Ech. ou vd. 3000 livres de SF et Fantastique. Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Ach. jaquette du docu. **D. Day in Berlin**, de Georges Stevens. Alain Marchal, rue de Crécy (*boum !... Spécial pour historiens et écoliers...*), 62140 Brévillers.

Vd. ou éch. BOF sur K7. Liste contre un timbre à Stéphane Marin, 288 rue Vendôme, 69003 Lyon.

Ach. affiches 120 x 160 (30F max) et 400 x 300 (75F) et ach. en VHS **Dirty Dancing** et **Retour vers le Futur**. Olivier Rames, 45 rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes.

Vd. K7 vidéo et de nombreuses B.O. vinyles (*t'as vu comment on économise au moins la place pour 10 autres annonces. Moralité : inutile de nous envoyer des listes d'une page*). Liste chez Alexis Debon, 37 allée de la Verte Vallée, 14000 Caen.

Ach. la VHS de **La Maison aux Fenêtres qui Rient**. Michel Cesari, Palais de Justice, bd Massena, 20000 Ajaccio.

Ach. la K7 ou une copie VHS des **X-Men**. Stéphane Jeanrenaud, 16 av. des Dahlias, 93220 Gagny.

Rech. K7 VHS, VF : **The Monster Club, Hand of Death, Gappa Descendant de Godzilla, Le Secret du Lac Salé, La Guerre des Mondes** (*tu lirais pas les Craignos, toi, des fois ?*). Mehdy Seraiche, 12 Lot. les Mûriers, 30340 Salindres.

Rech. tout sur la trilogie de **La Guerre des Etoiles** + tout sur H. Ford ainsi qu'un rôle dans un film d'aventures et une photo dédicacée de J.P.P. (*tu m'as fait peur, je croyais que tu voulais tout sur J.P.P. et une photo d'Harrison Ford...*). Violine Lignon, 14 rue Gambetta, 32000 Auch.

Rech. les B.O. de **Abyss** et de **Always** ainsi que le livre de **Always**. Sébastien Lecomte, 5 rue du 11 novembre, 59165 Auberchécourt.

Ach. gratis et peu cher (*faut choisir...*) le poster photo de Arnold Schwarzenegger, ainsi que d'autres acteurs. Stéphane Pivet, 18, rue des Roselets, 01290 Pont de Veyle.

Ach. à très bon prix le *Métal Hurlant* Spécial **Alien** et le *Mad Movies* n° 25. Grégory Serres, route d'Orange, 84850 Camaret/Aigues.

Rech. désespérément (na !) (*et si je sucre ton annonce, tu vas où avec ton "na!" ?*) les films **Platoon, Birdy, Street Trash, Le Monstre est Vivant** et **Les Griffes de la Nuit** enregistrés sur Canal +. Alain Mure, 1 allée Edouard Lalo, 42000 St Etienne.

Ech. MMF 20 contre *Mad* 22 et 23. *Starfix* 23 et 56 contre *Mad* 25 et 26. Et achète *Mad* 22, 23, 25, 26, 31, 41, 50 J.F. Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Vd. BD *Conan, Eclipso, Etranges Aventures*. Liste contre un timbre à 5,70 F. José Catela, 436, bd Henri-Dunant, 71000 Mâcon.

Vd. anciens *Strange, Fantask, Marvel*, etc. + *Ecran Fantastique*. Chris Mecuelen, 20 rue Ch. Broutin, 59350 St André.

Vd. ach. ou éch. nombreuses B.O. de films C.D. sur demande. Rech. également fiches techniques sur le cinéma. Olivier Duval, 50, rue de la Justice, 75020 Paris. (*O.K. p'tit gars, je passe ton annonce et tu te réabonnes. On fait comme ça...*).

Ach. *Strange, Titans* + figurines sur le fantastique. Luc : 46 75 04 12.

Vd. Affichettes pantalons de **E.T., From Beyond, Re-Animator** + petite **Délivrance** et grande **Wolfen** + 4 posters, le tout 150F. 33 tours **House I** et **II** : 40F. Jocelyn Lelièvre, La Jardinière, 44119 Treillières.

Vd. films Pal en V.O. et stéréo, neufs. Prix 100F (*attention, ça passe en noir et blanc sur les récepteurs secam. C'est ce qu'on appelle le fameux supplice du Pal. Ah bon, c'est pas ça ?*). Tél.: 48 89 07 89, on demande Marc.



LE TITRE MYSTERIEUX

A mi-chemin entre le rêve et la réalité surgit farouchement cette créature bizarre. Elle sort tout droit d'un film dont nous avons déjà parlé dans *Mad Movies*. Les cinq premiers à le reconnaître recevront gratuitement le prochain numéro.

Pour ce qui concerne notre précédent titre, pas un seul lecteur n'a trouvé le peu connu, il est vrai, **Killing Spree**, qui utilise la caméra comme d'autre un hachoir à viande. Meilleure chance pour cette fois. Et merci de nous répondre exclusivement sur cartes postales.

Ch. docs sur **Batman** + fiche d'abonnement à *DC Comics* + adresse de Guillaume Roy. Frédéric Poullain, 22 rue de Montplaisir, 28320 Gallardon.

Ch. films 16mm VO ou VF, période *Hammer* 1960. Pierre Mullanu, rés. des deux Moulins, bât A8, av. Jean Roque, 13190 Allauch.

Vd. K7 de **Freddy IV, Kickboxer, Eric le Viking, Elvira, Le Blob**, etc. Karim Bouguelaa, 11 cité des Moulines, 09300 Lavelanet.

Ach. films avec James Arness, dont **Them**, de Gordon Douglas et **Gunsmoke Police des Plaines** + les meilleurs moments de *Champs Elysées* du 2 juin (*où tu as vu des meilleurs moments dans Champs Elysées, toi ?*). Dominique Garnier, 102 bd Mireille Lauze, bât C, 13010 Marseille.

Vd. BO de **Freddy I et IV, Blade Runner, Labyrinth** et autres disques. Ch. **Dark Star** en vidéo. Michel Jacinto, 14 bis quai Rennequin, 78380 Bougival.

Vd. console de jeux Mattel (avec 3 jeux SF) 200F, ainsi que de nombreuses BD de super héros. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vd. BO en CD de **Nightbreed, La Bande du Rex, Retour du Jedi, Star Wars**... Daniel cerisier, 28 rue Henriette, 91 Yerres.

Ch. tous documents sur les anciens films fantastiques, de 1920 à 1960 (gratuit) (*tu veux pas un peu d'argent avec, des fois ?*). Christophe Dufour, 480 rue de Cuincy, 59500 Douai.

Vd. *Strange, Marvel, Fantask*, Albums des *Fantastiques*, etc. Michel Martin, 8-3, rue Doré, 77000 Melun.

Vd. E.F. 1 + affiches **Evil Dead II, Starman, La Mouche, Peur bleue** et ach. Comics Books *Batman* et Détective Comics. Bruno Tournier, route de Dax, 40465 Pontonx/Adour.

Vd. essai tourné par Lugosi pour le **Frankenstein** de 31. Monté sur copie vidéo. (*hé, ça m'intéresse à mort, mais l'adresse semble incomplète. Ecris-nous à la revue*). Michel Stephan, 56000 Vannes.

Vd. album de J.M. Jarre, *Live*, 100F et ach. une copie VO d'**Eléphant Man**. Appeler Vincent Heristchiou au 43 97 05 06.

Ch. Poster sur Sandra + docs sur **Legend** et **Hidden**. D. Schmit, 4 rue A. Mosbroux, 35120 Dol de Bretagne.

Donne (*ah, enfin !*) K7 de *Brain* (mon groupe de Death-métal). Il suffit de m'envoyer une K7 90 mn et le fric pour que je vous la renvoie. Stéphane Ferraz, 17 allée du Parc, 11000 Carcassonne.

Ech. *EF* 103, *Toxic* 2, *Mad* 63, 65, 66, *Impact* 20 contre *Mad* 41, 44 et 48. Hocine Malhi, 5 imp. des Clairs Bassins, 58400 La Charité/Loire.

Vd. 43 livres *Gore* et 45 livres "dont vous êtes le héros" (17F pièce). Port compris. Liste contre timbre. Olivier Pons, 180 ch. de St Pierre, 06410 Biot.

Vd. BD *Aventures Fiction, Eclipso*, etc. + *Strange, Marvel*. Liste contre timbre. Gilles Maréchal, 262 ch. des Fourniers, 83210 La Farlede.

Ech. ou vd. jouets **Star Wars** et rech. figurines de la même collection. Jean-Marc Detrey, 17 rue A. Thomas, 1530 Payerne, Suisse.

Gérald Popka prépare une exposition suivie d'une publication sur "les Reines Guerrières de la Prehistoire à l'An 2000". Tous les créateurs d'armes, d'armures et autres casques les plus imaginaires souhaitant les voir publier peuvent téléphoner au 40 34 31 85, ou écrire à *Mad* qui transmettra (*vous pouvez y aller, c'est un copain...*).

Rech. *MMF* 4 à 11 + le 13 et *Creepy* 25. Eric Franchi, rés. Ficabruna, imm. Le Colibri B, 20620 Béguglia.

Ach. *Mad* 15 à 22. Pierre Perez, 2 ruelle des Prés, Trilbardou, 77450 Esbly.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- Docs sur Sylvester Stallone. David Rozmanowski, 67 av. du Collège, 59230 St Arnaud-les-Eaux.

- Talents pour mag de ciné, BD. Olivier Fauerie, 18 rue du Gaingolet, 85200 Fontenay le Comte.

- Corres. Français (*ou françaises, il dit*). Jean-Sébastien Baillat, 860 rue André Grasset, Montréal, Québec, HAM 2L3, Canada.

- La même chose, aimant *Mad* et le Fant. Nathalie Gacon, rés. Chantalou, 1 rue du Dr. Rocaz, 33000 Bordeaux.

- Idem avec fans de **Star Trek**. Christelle Cirou, 16 bis rue de Strasbourg, 92600 Asnières.

- Copie de la nouvelle de Dick parue dans le *Fiction* 153. Patrick Grosos, 13 sq. de la Drome, 78450, Villepreux.

- Tout sur les **Retour Vers le Futur** pour publication dans *Fan'tastic*. Régis Le Pipec, 1 rue du Moulin Rothard, 44640 St Jean de Boiseau.

- Acteurs dans la Mayenne (*je connais un certain Jean Bon, de Mayenne justement*). Pascal Frezzato, 7 rue des Tilleuls 53100 Mayenne.

- Contacts vidéo sur les Deux-Sèvres. Loïc Barreteau, 30 rue Foucaudrie, 79500 Melle.

- Passionnées de catch américain. Bisous aux lectrices (*d'accord, on leur fera...*) Frédéric Jodoche, 14 av. de l'Europe, 60100 Creil.

- Tout sur le super 8 pour projet. Laurent Spadoto, Sainte-Colombe, 33350 Castillon la Bataille.

- Techniciens, acteurs, maquilleurs. Lionel Baier, La Cure, 1188 Ginel, VP. Suisse.


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 28
FULL CONTACT
GREMLINS II
ROBOCOP II
M 3226 - 28 - 20,00 F-RD
Belgique : 146 FB - Canada
75 - Espagne : 550 Pts -
Suisse : 6, 50F - RCI : 1510 CPA

ROBOCOP 2



UNE PRODUCTION JON DAVISON UN FILM DE IRVIN KERSHNER • PETER WELLER • NANCY ALLEN • "ROBOCOP 2" • DANIEL O'HERLIHY • TOM NOONAN • BELINDA BAUER • GABRIEL DAMON DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE MARK IRWIN EFFETS SPECIAUX VISUELS PHIL TIPPETT

ROBOCOP DESSINE PAR ROB BOTTIN MUSIQUE DE LEONARD ROSENMAN PRODUCTEUR EXECUTIF PATRICK CROWLEY BASE SUR DES PERSONNAGES CREES PAR EDWARD NEUMEIER ET MICHAEL MINER HISTOIRE DE FRANK MILLER SCENARIO DE FRANK MILLER ET WALON GREEN PRODUIT PAR JON DAVISON REALISE PAR IRVIN KERSHNER

ORION

DOLBY STEREO

DISTRIBUÉ PAR TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE